

Trans-mort Airlines

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

60

L'IMPLACABLE

Trans-mort Airlines

GÉRARD DE VILLIERS

PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Trans-mort Airlines



Richard Sapir
et Warren Murphy

PRESSES DE LA CITÉ

TRANS-MORT AIRLINES

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
- 11 MARCHÉ OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMIQUE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELLE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGlant
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORNO-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA-CITY
- 39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE
- 40 JEUX DANGEREUX
- 41 TORCHES VIVANTES
- 42 DOUCE ÉNERGIE
- 43 NOIR LINCEUL
- 44 BYE BYE L'ESPION
- 45 SAINTE APOCALYPSE
- 46 BAIN DE SANG
- 47 MENACE COSMIQUE
- 48 PÉTRO-MASSACRE
- 49 PLUS JAMAIS
- 50 TOXICO-JOUVENCE
- 51 FUREUR AVEUGLE
- 52 L'OR DES MAUDITS
- 53 MORTEL SACRILÈGE
- 54 CITIZEN CAME
- 55 ALERTE ROUGE
- 56 VISITE SPATIALE
- 57 CADEAU MORTEL

58 ADO CONNECTION

59 JEU DE VILAIN

RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

TRANS-MORT
AIRLINES

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PRESSES DE LA CITÉ



Titre original :
THE ARMS OF KALI

Illustration de la couverture : Loris

© by Richard Sapir and Warren Murphy, 1984.
© Presses de la Cité/GECEP, 1988
pour la traduction française

ISBN 2-259-01814-9

Édition originale :
ISBN 2-258-02165-0
PINNACLE BOOKS INC. NEW YORK
New York N.Y. 10016

CHAPITRE PREMIER

Il refusa d'accepter le moindre pourboire, pour avoir raccompagné la vieille dame de l'aéroport. Pas même une tasse de thé et des biscuits faits à la maison.

Il voulait simplement lui mettre un foulard jaune pâle autour du cou, il y tenait énormément. Et il tirait très fort.

La police de Chicago trouva le cadavre le lendemain matin. Les valises n'avaient même pas été défaites. Un inspecteur crut reconnaître un mode d'opération qu'il avait vu ailleurs et il pensait avoir lu quelque chose sur une mort de ce genre dans l'Oklahoma : un voyageur trouvé étranglé avec ses bagages encore intacts.

L'inspecteur s'informa auprès des renseignements généraux du FBI à Washington, pour voir s'il n'y aurait pas un fil conducteur.

— Elle avait un billet des Popular Airlines ?

— En effet.

— Elle a fait la connaissance de quelqu'un dans l'avion, peut-être ?
Une gentille jeune personne serviable ?

— Nous ne le savons pas encore, dit l'inspecteur.

— Vous le saurez assez vite, assura la voix du FBI.

— Ainsi, il y a bien un mode d'opération ?

— Un vrai mouvement d'horlogerie.

— Une affaire nationale ? Ou seulement ici ?

— Nationale. Elle est la cent troisième.

— Cent trois personnes étranglées ? s'écria l'inspecteur, horrifié, en imaginant cette vieille dame, dans son appartement dévalisé, son portefeuille vidé, les meubles fouillés ; plus de cent comme ça ? pensa-t-il. Impossible ! Mais celle-ci a également été volée, dit-il.

— Les cent deux autres aussi, répondit le FBI.

Numéro 104

Albert Birnbaum était au septième ciel. Il avait trouvé quelqu'un qui acceptait non seulement d'écouter les problèmes de la quincaillerie de détail mais qui était même captivé.

Ethel, sa femme regrettée, qu'elle repose en paix, avait coutume de lui répéter : « Al, personne ne se soucie des profits et pertes sur un boulon de six. »

— Ce sont ces petits boulons de six qui t'envoient passer quinze

jours à Miami en hiver et...

— Et la belle maison de Garfield Heights et l'éducation des enfants et tous les comptes ouverts dans les bons magasins, je sais, je sais, mais ça n'intéresse personne. Albert, mon chéri, mon cœur, mon trésor, un boulon de six manque de prestige.

Dommage qu'elle n'ait pas vécu assez longtemps pour être si bien démentie. Car Albert Birnbaum avait trouvé une jeune femme, une ravissante jeune fille aux joues roses, aux cheveux blonds et aux grands yeux bleus innocents, avec un petit nez retroussé, qui était fascinée par la quincaillerie.

Elle occupait le siège à côté du sien dans le vol de Dallas des Popular Airlines. Elle lui avait d'abord demandé s'il était bien installé et il avait répondu oui, très bien, pour ce tarif économique. Et puis quand il s'était mis à parler de son métier, elle l'avait écouté, *réellement* écouté !

— Vous voulez dire que ces petits boulons de six sont la charpente de la profession ? Ceux que j'ose à peine acheter, il m'en faut si peu, j'ai peur de faire perdre son temps au vendeur ? Ces petits boulons-là ?

— Ces boulons, ces clous, ces joints, affirma Birnbaum. Ils sont l'or de la quincaillerie, un bénéfice de soixante, soixante-cinq pour cent, et l'année prochaine ils ne seront pas démodés et n'auront pas besoin d'être remplacés, mais les prix monteront. Le boulon et le clou sont les piliers du métier.

— Et pas le gros électroménager ? C'est pas ça qui fait gagner beaucoup d'argent ?

— Dieu n'aurait jamais dû inventer ça. Prenez un article à six cents dollars, ils voient une égratignure dessus, ils n'en veulent pas. On en colle un en vitrine, on peut lui dire adieu, on le revend à la ferraille. Et puis, comment rivaliser avec les magasins qui vendent au prix de gros ? J'ai vu un four à convection partir pour cinquante-sept cents de plus que ce que je l'avais acheté en gros.

— Mon Dieu ! souffla la jeune fille, une main sur son cœur.

— Cinquante-sept cents, sur un article de cent cinquante dollars.

La jeune passagère en était au bord des larmes. Al Birnbaum fut tout ému. Et à l'arrivée, quand elle eut du mal à récupérer ses bagages, il s'empessa de l'aider. Il ne pouvait pas laisser une aussi charmante personne dans l'embarras alors qu'elle n'avait aucun moyen de se rendre à Dallas chez son fiancé. Al Birnbaum héla un taxi et monta avec elle. Il lui dit même qu'il serait enchanté de faire la connaissance du fiancé.

— Je sais que vous l'adorerez, monsieur Birnbaum. Il pense à devenir quincaillier, justement, et il appréciera les conseils d'un homme expérimenté.

Le fiancé habitait dans un des pires quartiers de Dallas et l'appartement était meublé de caisses. Al Birnbaum se demanda comment il pourrait les aider à trouver un logement plus convenable mais il n'osa pas le proposer, craignant d'offenser d'aussi charmants jeunes gens.

Il entendit un pas derrière lui et, en se retournant, il vit un autre jeune homme qui tenait un mouchoir par chaque extrémité et le faisait tourner pour le transformer en cordelière jaune pâle.

— Excusez-moi, dit ce jeune homme, vous permettez que je vous mette ce mouchoir autour du cou ?

— Qu'est-ce..., voulut demander Al Birnbaum.

Il sentit des mains empoigner ses jambes, le faire tomber de la caisse, et d'autres lui saisir le bras droit. C'était la jeune fille et elle psalmodiait dans une langue inconnue. Il ne pouvait se débattre. Son bras gauche était cloué sous lui et le mouchoir jaune tortillé se resserrait autour de son cou.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et on ne lui avait pas donné le matériel de plongée qu'il fallait. On allait le tuer. Il l'avait compris avant même que le bateau d'excursion quitte l'appontement du *Flamingo Hotel* à Bonaire, un bijou d'île plate des Antilles néerlandaises.

L'île avait très bien vécu du tourisme et puis quelqu'un avait voulu gagner davantage. Alors Bonaire devint une station de pompage du « cocoduc » des États-Unis et ça rapportait tellement d'argent que les gens étaient prêts à tuer pour le protéger. La police locale avait disparu, les enquêteurs hollandais venus d'Amsterdam avaient disparu mais quand du personnel américain se mit à disparaître, l'Amérique déclara au gouvernement antillais que les États-Unis s'occuperaient de la chose d'une autre façon.

Et puis rien ne se passa, apparemment. Aucun enquêteur américain n'apparut. Aucun agent secret ne descendit. Et personne en Amérique n'avait l'air de savoir ce que l'Amérique avait promis. Tout ce qu'on savait, c'était qu'on s'en était occupé.

Un Américain haut placé affirma au gouverneur de Bonaire qui était son ami :

— J'ai déjà vu des choses comme ça. En général avec la CIA, parfois avec le FBI ou le Secret Service. Cela arrive habituellement au niveau des crises quand rien d'autre n'est efficace. Alors quelqu'un dit : « Arrêtez tout, laissez tomber, on va s'en occuper. »

— Et alors qu'est-ce qui se passe ? demanda le gouverneur de Bonaire d'une voix qui était un ragoût d'accents hollandais et britannique sur un fond de sauce de dialectes africains.

— On s'en occupe réellement.

— Qui ça ?

— Je ne sais pas.

— Une agence ?

— Je ne sais pas.

— Ça doit être quelque chose.

— Je crois que ce n'est rien de ce que nous connaissons.

— Alors qu'est-ce que c'est ? insista le gouverneur.

— J'ai entendu parler de quelqu'un qui a eu un jour une idée de ce que c'était, confia l'Américain haut placé.

— Oui ? fit le gouverneur.

— C'est tout.

— C'est tout ? Vous avez simplement entendu parler de quelqu'un

qui savait peut-être de quoi se servait l'Amérique pour résoudre les crises insolubles, et rien de plus ? Qui était-ce ?

— Je ne sais pas. J'en ai simplement entendu parler, comme ça.

— Pourquoi est-ce qu'on n'a pas essayé de savoir ?

— Parce qu'il paraît qu'on a retrouvé un de ses doigts sur un continent et un pouce dans un autre. Et quand ils l'ont trouvé, ils n'ont pas comparé les empreintes digitales. Il leur a suffi de comparer les doigts.

— Parce qu'il savait ?

— Je crois, je n'en suis pas certain, qu'il essayait de découvrir qui ou quoi c'était.

— Pas certain, hein ? marmonna le gouverneur de Bonaire, un peu exaspéré par cet Américain qui savait si peu de choses du sujet dont il parlait. Vous ne savez pas qui. Vous ne savez pas quoi. Auriez-vous, s'il vous plaît, l'infinie bonté de me dire ce que vous savez, au juste ?

— Je sais que si l'Amérique dit qu'elle va faire quelque chose pour résoudre vos problèmes, ils sont résolus.

— Rien d'autre ?

— Attention à la chute des corps.

— Nous n'avons pas de hauteurs, ici.

— Alors faites attention où vous mettez les pieds.

Il n'y eut rien d'insolite. Les touristes habituels descendirent pour l'habituelle saison d'été et personne ne remarqua une peau blanche de plus, un homme d'environ un mètre quatre-vingt aux pommettes saillantes, aux yeux noirs comme la mort et aux poignets épais. On aurait pu remarquer, cependant, que depuis trois jours qu'il était là, il n'avait mangé qu'une fois et encore rien qu'un bol de riz au naturel.

Dès le premier jour, certains hommes puissants furent certains que ce touriste-là était un agent américain préparant une rafle quelconque. Il allait errer sur la côte de l'île exposée au vent, parmi les anciennes cases des esclaves, il posait des questions que des trafiquants ne poseraient pas. Il se présentait pratiquement comme une cible.

Pour le moment, Remo, accoudé à la rambarde, regardait les bouteilles d'oxygène jaunes alignées comme d'énormes bonbonnes sur un râtelier. L'une d'elles était là pour le tuer. Il ne savait pas comment ce serait fait et il ne l'aurait même pas compris si on avait tenté de le lui expliquer. Mais il savait.

Il le savait, à la façon qu'avait le moniteur de plongée de la manipuler. Pourtant, le moniteur avait posé la lourde bouteille exactement comme les autres, en fléchissant les genoux, les bras près du corps et plof, le métal était retombé sur le bois du râtelier. Alors où était la différence ?

Il n'empêchait que la troisième bouteille à partir de la droite

contenait la mort, Remo le savait.

Les deux hommes chargés de le tuer étaient aux extrémités opposés du bateau, un avec le capitaine, l'autre à l'arrière sur la plate-forme de plongée, plaisantant avec une jeune femme qui essayait de le séduire. Ils naviguèrent pendant vingt minutes, jusqu'à ce qu'ils atteignent une île encore plus plate que celle qu'ils venaient de quitter.

— Nous sommes maintenant à la Petite Bonaire, la meilleure île de plongée du monde. Ici vous allez voir la plus forte concentration de poissons de roche du monde, annonça le moniteur.

Il parla des deux anges de mer qui venaient manger dans la main des plongeurs. Il mit en garde contre les murènes. Il en avait vu souvent et l'une d'elles se nommait même Joseph.

— Mais elle ne répond pas quand on l'appelle, plaisanta-t-il et tout le monde rit.

Remo rit aussi, en regardant l'homme à l'arrière du bateau, qui riait aussi, qui avait une grosse dent de devant en or et qui l'observait.

Le moniteur, en revanche, ne regardait pas Remo. Ainsi, pensa-t-il, les hommes ont des manières différentes d'aborder leurs victimes.

Naturellement, le moniteur de plongée donna à Remo la troisième bouteille à partir de la droite. Remo se laissa harnacher, il écouta toutes les instructions sur le maniement des appareils, assura qu'il avait déjà fait ça, sans révéler qu'il avait tout oublié. D'ailleurs, cela n'avait aucune importance.

Le scaphandre autonome sur le dos et les palmes aux pieds, il serra l'embout entre ses dents et se jeta dans les eaux cristallines. Il se laissa couler à la profondeur d'un homme, de celle d'un étage, de toute une maison. Dix étages plus bas dans une profonde ravine, il arracha le tuyau d'oxygène pour laisser l'air monter en petites bulles imitant la respiration humaine. Elles s'élevèrent lentement comme de petits ballons blancs vers la grande nappe argentée de la surface.

Les autres plongeurs suivirent plus lentement, en vérifiant leurs instruments, en tenant compte de la pression, en comptant sur les cadrans et leurs indicateurs pour faire ce que le corps de Remo faisait bien mieux tout seul.

Deux poissons jaunes vinrent nager près de cette singulière créature qui évoluait là comme chez elle et puis ils s'éloignèrent en reconnaissant, en somme, à Remo son droit d'être là. Il les vit frémir quand ils passèrent à travers les bulles d'air. Et puis ils se convulsèrent et remontèrent à la surface, le ventre en l'air. Il comprit que les bouteilles contenaient un gaz toxique. Il devrait donc être mort, alors il laissa ses bras flotter mollement, ouvrit la bouche pour se débarrasser de l'embout respiratoire et remonta lentement, comme un cadavre, comme les deux poissons jaunes.

Ses deux tueurs lui saisirent les mains comme pour l'aider, mais en

fait ralentirent son ascension et le firent replonger avec eux, de onze étages, treize, seize, à près de soixante mètres de fond où la surface n'était plus qu'un souvenir dans l'obscurité brumeuse d'un monde imprécis.

Ils le traînèrent vers une sombre ouverture dans un trou volcanique et l'y poussèrent, jusqu'au fond puis vers le haut, dans des eaux noires soudain transpercées par la vive lumière de leurs lampes de plongée.

Remo émergea et sentit l'eau ruisseler de son corps. Il comprit qu'il était dans une caverne sous-marine où une poche d'air était retenue prisonnière. Les deux hommes le poussèrent sur une espèce de corniche, sans ôter leur embout respiratoire. La raison sautait au nez. Il y avait de la mort, là, des corps pourrissant sous la mer, et une infecte odeur de soupe aigre. Remo continua de retenir sa respiration.

C'était là qu'aboutissaient tous ceux qui avaient disparu de Bonaire. C'était là que les trafiquants de drogue entreposaient leurs victimes. La torche d'un des plongeurs fit luire une pile de ballots de plastique bleu, tous hermétiques. Ça, c'était la drogue. Entrepôt de cadavres et de coco.

Ils laissèrent Remo sur la corniche pour nourrir les poissons et les murènes et soulevèrent un ballot bleu mais, comme ils allaient ressortir, ils sentirent quelque chose sur leurs bras.

Remo les tenait.

Avant qu'ils replongent pour sortir de la caverne, ils l'entendirent murmurer :

— Navré, les copains. Pas encore tout de suite.

De surprise, l'homme à la dent d'or ouvrit la bouche. Son embout tomba et quand il voulut respirer sans ce secours, il inspira un plein poumon de puanteur sans beaucoup d'oxygène. Il eut un haut-le-cœur, vomit, essaya encore de respirer, puis il voulut aller chercher sous l'eau son air artificiel. Remo l'y aida en le poussant dans le fond. Les bulles rapides indiquèrent qu'il n'avait pas trouvé son embout et, bientôt, il n'y eut plus de bulles.

Remo parla, tout doucement, aux deux yeux terrifiés du moniteur visibles à travers le masque.

— Toi et moi, nous avons un problème, hein ?

Le masque hocha la tête avec une remarquable sincérité, surtout quand Remo resserra ses doigts autour des poignets de l'homme.

— Tu comprends, mon problème, c'est que si je reste ici, je vais m'ennuyer, dit Remo en se débarrassant du scaphandre autonome contenant les bouteilles de gaz empoisonné. Ton problème est différent. Si tu restes ici, tu es mort.

Le moniteur acquiesça de nouveau. Tout à coup, un couteau jaillit en scintillant d'un fourreau de jambe. Remo l'attrapa facilement

comme un très mince Frisbee et l'envoya valser sur la corniche d'où il ne pourrait plus interrompre la conversation.

— Alors comment allons-nous résoudre nos problèmes ? Ta vie ou mon ennui ?

Le moniteur secoua la tête, indiquant qu'il ne savait pas.

— J'ai une solution, dit alors Remo en levant l'index pour ponctuer ses mots. Tu me dis qui est ton patron.

Des larmes apparurent sous le masque du plongeur. Sa respiration devint plus bruyante.

— Tu as peur qu'il te tue ?

L'homme hocha la tête.

— Je le tuerai. Si je le tue, il ne pourra pas te tuer.

Le moniteur fit un geste de la main, qui pouvait signifier bien des choses.

— Y a une ou deux syllabes ? demanda Remo. On dirait...

Désespérément, le moniteur leva une main.

— Tu me diras tout à la surface ?

L'autre fit oui, oui, de la tête.

— Et tu seras témoin à charge contre les survivants ?

Nouvelle affirmation.

— Alors tirons-nous d'ici. Ce coin n'a rien de recommandable. C'est encore plus ennuyeux que l'île.

De retour à bord, le moniteur eut l'air d'avoir sauvé Remo en partageant avec lui son embout et son scaphandre autonome après que Remo en avait perdu le sien. Remo ne fit rien pour changer cette idée mais une fois l'excursion terminée, le moniteur et lui allèrent s'asseoir sur la plage pour une aimable conversation tranquille.

L'employeur du moniteur était à Curaçao, une île néerlandaise voisine, un petit bout de Hollande pittoresque dans une chaude mer d'azur.

Remo y alla rendre visite à quatre importants hommes d'affaires, devenus subitement très, très riches. Remo tenait à les informer personnellement que, premièrement, leurs gardes du corps et leurs clôtures ne servaient à rien ; deuxièmement, leur carrière dans le commerce des îles était terminée et, troisièmement, puisqu'ils avaient tué des agents américains et autres représentants de l'ordre, leur vie était terminée aussi. Il leur expliqua qu'ils n'auraient plus besoin de leur larynx alors il allait le leur prendre pour le donner à manger aux jolis poissons tropicaux. Ce qu'il fit et ils moururent.

Un vol de la Primair conduisit Remo à Miami et, de là, il s'envola pour Boston, vers un hôtel qui, depuis un mois, lui servait de domicile. Il était un homme sans foyer en communion avec les forces d'un univers qui ne contenait pas un seul toit auquel il pourrait s'habituer.

Dans l'appartement au dernier étage du *Ritz Carlton*, dominant le Boston Common, le tapis était jonché d'affiches, quelques-unes en anglais, les autres en coréen.

Elles proclamaient toutes « Halte ! » ou « Stop ! »

Sur un guéridon à côté de la porte, il y avait une pétition avec trois signatures. La première était en caractères coréens et, dessous, il y avait celles de la femme de chambre et du garçon d'étage.

— Nous nous multiplions, annonça une voix fluette venant du salon de l'appartement.

Remo y entra. Un très vieux monsieur en kimono d'après-midi jaune soleil brodé de gentils dragons de la vie se penchait sur sa calligraphie d'une nouvelle affiche. Il avait une petite barbiche blanche et une peau jaune parcheminée. Ses yeux noisette étincelaient de joie.

— Je ne t'ai pas entendu signer la pétition, dit-il.

— Vous savez que je ne vais pas signer, répondit Remo. Je ne peux pas signer.

— Je sais *maintenant* que tu ne vas pas signer. Je sais maintenant que la gratitude a des limites, que les plus belles années d'une vie ont été gaspillées en vain, que le sang même de la vie a été transfusé à une chose blanche qui s'est naturellement révélée indigne. Je mérite cela.

— Petit père, dit Remo au seul homme qu'il pouvait appeler son ami, Chiun, Maître de Sinanju, le plus grand tueur à gages de la Maison de Sinanju, gardien de toute l'antique sagesse de cette Maison et que Remo possédait à présent dans son être. Je ne peux pas signer ce document, petit père. Je vous l'ai dit avant de partir. Je vous ai dit pourquoi.

— Tu me l'as dit quand nous n'avions que ma signature. Maintenant, nous en avons d'autres. Nous progressons. Cette ville et ensuite la nation seront le groupe pionnier d'un nouveau mouvement de masse, pour rendre la raison au monde et la justice à l'humanité.

— Comment ça, la justice ? s'étonna Remo.

— Tous les mouvements parlent de justice. On ne peut pas avoir un mouvement sans appel à la justice.

— Mais nous ne parlons pas de justice !

— Si, insista Chiun. C'est juste. Ce qu'il y a de plus juste. Et pour le bien du public, pour la sécurité et la liberté éternelle.

— Quelle sécurité ? Quelle liberté ? demanda Remo.

— Lis ! ordonna fièrement Chiun en donnant à Remo le brouillon de la nouvelle affiche qu'il rédigeait.

Le texte anglais semblait avoir été griffonné par un paralytique mais les caractères coréens étaient nets, artistiques, d'une clarté pleine de grâce. Remo, qui n'avait jamais eu le don des langues, avait appris le coréen pendant les longues années où Sinanju lui avait été inculqué

dans le corps et l'esprit. Il lut donc cet appel pour la mise hors d'état de nuire des assassins amateurs :

HALTE AU MEURTRE FORTUIT ! LES ASSASSINS AMATEURS SOUILLENT NOS RUES DE SANG, NOS PALAIS DE CADAVRES ET RUINENT UNE PARTIE VITALE DE L'ECONOMIE. RETABLISSEZ L'ORDRE. RETABLISSEZ UN SENS DE DIGNITE DANS LE ROYAUME. METTEZ FIN AU FLEAU QUE SONT LES ASSASSINS AMATEURS QUI TUENT SANS PAIEMENT NI RAISON. NE RECRUTEZ QUE LES PROFESSIONNELS POUR VOS BESOINS.

Remo secoua tristement la tête.

— Qu'est-ce que vous croyez que vous accomplirez avec ça, petit père ? En Amérique, c'est déjà interdit par la loi de tuer des gens.

— Naturellement. Et pourquoi ? L'assassin amateur, l'égorgeur d'épouses, l'assassin politique, le chercheur de sensations fortes, ils ne se soucient pas des normes professionnelles. Bien sûr que le meurtre est hors la loi. Je l'interdirais aussi, tel qu'il est pratiqué de nos jours.

— Bien ou mal exécuté, un meurtre est toujours un meurtre, répliqua Remo. Ce n'est pas autre chose et si ça se trouve, ces anciens empereurs craignaient Sinanju, ils payaient Sinanju mais ils ne voulaient sûrement pas recevoir leurs assassins pour le petit déjeuner ou le *five o'clock* thé.

— C'étaient des empereurs. Ils avaient leurs manières. Ton grand empereur a son grand assassin, déclara Chiun.

Il lissa son kimono et prit la position de la puissante présence, de la dignité et du respect qu'un autre Maître de Sinanju, il y avait des siècles, avait exigés des monarques de la dynastie Ming.

— Et il le planquait dans un coin où personne ne pouvait le voir !

— Où tout le monde le voyait ! Tout le monde ! glapit Chiun en élevant la voix au niveau strident d'un sifflet de bouilloire, tant il était indigné. Car voici la vérité. Uniquement dans ce pays, c'est une question de honte !

Remo renonça à répondre. Combien de centaines, de milliers de fois avait-il essayé d'expliquer à Chiun qu'ils travaillaient pour une organisation qui devait rester secrète ? Vingt ans auparavant, les hommes qui dirigeaient les États-Unis avaient fini par comprendre que le pays ne survivrait pas aux prochaines années turbulentes en restant strictement dans les limites de la Constitution. Le Président avait donc créé une organisation qui n'existait pas, parce que si elle existait ce serait l'aveu que la base même de la nation – la Constitution – ne marchait pas.

L'organisation s'appelait CURE et elle fonctionnerait en dehors des lois pour essayer de préserver la loi et l'ordre.

Naturellement, il fallait bien un bras armé pour infliger les châtimements que les tribunaux ne pouvaient ou ne voulaient pas

ordonner. Ce bras était Remo Williams, ancien agent de police qui avait été accusé d'un meurtre qu'il n'avait pas commis, condamné à mourir dans une chaise électrique qui ne fonctionnait pas et entraîné depuis comme assassin par Chiun, Maître régnant de Sinanju, uniquement parce qu'il espérait que Remo serait son successeur, le prochain Maître régnant.

CURE croyait avoir payé Chiun en or, pour entraîner Remo. On ne comprenait pas que ce qu'avait donné Chiun à Remo ne pouvait s'acheter pour tout l'or du monde. L'enseignement avait été donné parce que Chiun n'avait trouvé personne à Sinanju, un pauvre village de Corée du Nord, capable de devenir le prochain Maître dans la longue lignée ininterrompue d'assassins de la Maison de Sinanju.

Et il y avait une autre raison. Un des anciens parchemins de la Maison de Sinanju parlait d'un homme blanc qui serait mort mais serait néanmoins formé pour devenir le plus grand de tous les Maîtres, parce qu'il était plus qu'un simple mortel, il était la réincarnation de Çiva, le dieu destructeur, Çiva l'implacable. Chiun était convaincu que Remo était cet homme blanc. Remo était convaincu que tout ça n'était qu'un ramassis de conneries.

Comme il gardait le silence, Chiun déclara :

— La bouderie n'est pas une réaction suffisante à quoi que ce soit.

— Je pourrais vous le répéter mais vous n'écoutez pas.

— Je t'ai donné les meilleures années de ma vie, mes années sacrées, pour insuffler Sinanju dans ton âme et maintenant tu en as honte !

— Je n'ai pas honte.

— Alors comment peux-tu appeler la mission d'un assassin du vulgaire nom de meurtre ? Une auto tue. Une chute tue. Un champignon tue. Nous ne tuons pas.

— Qu'est-ce que nous faisons, alors ?

— Il n'y a pas de bon mot dans les langues des Blancs, pour le définir. Elles manquent de majesté.

— Parce que c'est le mot juste. Tuer. Nous tuons.

Chiun se frappa la poitrine. Il détourna la tête.

— Ingrat, dit-il.

— Nous tuons, répéta Remo.

— Alors pourquoi est-ce que tu le fais ?

— Je le fais parce que je le fais.

Chiun fit un geste délicat de sa main aux ongles longs.

— Bien sûr. Une raison sans une raison. Comment ai-je pu imaginer que tu agissais pour la Maison de Sinanju ou pour moi ? Qu'ai-je fait pour mériter de ta part le moindre soupçon de respect ?

— Je regrette, petit père, mais...

Mais Chiun plaqua ses mains sur ses oreilles. C'était maintenant le

bon moment pour la bouderie et Chiun en profitait. Il eut un dernier mot pour Remo avant d'aller boudier devant la grande baie :

— Ne prononce plus jamais ce mot en ma présence.

Il se laissa tomber dans la position du lotus, face à la fenêtre, tournant le dos à la pièce et à Remo, la tête parfaitement équilibrée sur le parfait équilibre de son torse, la figure parfaitement sereine. Ce fut seulement lorsqu'il entendit claquer la porte de l'appartement qu'il se souvint du message du directeur de CURE pour Remo.

— Je vais monter le voir, avait dit Smith.

— Nous attendrons dans le ravissement votre venue, ô Empereur.

— Dites, s'il vous plaît, à Remo de m'attendre.

— Le message est gravé dans le granit de mon âme, avait promis Chiun.

— Vous le lui transmettez, alors ?

— Comme le soleil informe de sa présence les fleurs du printemps.

— Ça veut dire oui ? demanda Smith.

— Le soleil se lève-t-il le matin et la lune la nuit, ô Empereur ?

Remo avait souvent fait la leçon à Chiun, lui avait expliqué que le Dr Harold Smith n'était pas un empereur et qu'il n'aimait pas être appelé empereur. Il dirigeait simplement CURE. Il avait été choisi, expliquait Remo, précisément parce qu'il n'aimait pas les titres et n'avait aucune ambition personnelle. Chiun souriait avec indulgence en se disant que Remo finirait par revenir de ces idées stupides sur les gens. Il ne pouvait pas tout apprendre en même temps.

— Alors il sera averti dès qu'il arrivera ? avait demandé Smith non sans méfiance.

— Il ne verra pas ma figure avant d'avoir entendu vos paroles.

Et Chiun ne s'était rappelé le message qu'en entendant la porte claquer sur Remo. Mais ce n'était pas grave. Smith expédiait à Sinanju l'or payant les services de Chiun, que ses messages soient transmis ou non. Et puis même s'il ne l'avait pas transmis, il trouverait toujours quelque chose à répondre à Smith le moment venu. Il fallait savoir comment manier les empereurs. Remo l'apprendrait un jour.

*

* *

Harold Smith arriva à Boston et faillit avoir une crise cardiaque à l'aéroport de Logan. Au cours de la Seconde Guerre mondiale il était dans l'OSS et avait été parachuté de nuit dans la région de Limoges mais, suspendu dans le noir à son parachute, il ne s'était pas senti aussi impuissant qu'à présent en voyant ce journal de Boston. Il ne l'avait pas acheté pour lire les nouvelles, puisqu'il les connaissait déjà, mais pour la rubrique sportive, dans l'espoir d'y trouver quelque chose

sur l'équipe de football de Dartmouth.

Sa figure de citron pressé devint subitement blême et le chauffeur de taxi s'inquiéta.

— Ça va ? demanda-t-il.

— Oui, oui, naturellement, grommela Smith.

Il tira sur le gilet gris de son costume gris.

Naturellement, il allait bien. Toute sa vie, il avait affronté des situations choquantes. C'était pour ça qu'il avait été nommé à ce poste. Mais il ne s'attendait pas à ça. Pas dans un journal.

Trois jours plus tôt à peine, il avait été à la Maison-Blanche pour affirmer au Président que CURE était une organisation sûre.

— Vous savez certainement comment la presse traiterait une affaire pareille, avait dit le Président. Surtout dans mon gouvernement. Peu importerait que je ne sois pas le Président qui a créé votre petite opération.

— Pour nous, la sécurité, Monsieur le Président, passe avant tout, avait répondu Smith. Savez-vous comment nous avons établi notre arme sûre ?

— Non.

— Nous avons employé un homme mort. Nous avons accusé quelqu'un d'un crime qu'il n'avait pas commis. Nous avons modifié le mode d'exécution pour le laisser vivre et nous l'avons soumis à un entraînement. C'est un homme qui n'existe pas, travaillant pour une organisation qui n'existe pas.

— Si vous l'avez accusé à tort, pourquoi est-ce qu'il ne s'est pas fâché ?

— Il s'est fâché.

— Pourquoi est-ce qu'il n'est pas parti ?

— Ce n'est pas dans son caractère. C'est un patriote, Monsieur le Président, et il ne peut rien contre ça.

— Et le vieux ? Celui qui a plus de quatre-vingts ans, à ce que vous dites ? demanda le Président avec un sourire en coin.

— Ce n'est pas un patriote. Pas pour nous et je crois qu'il nous quitterait si l'or n'arrivait plus. Mais il s'est pris d'un certain attachement pour son élève. L'élève l'aime comme un père. Ils sont constamment ensemble.

— Le vieux est meilleur ? demanda le Président avec un sourire large comme une tranche de melon.

— Je n'en suis pas sûr.

— Je parie que si !

— Je ne sais pas. Ces deux-là doivent le savoir, mais pas moi, dit Smith.

— Donc, il n'y a pas de danger de révélation.

— Rien n'est garanti dans ce monde. Mais je pense que vous

pouvez compter sur nous. Nous sommes absolument secrets.

— Merci, Smith. Et merci de faire le travail qui doit être le plus solitaire d'Amérique. Mes prédécesseurs avaient raison. Nous avons les meilleurs hommes pour diriger cette boutique-là.

— Puis-je vous demander une faveur ? dit Smith.

— Naturellement.

— Il est évident que je viendrai chaque fois que je suis convoqué ici. Mais tout contact, quelle que soit la prudence, est un danger.

— Je comprends.

— Si vous le comprenez, Monsieur le Président, répliqua froidement Smith, alors évitez, s'il vous plaît, d'exiger un contact uniquement pour être assuré que tout va bien et pour me féliciter. S'il y a un danger, vous le saurez parce que nous ne serons plus là. Je détruirai l'organisation, comme prévu.

— Je tenais simplement à vous dire que j'apprécie ce que vous faites.

— Nous avons tous nos désirs mais avec la responsabilité de tant de vies, nous devons tous les contrôler.

Le Président s'aperçut que ses prédécesseurs avaient eu raison sur un autre point. Smith était probablement le bougre le plus glacial que la terre avait connu, comme ils disaient.

Et maintenant, Smith était à Boston et là, sur la page opposée à la rubrique sportive, une publicité s'étalait avec une figure bien connue, les yeux bridés, la barbichette. C'était un appel public à lutter contre les assassins amateurs. C'était Chiun. La figure de Chiun, en pleine page du journal, sous les yeux de centaines de milliers de personnes.

Smith replia le journal et le posa à côté de lui. Il imaginait le pire. Les caméras de télévision entourant Chiun. Et à l'arrière-plan, Remo. Ce serait la fin. La tête de Remo aux journaux télévisés. La fin de tout.

Smith essaya de se calmer. Il ne pouvait pas aller directement à l'hôtel ; sa présence devant les caméras de la télévision ne ferait que tout aggraver. Il changea de destination et donna l'adresse d'un bon restaurant appelé *Davio*, à un kilomètre ou deux dans Newbury Street. Il commanda une salade et du thé et demanda à se servir du téléphone. Il dit à la standardiste de l'hôtel qu'il désirait parler à l'occupant de l'appartement appelé Remo. À personne d'autre.

— Il est absent pour le moment, Monsieur.

Très bien, pensa Smith. Remo avait dû voir la publicité et compris qu'il ne pouvait être compromis. Il avait probablement déjà appelé Smith au numéro particulier. Smith consulta le petit terminal d'ordinateur de son attaché-case. Aucun message n'avait été reçu.

Dans la soirée, comme Remo n'avait toujours pas appelé, Smith prit un taxi pour aller au *Ritz Carlton*. Il n'y avait pas de caméras de télévision devant l'hôtel, pas de journalistes dans le hall.

Il avait commis une erreur, en sous-estimant le talent des journalistes de Boston pour passer à côté d'une nouvelle écrasante. CURE avait encore eu un coup de chance et s'était peut-être sorti indemne de cette histoire. Mais cela suffisait. Il allait parler à Chiun. Non. Il parlerait à Remo. Il n'était plus possible de garder Chiun en Amérique.

Pendant que Smith préparait son ultimatum à Remo, les numéros 105 et 106 étaient sur le point de défaire leurs valises dans un petit motel de Caroline du Nord où de très aimables compagnons de voyage, qui les avaient aidés avec leurs bagages, disaient quelque chose de bizarre à propos d'un mouchoir jaune pâle qu'ils voulaient leur mettre autour du cou.

— Eh bien, si ça peut vous faire plaisir, mais vous ne pensez pas que vous avez déjà fait preuve d'assez de charité chrétienne ?

— Nous ne sommes pas chrétiens.

— Si c'est une coutume juive...

— Nous ne sommes pas juifs non plus, dirent les jeunes gens qui ne souhaitent pas discuter de leur religion avec des gens qui allaient y participer.

CHAPITRE III

— Et alors ? dit Remo en rendant le placard publicitaire à Smith.

— Vous savez que cela nous compromet, dit Smith.

— Compromet, compromet. Vous compromettez tous les jours l'honneur de Chiun. Qu'est-ce que vous lui donnez ? Votre bateau plein d'or à son village pour que ces paumés vivent à ses crochets. Vous lui débitez quelques mots gentils et vous attendez qu'il se prosterne devant vous. Écoutez, Smitty, en ce qui concerne le respect, vous ne lui avez filé que des haricots.

— Du respect ? Où voulez-vous en venir ?

— Vous savez, sous la dynastie Ming on réservait un fauteuil spécial pour l'assassin de l'empereur. Les vieux shahs de Perse anoblissaient leurs assassins. Au Japon, on imitait même la démarche des vieux Maîtres de Sinanju. Il a fait passer une petite annonce. Bon, et alors ?

— Il semble que vous, au moins, vous devriez comprendre.

— Donnez-moi simplement ma mission, dit Remo. Qui voulez-vous faire tuer ?

— Vous me paraissez bizarre, dit Smith.

— Peut-être. D'accord, il s'est payé une publicité. Qu'est-ce que ça fait ?

— Ça fait toute la différence pour notre petit îlot d'ordre et de démocratie perdu dans l'immense océan du temps. Le monde n'a jamais connu de pays où tant de gens venus de tant d'autres pays peuvent vivre aussi librement. Est-ce que nous le préservons, ou non ? Voilà ce que ça fait.

— Je m'étonne que vous me débitiez tout un discours.

— Il m'arrive de me le débiter à moi-même.

— Ne vous en faites pas. Moi aussi.

— Mais est-ce que vous vous écoutez ? Vous avez changé, Remo.

— Oui, c'est vrai.

Remo se demanda comment l'expliquer. Il croyait encore tout ce à quoi croyait Smith. Mais à présent, il savait que Smith transportait la mort dans la poche gauche de son gilet gris, de quoi se tuer si jamais il affrontait une situation où il risquerait d'être capturé et de parler.

Smith changea de conversation.

— Nous avons un problème avec les voyageurs des compagnies aériennes.

— À part ça, quoi de neuf ? Dites aux compagnies de dépenser

moins d'argent en publicité et un peu plus pour la manipulation des bagages et vous n'aurez plus de problèmes avec les voyageurs.

— Ces voyageurs sont tués.

— Embauchez des détectives.

— Les compagnies en ont. Dans tout le pays. Des voyageurs sont assassinés. Ils voyagent par Popular Airlines et ils sont étranglés.

— C'est bien dommage mais quel rapport avec nous ?

— Bonne question, reconnut Smith. Il y a environ deux ans que ça dure. Plus de cent personnes ont été tuées.

— Je n'en ai jamais entendu parler, dit Remo. Il m'arrive de regarder les informations.

— Vous n'avez pas fait suffisamment attention. On découvre constamment quelqu'un qui a tué cinquante ou soixante personnes et personne n'entend parler de ces meurtres avant que les assassins soient arrêtés. Ces crimes se commettent dans tout le pays, alors aucun journaliste ne l'a encore remarqué. Et toutes les victimes sont volées.

— Je répète, pourquoi nous ? Il y a une centaine de morts, et alors ? Personne n'y fait plus rien. On se contente de compter les cadavres, déclara amèrement Remo.

Il travaillait pour CURE depuis plus de dix ans, à tuer tous ceux que Smith lui disait de tuer, tout ça pour le bien commun. Et l'Amérique n'allait pas mieux qu'avant.

— Ces crimes sont un danger pour toute l'industrie du voyage, insista Smith. C'est très sérieux.

— Ah, c'est donc ça ! Nous ne voulons pas qu'une compagnie aérienne perde un dollar !

— Non, ce n'est pas ça du tout, rétorqua sèchement Smith. Si vous considérez toutes les civilisations qui se sont écroulées, vous constatez que la première chose qui a disparu c'était leur réseau routier. La première chose que fait une civilisation, c'est d'établir des routes sûres. C'est ce qui rend possible le commerce et l'échange des idées. Quand on abandonne les routes aux bandits, on renonce à sa civilisation. Et nos routes sont dans le ciel.

— Encore un discours ! s'exclama aigrement Remo. Les gens prendront quand même l'avion. Pourquoi est-ce que les compagnies aériennes doivent être plus sûres que les rues des villes ?

— Des villes sont mortes dans ce pays quand elles ne pouvaient plus utiliser les rues. Tout le pays mourrait si nous ne pouvions nous servir du ciel. C'est important, Remo !

La sincérité de Smith était telle que Remo demanda en soupirant :

— Par où est-ce que je commence ?

— Commençons par le commencement. Nous ne pouvons plus nous permettre de garder Chiun chez nous. Vous devrez lui dire de partir. Il est devenu un danger pour notre organisation.

— Adieu, dit Remo.

— Vous ne voulez pas faire ça ?

— Si Chiun s'en va, je m'en vais. Si vous me voulez, Chiun reste.

Smith réfléchit un moment, mais un tout petit moment. Il n'avait pas le choix, dans le fond.

— Très bien, passons. Pour le moment... Vous allez vous rendre au siège des Popular Airlines. On a déjà enquêté sur cette compagnie et on n'a jamais rien trouvé.

— Pourquoi là-bas, alors ?

— Parce que des personnes se font assassiner dans tout le pays et qu'il n'y a pas d'autre point de départ. Vous trouverez peut-être quelque chose qui a échappé aux autres enquêteurs. Certaines de ces victimes n'ont été tuées que pour trente dollars. Et je vous en prie, emmenez Chiun. Nous pourrions lui faire sans doute quitter la ville avant que la presse de Boston se réveille.

— Je pense que vous ne l'avez pas très bien traité, dit Remo en regardant par la fenêtre le ciel assombri de Boston.

Chiun arriva à ce moment-là. Il avait deux nouvelles signatures. L'une d'elles semblait avoir été écrite pendant un tremblement de terre. Elle était pleine de zigouigouis. Remo pensa que c'était un enfant qui avait signé ou alors une personne suspendue par les pieds hors d'une fenêtre jusqu'à ce qu'elle comprenne la nécessité d'arrêter les assassins amateurs.

Chiun avait entendu la dernière réflexion de Remo, aussi, quand il se tourna vers Smith, il ne fut que sourires, encens et onctuosité. Ses longs ongles firent le geste délicat mais flamboyant de l'éventail, en l'honneur de Smith.

— Empereur Smith, dit-il, nous devons vous demander pardon de l'irrespect de notre élève. Il ne sait pas qu'un empereur ne saurait maltraiter personne. Quoi que vous disiez, nous savons que c'est justifié. Parlez. Dites-moi qui est cet insolent qui mérite de votre grandeur un traitement encore plus dur. Donnez-moi son nom et je le ferai trembler en l'honneur de vous.

— Personne, petit père, marmonna Remo sans quitter Smith des yeux.

— Silence ! lui ordonna Chiun. Dites un mot, empereur. Votre volonté sera faite.

— Tout va bien, Maître, dit Smith. Tout a été réglé.

— Je connais votre sagesse, dit Chiun en anglais et, en coréen, il murmura à Remo : *C'est un empereur. Dis à l'imbécile tout ce qu'il veut entendre.*

— Merci, dit Smith qui ne comprenait pas le coréen. Vous êtes... euh... très gracieux.

— Au revoir, dit Remo.

— Bonne chance, répondit Smith.

— Que le soleil se reflète sur votre impressionnante gloire, entonna Chiun en anglais et, en coréen : *Il nous fait vraiment beaucoup travailler, ces temps-ci. Nous ne le faisons peut-être pas payer assez.*

— *Il ne s'agit pas de ça*, bougonna Remo en coréen aussi.

— *Il s'agit toujours de ça. Est-ce que je dois lui demander de signer ma pétition ?*

Le grand éclat de rire de Remo suivit Smith hors de la pièce. Quand il fut parti, Remo expliqua à Chiun :

— Smith n'est pas un empereur. Nous n'avons pas d'empereurs dans ce pays.

— Mais ils aiment tous ça. C'est la vocation normale des assassins. Toujours les appeler empereur.

— Pourquoi ?

— Si je dois te l'expliquer encore une fois, j'ai perdu mon temps avec toi pendant toutes ces années, déclara Chiun, sa voix de fausset résonnant de toute l'énormité de l'offense.

Chiun était encore offensé quand ils arrivèrent à Denver, dans le Colorado, où se trouvait le siège des Popular Airlines. Remo devait se présenter comme un agent de la NAA, la National Aeronautical Agency ; Chiun aussi, s'il consentait à porter un costume américain et à couper un peu des plus extravagantes mèches blanches à son menton et autour de ses oreilles.

Ou, en cas de refus, Chiun n'aurait qu'à rester à l'hôtel. Chiun avait le choix. L'un ou l'autre.

Il y avait toujours un troisième choix, déclara Chiun sans rien changer, en accompagnant Remo aux bureaux de la compagnie. En chemin, il expliqua les vertus du kimono opposé aux costumes trois-pièces que portaient les hommes blancs et qu'il appelait des « peaux de caverne ».

Aldrich Hunt Baynes III, président de Popular Airlines, portait une « peau de caverne » grise avec une cravate foncée. Il avait réservé dix minutes pour le représentant de la NAA qui voulait le voir.

AH Baynes avait un sourire aussi chaleureux que celui d'une salamandre géante. Ses ongles étaient polis et ses cheveux blonds avaient l'air d'être soignés par une infirmière. Il croyait au vieil adage qui veut que chaque chose soit à sa place. Il avait aussi une place pour les émotions, toutes les émotions, comme il se plaisait à le répéter aux gros actionnaires et à ses proches.

Il avait trente-huit ans et il était millionnaire depuis l'âge de vingt-quatre ans, un an avant d'être diplômé de la plus prestigieuse école commerciale d'Amérique. En entrant à la Cambridge Business School, il avait noté dans son formulaire d'admission, à la rubrique « buts » : « Je veux être le salaud le plus riche du monde et pour y arriver je n'ai

aucune espèce de scrupule ni d'inhibition. »

On lui fit observer que ce genre de déclaration était inacceptable. En conséquence, il écrivit : « J'espère participer à une synergie à base communautaire, responsable et répondant efficacement aux plus profonds besoins et aspirations de toute personne dans la structure d'une économie de libre-échange. »

Ce qui, dans son idée, voulait dire exactement la même chose. Il devint président de Popular à vingt-six ans et à trente-huit, avec deux enfants, un garçon de onze ans et une fille de huit, une femme et un chien photogénique, il continuait d'amasser de l'argent en répondant aux besoins et aspirations de tout le monde.

Quand sa secrétaire vint lui annoncer que les hommes de la NAA étaient arrivés pour leur rendez-vous et que l'un d'eux était un Oriental, Baynes crut que c'était un de ses sous-traitants et qu'il y avait eu une erreur. Il décida de les recevoir quand même.

— Salut. AH Baynes, se présenta-t-il. Et vous deux vous êtes de... ?

Le Blanc tira une carte de sa poche. Baynes crut que c'était une carte commerciale et tendit la main pour la prendre mais le Blanc la lisait lui-même :

— Nous sommes de la National Aeronautical quelque chose.

— Je croyais que vous étiez d'Asie, dit Baynes en souriant au vieux monsieur en kimono.

— Sinanju, dit Chiun.

— Corée du Nord ? demanda Baynes.

— Vous connaissez ? dit sereinement Chiun.

— Tout le monde connaît la Corée du Nord. Une main-d'œuvre remarquable. Encore meilleure qu'au Bangladesh. En Corée du Nord, ils mangent un jour sur deux, à ce qu'il paraît. Et faut que ça leur plaise.

— On n'a pas besoin de se gorger de viandes, de graisses et de sucres si l'on sait faire travailler correctement son corps, pontifia Chiun.

— Je dois bientôt renégocier certains contrats de travail. Dans quelle mesure une personne doit-elle manger, à votre avis ? Je suis réellement intéressé.

— Une fois par semaine. Tout dépend comment on assimile ses aliments.

— Superbe ! Permettez que je note ça. Vous ne l'inventez pas, au moins ? demanda Baynes tout en écrivant fébrilement sur un bloc avec un stylo d'or.

— Il ne parle pas de la même chose que vous, dit Remo.

— Ça m'est égal. Le concept est parfait. Il me suffit de le formuler en termes plus humains.

— Par exemple ?

— Un repas par semaine est bon pour tout le monde. Pour le bien des personnes. Et nous voulons le bien de tout le monde.

— Ça ne marche pas pour tout le monde, dit Remo.

Il prit le bloc des mains de Baynes, qui voulut le reprendre mais Remo l'avait déjà jeté dans la corbeille à papier.

— C'est une agression ! protesta Baynes. Vous, un fonctionnaire fédéral ! Vous avez agressé le représentant d'un grand consortium.

— Ce n'est pas une agression.

— C'est une agression légale, insista Baynes en s'asseyant dans son grand fauteuil en merisier d'où il pouvait, s'il le désirait, menacer son empire en expansion.

Remo prit le bras du fauteuil et celui de AH Baynes et les fit en quelque sorte fusionner. Baynes voulut hurler mais l'autre main de l'homme blanc était sur sa colonne vertébrale et tout ce qui sortit de sa bouche fut le miaulement à peine audible d'une amygdale désespérée.

Baynes ne pouvait pas bouger son bras droit. Il n'osait même pas le regarder. La douleur lui disait que ce ne serait pas beau à voir. Des larmes lui montèrent aux yeux.

— Ça, en revanche, dit Remo, c'est une agression. Vous voyez la différence ? L'autre truc, avec le bloc, c'était simplement un moyen de se débarrasser de quelque chose, pas une agression. Si vous comprenez la différence, hochez la tête.

Baynes la hocha.

— Vous voulez que la douleur cesse ?

Baynes hocha la tête, très sincèrement.

Remo tripota la colonne vertébrale, là où se trouvaient les centres nerveux de la douleur. Il ne connaissait pas leur nom mais il savait où ils étaient. Baynes ne sentirait plus rien.

— Je ne peux pas bouger mon bras, dit-il.

— Vous n'avez pas à le bouger.

— Ah bon... Je suppose que c'est votre moyen de pression pour me faire parler.

— Tout juste, répliqua Remo. Des gens se font tuer dans vos avions.

— Non, pas du tout. Vous n'y êtes pas. C'est une désinformation et nous avons déjà répondu à cela.

— Une centaine de personnes, tous des voyageurs de Popular, ont été étranglées.

— C'est malencontreux, mais pas dans nos avions, et nous intenterons un procès à quiconque répand ce faux bruit ! déclara Baynes. N'importe qui !

— Moi, je le dis, rétorqua Remo en faisant un mouvement vers l'autre bras, celui qui n'avait pas encore fusionné avec le merisier.

— Ce que nous disons entre nous n'est pas de la diffamation, dit vivement Baynes. Nous échangeons simplement des idées, n'est-ce pas ?

— C'est ça. Pourquoi dites-vous qu'ils n'ont pas été tués dans vos avions ?

— Parce qu'ils sont assassinés une fois qu'ils sont descendus de nos avions. Pas dedans. Après.

— À votre avis, pourquoi est-ce que des gens ont choisi Popular, pour faire ça ? demanda Remo.

— À ce que j'entends dire, il s'agit de petits vols minables et c'est nous qui offrons les tarifs les plus réduits de la profession. People Express a baissé les siens au maximum. Alors nous avons dû trouver autre chose pour baisser encore plus les nôtres. Nous avons créé les semi-horaires.

— Qu'est-ce que c'est que ça, les semi-horaires ?

— Nous décollons une fois que votre chèque a été débité, expliqua Baynes. Nous ne gaspillons pas non plus de capital en surentraînant les pilotes.

— Comment les entraînez-vous ?

— Tous les pilotes de Popular ont une connaissance de l'avion qu'ils pilotent. Ça ne nécessite pas forcément des heures innombrables passées à gaspiller du carburant dans le ciel.

— Vous voulez dire que vos pilotes n'ont jamais volé avant de piloter les avions de Popular ?

— Non, non, pas du tout. Ils ont certainement volé. Ils le doivent, pour obtenir leur brevet de pilote. Mais ils n'ont simplement pas besoin de piloter ces gros appareils qui consomment tant de carburant.

— Qu'est-ce qu'ils pilotent ?

— Nous avons les deltaplanes à moteur les plus modernes dans la branche. Ainsi, nous offrons à nos pilotes un entraînement en vol.

— Alors, vous pensez que c'est le tarif réduit qui attire les voleurs et les assassins vers votre compagnie de semi-horaires ?

— Précisément. Puis-je ravoir mon bras ?

— Qu'est-ce que vous savez d'autre ?

— Notre département de publicité dit que nous n'avons aucun moyen de tirer profit du fait que notre compagnie a des tarifs si réduits que même les tueurs à la petite semaine peuvent prendre nos avions. Ils disent qu'une publicité s'adressant aux gangsters n'améliorerait pas du tout nos ventes de billets.

— Des gangsters ! s'exclama Chiun. Qui tuent pour des haricots. Oh, la honte ! J'aurais dû apporter ma pétition, Remo.

Remo ne l'écouta pas.

— Est-ce que votre personnel reconnaîtrait les tueurs ? Ils voyagent peut-être fréquemment.

— Nous ne reconnaissons même pas nos propres employés, répliqua Baynes. C'est une compagnie aux semi-horaires. Nous ne décollons pas à l'heure pile comme Delta. Vous ne parlez pas à un équipage Delta quand vous parlez à Popular. Nous sommes sous le régime du semi-horaire. Ce concept exige l'introduction de facteur personnel fluctuant.

— Qu'est-ce que ça veut dire, personnel fluctuant ? demanda sèchement Remo. Dans le courant d'une année entière, quelqu'un a bien dû remarquer quelque chose.

— Quelle année ? Qui a passé une année entière à Popular ? Vous êtes un ancien si vous pouvez seulement trouver les toilettes. Mon bras. S'il vous plaît.

— Nous entrons à la Popular, déclara Remo.

— Certainement. Voudriez-vous avoir l'obligeance de séparer mon bras du fauteuil ?

— Je n'ai jamais appris.

— Quoi ? s'écria Baynes.

— Je suis un assassin semi-programmé, dit Remo. Au fait, ce que j'ai fait à votre bras...

— Oui ?

— Si vous deviez parler de ça à quelqu'un, je pourrais en faire autant avec votre cerveau et une patate.

— *C'est vulgaire !* protesta Chiun en coréen et, en anglais, il dit à Baynes : Il y a beaucoup de choses que nous ne comprenons pas dans le monde. L'amour du secret de mon fils en est une. Ayez, je vous prie, autant de sollicitude pour ses sentiments qu'il en a pour les vôtres.

— Vous ferez à mon cerveau ce que vous avez fait à mon bras ? demanda Baynes. C'est ça ?

— Tu vois ? dit Chiun à Remo. Il a compris et sans que tu aies besoin d'être vulgaire.

Baynes cherchait comment il pourrait dégager son bras en le sciant. Il pourrait peut-être se promener avec un morceau de merisier attaché à son bras. Ce serait possible. Des costumes faits sur mesure cacheraient certainement le plus gros.

Soudain des mains, qui semblaient à peine bouger, effleurèrent son bras et il fut libre. Il se le frotta. Rien. Une douleur minime mais rien de cassé. Et le bras du fauteuil n'avait aucune marque. Il se demanda s'il avait été hypnotisé. Ou s'il avait été attaché au fauteuil par des sangles invisibles. Il se dit qu'il avait peut-être trop parlé, qu'il aurait dû appeler la police. Il n'était peut-être pas trop tard.

Le jeune homme blanc parut deviner ce que Baynes pensait, car il prit le stylo d'or et frotta très doucement la pince. L'or commença par chatoyer à la lumière fluorescente, comme s'il ondulait, et puis il fondit, tomba en grosses gouttes sur le bureau et perça un horrible

trou fumant dans le bois verni.

— Vous êtes embauché, déclara Baynes. Bienvenue à bord des Popular Airlines. Nous avons plusieurs postes de vice-présidents vacants.

— Je veux voler, dit Remo. Je veux être à bord.

Baynes leva tout droit son index.

— C'est quelle direction, ça ?

— En haut, dit Remo.

— Vous êtes maintenant navigateur d'une compagnie à semi-horaires.

— Je veux aller et venir parmi les passagers.

— Nous pouvons faire de vous un steward.

— C'est ça, dit Remi. Nous deux.

Sur le vol de Popular Airlines, au départ de Denver à destination de La Nouvelle-Orléans, il n'y eut pas de café, de thé ni de lait. Les deux stewards se contentèrent de faire asseoir les passagers et de les surveiller. Il n'y eut pas de récriminations. Quand un des pilotes demanda un verre d'eau, il fut refoulé dans son poste de pilotage avec l'ordre d'attendre d'être chez lui.

CHAPITRE IV

Numéro 107

La mère de Holly Rodan était enchantée. Quand elle apprit que la nouvelle religion de sa fille n'obligeait pas à fréquenter des minorités, tout l'univers lui parut rose. C'était une véritable religion de type communautaire mais Holly n'aurait pas à y vivre en permanence. Rien qu'à l'occasion, pour les prières et cérémonies officielles, comme ce soir où Holly devait être initiée, mais elle rentrerait à la maison dans quelques jours.

— Est-ce que tu as besoin d'une robe particulière, comme pour la première communion ou quelque chose comme ça ? demanda sa mère.

— Non.

— Je vois que tu as un billet d'avion. Ton église est loin d'ici ?

— Maman, j'ai découvert un devenir signifiant. Est-ce que tu vas chercher à tout me gâcher ?

— Mais non, mais non, papa et moi sommes très heureux pour toi. Je voulais simplement aider. Après tout, nous avons les moyens de t'aider. Nous ne demanderions pas mieux que de t'offrir un billet de première sur une compagnie aux vols réguliers. Tu n'es pas obligée d'être pauvre ni rien, pour ta religion, dis-moi ?

Holly était une belle jeune fille blonde à la figure angélique, avec de grands yeux bleus innocents et un teint de lis et de rose.

— Dieu, tu ne me fouteras jamais la paix ! gémit-elle.

— Si, si, ma chérie. Excuse-moi.

— Je me suis trouvé une place dans ce monde.

— Certainement, ma chérie.

— Je l'ai fait en dépit de l'oppression de la richesse...

— Oui, Holly.

— D'un environnement familial dépourvu de tout partage signifiant...

— Absolument, mon petit lapin.

— Alors fous-moi la paix, salope ! cria Holly.

— Certainement, ma chérie. Veux-tu que je te prépare quelque chose à manger avant que tu partes, mon trésor ?

— Uniquement si tu as envie de me servir ton cœur aux petits oignons.

— Dieu te bénisse, ma chérie, dit la mère.

— Elle n'y manque pas, répliqua la fille.

Elle ne dit pas au revoir à sa mère et elle ne donna pas de pourboire au taxi qui la conduisit à l'aéroport. Elle présenta son billet en carton de la Popular au guichet et quelqu'un le compara à une liste manuscrite des passagers, et fit une marque sur le dos de sa main avec un tampon encre. On lui indiqua la salle d'embarquement, où on louait des tabourets.

Holly s'arma de courage en pensant aux prières qu'on lui avait enseignées. Elle se les psalmodia en silence, certaine que la personne qu'elle choisirait serait un démon qui devait être tué pour Elle. Parce qu'Elle était la mère de toute destruction qui exigeait que les démons soient tués afin que les humains vivent. Il suffisait de tuer. Tuer, pensa Holly, tuer pour l'amour de Kali.

Elle fit le tour de la salle d'embarquement en cherchant un bon démon à sacrifier.

— Bonjour, dit-elle à une vieille dame chargée d'un sac en papier. Vous permettez que je vous aide avec votre bagage ?

La dame secoua la tête. Elle ne devait pas aimer parler à des inconnus. Holly sourit chaleureusement, en penchant gentiment la tête. Mais la dame ne lui accorda pas un regard. Holly ressentit son premier frisson de panique. Et si elle ne trouvait personne qui ait confiance en elle ? Ils devaient d'abord avoir confiance, lui avait-on dit. Il fallait gagner leur confiance.

Un vieux monsieur lisait son journal, assis sur un tabouret de location. Elle inspirait toujours confiance aux vieux messieurs.

— Salut, dit-elle. C'est un journal intéressant que vous lisez.

— Que je lisais, rectifia le monsieur.

— Je peux vous aider ?

— Je sais lire tout seul.

Holly hocha la tête et s'éloigna, réellement effrayée. Personne ne va me permettre d'aider, pensa-t-elle. Personne ne va me laisser être amicale.

Elle essaya de se calmer mais elle savait qu'elle allait échouer. Elle serait la première à échouer. Tous les autres initiés avaient brillamment passé la première épreuve. Elle tenta sa chance auprès d'un petit garçon qui lisait des bandes dessinées et il lui donna un coup de pied.

— Tes pas ma maman et je t'aime pas ! cria-t-il.

Elle se mit à pleurer.

Un jeune homme avec une figure pleine d'acné prête à bourgeonner vint lui demander s'il pouvait l'aider.

— Non, la barbe, c'est moi qui suis censée aider !

— Aidez tant que vous voudrez, ma jolie, lui dit-il avec un clin d'œil lubrique.

— Vraiment ? s'exclama Holly, toute rayonnante.

— C'est sûr, dit le jeune homme qui était en deuxième année dans une grande université de Louisiane et qui retournait à La Nouvelle-Orléans par Popular parce que c'était moins cher que le car.

En fait, se dit-il, si l'on tenait compte du prix des chaussures au jour d'aujourd'hui, c'était moins cher que d'aller à pied. Tout en parlant, il enregistrait dans sa tête tout ce qu'il raconterait en se vantant auprès des copains, si cette drague était aussi réussie qu'il l'espérait.

— Quelqu'un vous attendra à l'aéroport ? demanda Holly.

— Non, je prendrai un car jusqu'au campus.

— Comment vous appelez-vous, où allez-vous et pourquoi, y a-t-il quelqu'un dans votre vie qui vous aime, quels sont vos principaux soucis et vos espoirs ? Les miens sont de vivre heureuse, dit Holly tout d'une traite.

Zut, pensa-t-elle. Elle devait poser ces questions mais une à la fois, pas comme ça d'un coup, pas du tout ! Mais le jeune homme ne se formalisa pas. Il répondit à toutes. Elle sourit en hochant la tête de temps en temps et ce fut assez pour lui.

Pendant le vol, ils remarquèrent à peine les deux stewards, dont un en kimono. Ils devaient être compétents, toutefois, car tout le monde restait assis et ne réclamait rien. À un moment donné, quelqu'un voulut aller aux toilettes et le vieil Oriental en kimono lui expliqua comment contrôler sa vessie.

À l'aéroport de La Nouvelle-Orléans, Holly proposa à l'étudiant de le conduire. Il trouva l'idée excellente, d'autant plus que la charmante enfant laissait entendre qu'elle connaissait un endroit isolé et discret.

L'endroit en question était un vieux bâtiment vétuste dans un quartier noir de la ville. Holly le fit entrer et quand elle vit ses frères et sœurs en Kali, elle ne se tint plus de joie. Ils étaient ses compagnons de prière. Et le phansigar était là, il avait apporté le mouchoir étrangleur.

Holly sourit en voyant l'écharpe jaune. La tradition, pensa-t-elle. Elle adorait la tradition. Elle adorait appeler l'étrangleur le phansigar, tout comme les adeptes de Kali aux siècles passés.

Le jeune homme trouva tous ces garçons et filles épatants. Il attendit que Holly se déshabille. Pendant qu'il attendait, un des garçons lui demanda s'il permettait qu'on lui mette un mouchoir autour du cou.

— Non, je ne fais pas dans le sadomaso, dit-il.

— Nous si, répondit le garçon et puis ils se jetèrent tous sur lui, pour lui tenir les mains, les pieds, et il avait la corde au cou.

Il ne pouvait pas respirer. Et puis après un moment de douleur horrible, il n'eut même plus envie de respirer.

— Elle adore ça ! s'exclama Holly en observant les spasmes d'agonie de l'étudiant, sa figure congestionnée qui virait au bleu dans la mort. Kali aime la souffrance. Elle l'adore.

— Tu as été très bien, sœur Holly, dit le phansigar en récupérant le mouchoir jaune, qu'on appelait le *rumal*.

Ils fouillèrent les poches du mort et y trouvèrent en tout quarante dollars. Cela couvrait à peine le prix du billet d'avion. Le phansigar soupira ; il se demandait ce que l'Être Sacré dirait.

— Mais est-ce que le plus important n'est pas l'offrande de mort à Kali ? demanda Holly. Tuer pour Kali ? Lui sacrifier un démon ? Kali aime la souffrance ? Même notre souffrance ? Même notre mort ?

Le phansigar, un ancien vendeur de papeterie de Kansas City, l'approuva :

— C'était une bonne mort. Une très bonne mort.

Ils enveloppèrent les quarante dollars dans le rumal sacré et se rendirent à leur temple, pour les remettre à l'Être Sacré qui avait été amené en Amérique par Kali. Ils entonnèrent des prières à Kali en détaillant les souffrances de la victime, ce qui réjouissait le cœur de la déesse.

Ban Sar Din entendit leurs prières, les litanies des fidèles, et attendit qu'on vienne déposer à ses pieds le rumal sacré. Puis il s'inclina solennellement devant ses dévots prosternés.

— Kali a encore goûté la douceur de la mort grâce à vous, mes fidèles bien-aimés, dit-il puis il ajouta quelques mots dans la langue de Bangalore, sa ville natale en Inde.

Les Américains aimaient ça. Surtout les gosses. Les gosses étaient les meilleurs. De parfaits petits crétins.

Ban Sar Din donna au phansigar un nouveau rumal et prit l'autre avec un sourire de reconnaissance. Un bref coup d'œil dedans lui apprit qu'il n'y avait que quarante dollars.

Lorsqu'il se retira pour ses dévotions personnelles dans son petit bureau, l'horrible réalité le frappa, en regardant les trois billets de dix dollars, un de cinq et cinq de un. Quarante dollars, pas plus. Le groupe d'abrutis avait gaspillé un tarif réduit pour quarante dollars. Il avait envie de retourner en courant dans le temple pour les chasser à coups de pied dans le bas du dos.

Comment diable allait-il s'en tirer ?

Les mouchoirs jaunes augmentaient. Au début, il en achetait une grosse pour quatre-vingt-sept dollars cinquante et ça comprenait l'impression de Kali. À présent, les douze douzaines d'un bout de tissu tout juste assez solide pour étrangler un poulet étique revenaient à cent dix dollars et si on voulait un portrait imprimé, mieux valait y renoncer. Et les images de Kali. Ça partait bien mais les prix grimpaient aussi. Et les bougies !

Mais comment dire à ces Américains stupides de s'assurer au moins que la victime avait une montre de valeur ? Était-ce trop demander ? Chercher une montre de valeur avant d'expédier le démon à Kali ? Ce n'était pas beaucoup demander, lui semblait-il, mais aussi il ne comprenait rien à l'Amérique et aux Américains.

Il y avait sept ans qu'il était arrivé, avec un visa touristique de six mois et son esprit entreprenant. À Bangalore, le premier magistrat lui avait fait savoir qu'on ne voulait plus de lui dans les rues de la ville et que s'il volait encore une seule poche indienne, la police le traînerait dans une ruelle et le battrait jusqu'à ce que sa peau brune devienne violette.

Sur ce, un ami lui avait parlé des merveilles de l'Amérique. Aux États-Unis, disait cet ami, si on était surpris à faire les poches à quelqu'un on vous donnait une chambre pour vous tout seul et trois repas par jour. C'était censé être un châtiment. Les Américains appelaient ça la prison.

On pouvait même avoir un avocat gratuit et comme les Américains pensaient que, toute espèce de châtiment était trop dure, ils faisaient même des expériences pour fournir des personnes du sexe opposé aux prisonniers, pour qu'ils ne s'ennuient pas trop. Ils avaient supprimé les barreaux et ils donnaient aussi aux prisonniers une éducation supérieure gratuite, pour qu'ils puissent gagner de l'argent en travaillant à leur sortie de prison. S'ils le voulaient, mais peu le voulaient... Et comment les blâmer, alors que la prison était si épatante ?

— Je ne crois pas qu'il existe un endroit pareil, répliqua Ban Sar Din à son copain.

— C'est vrai. C'est comme ça en Amérique.

— Tu mens. Personne n'est aussi stupide. Aucun pays.

— Non seulement ils font tout ça, mais si quelqu'un qui a été récompensé pour avoir tué et volé recommence à tuer et à voler, tu sais qui ils rendent responsable ?

— Qui ça ?

— Eux-mêmes.

— Tu mens, répéta Ban Sar Din en crachant par terre.

— Ils ont donné à l'Inde quinze milliards de dollars en céréales et regarde un peu comment nous les traitons. Quinze milliards au temps où un million était beaucoup d'argent, même pour un Américain.

— Ils ne peuvent pas être aussi riches et aussi stupides. Comment est-ce qu'ils survivent ?

— Ils ont un grand océan de chaque côté.

Ban Sar Din traversa un de ces océans avec sa dernière roupie et se mit immédiatement au vol à la tire, en espérant être pris et envoyé dans ce merveilleux endroit qu'on appelait la prison. Et puis un jour

un homme blanc, sur un banc de parc près du lac Pontchartrain, lui parla.

— Où ai-je pris le mauvais chemin ? demanda l'homme.

Ban Sar Din serait bien parti mais il avait la main dans la poche de pantalon du Blanc.

L'homme plissa le front.

— Nous sommes une société creuse, vide.

Ban Sar Din essaya de dégager sa main, n'y arriva pas, et hocha la tête.

— Je suis vide aussi, dit l'homme.

Ban Sar Din approuva, faute de mieux. Il ne mesurait qu'un mètre soixante et pesait moins de cinquante kilos, alors il n'avait pas la force de retirer sa main de la poche.

Il avait les cheveux et les yeux noirs et une peau marron foncé et il s'attendait à être écarté, en Amérique, à cause de cela. À Bangalore, tout le monde était de la même couleur mais en Amérique il y avait des tas de couleurs différentes et pourtant jamais personne ne mourait dans la rue quelle que soit sa couleur. À Bangalore il y avait souvent des manifestations pour les victimes du racisme oppresseur en Amérique et tout le monde défilait, sauf les intouchables, bien sûr, qui, s'ils voulaient manifester, étaient traînés et flagellés à mort dans les rues.

— Comment puis-je me racheter ? demanda l'homme blanc.

— Penchez-vous un petit peu en avant, que je puisse retirer ma main de votre poche, dit Ban Sar Din.

— En avant. Oui, naturellement. J'ai trop regardé le passé, je me suis retourné sur moi-même et sur les tragédies du passé. Je dois regarder en avant.

— En vous tournant un peu.

— Bien sûr. Me retourner. Changer. Est-ce que vous me dites que le changement est possible ?

Ban Sar Din sourit.

— Vous souriez. Trouvez-vous ma lutte comique ? Ou a-t-elle une signification plus profonde, plus transcendante ?

La main était presque retirée de la poche.

— Redressez-vous.

— Me redresser ? Plus haut que la transcendance ?

— Debout, s'il vous plaît.

— Votre sagesse me dépasse, dit l'homme en se mettant debout. Je sais que l'argent ne vaut rien pour vous, mais tenez, permettez-moi de vous donner quelque chose.

Il tira de sa poche un épais portefeuille en même temps que la main brune qui le tenait.

Ban Sar Din savait maintenant qu'il avait réussi. Le vieux allait

sûrement appeler la police. Et ensuite, la glorieuse et magnifique prison !

— Vous saviez que je voulais tout vous donner, n'est-ce pas ? demanda l'homme. Vous comprenez mon problème.

Il embrassa la main molle de Ban Sar Din et la serra autour du portefeuille.

— Pour vous.

Ban Sar Din recula, méfiant, mais l'homme insista :

— Non, non, c'est pour vous. J'ai été libéré du carcan du matérialisme. J'ai été éclairé. Je vais me libérer de tout ce qui lie et c'est à vous que je le dois. Que puis-je pour vous, mon ami ?

— Vous n'auriez pas un peu de monnaie, aussi ? demanda Ban Sar Din alors qu'il faisait une grande découverte : piquer les poches des Américains était beaucoup moins lucratif que de leur piquer leurs idées.

Ce fut une révélation et un tournant dans sa vie. Il découvrit qu'en Amérique rien n'était invendable, quelle qu'en soit la stupidité pour peu qu'on colle une serviette éponge sur la tête du vendeur et qu'on l'appelle mystique.

Le problème était de choisir la religion. Toutes les bonnes étaient prises et faisaient des affaires d'or. Une d'elles faisait même payer aux gens du bel argent en leur faisant croire qu'elle leur apprendrait la lévitation.

Finalement, par un après-midi pluvieux de La Nouvelle-Orléans, Ban Sar Din se rappela les vieux bandits de grands chemins.

Avant l'arrivée des Britanniques, un Indien ne pouvait guère voyager d'une province à l'autre sans une armée pour le protéger.

Mais sous l'oppression britannique, comme il avait appris à l'appeler, des écoles avaient été créées, des tribunaux établis et des routes construites permettant aux paysans de faire du commerce.

Mais il y avait un problème, sur les routes. Il y avait les serviteurs de Kali, appelés les Thuggees. Leur religion leur disait de voler les voyageurs mais de ne jamais verser le sang. Elle avait tellement de succès que les Hindous et les musulmans, dans un très rare partage de doctrines, formèrent des bandes de Thuggees, ce qui a donné naissance au mot « thug », voulant dire étrangleur ou bandit dans tout le monde anglophone. L'Office Colonial britannique, dans sa rigidité arriérée, trouva inconvenant d'avoir des bandes de tueurs qui attaquaient les voyageurs sur les routes, et finalement, après des années de constant travail de police, ils pendirent le dernier de ces brigands.

Ban Sar Din se renseigna. Personne ne se servait de Kali. Il alla chez un vieux brocanteur et trouva une statue de la déesse. Le prix était étonnamment bas et, après avoir payé, alors qu'il tenait

fermement la statue dans ses bras, il demanda au brocanteur pourquoi il la vendait pour une bouchée de pain.

— Parce que le foutu machin est hanté, voilà pourquoi, répondit le marchand. Elle est arrivée à bord d'un bateau il y a cent ans et tous ceux qui l'ont possédée sont morts d'une sale mort. Elle est toute à vous, mon ami !

Ban Sar Din était loin d'être un imbécile et il n'était certainement pas assez bête pour croire à un dieu d'un pays qui en avait vingt mille.

Il loua un vieux magasin délabré pour servir d'ashram et installa la statue devant. Il commença alors à se passer des choses. Les premiers bons néophytes furent des étudiants. Ils lui racontèrent qu'avant leur conversion, ils étaient timides et peureux. Mais dès qu'ils avaient placé leur premier rumal autour d'un cou, la puissance et le pouvoir leur étaient venus.

Les convertis eux-mêmes firent l'éducation religieuse de Ban Sar Din, qu'ils appelaient l'Être Sacré, et lui enseignèrent toutes les complexités du culte de Kali, la déesse de la mort. Il ne savait pas d'où ils tenaient leurs renseignements ni comment ils apprenaient des mots indiens.

Le petit Indien finit par peser cent vingt kilos et porter des costumes à mille dollars ; il roulait au volant d'une Porsche 911SC. Il passait l'hiver à la Jamaïque, l'été dans le Maine et, entre-temps, il allait faire un tour deux fois par an sur la Côte d'Azur, et tout ça pour distribuer de petits mouchoirs jaunes et les récupérer avec de l'argent dedans.

Comme nous avons vu que Ban Sar Din était loin d'être un imbécile, il savait qu'il ne faut jamais rabaisser davantage une chose passable. Par conséquent, quand un rumal lui revint avec quarante dollars, il débita aux petits cons le baratin qu'ils voulaient et empocha l'argent. Encore que quarante dollars, à La Nouvelle-Orléans ne lui payaient même pas un repas gastronomique...

Il ne savait pas, en cette soirée de détresse, que ses problèmes d'argent seraient bientôt résolus et qu'il allait devenir infiniment plus dangereux que n'importe laquelle des petites bandes qui avaient terrorisé les grands chemins de l'Inde.

Et en s'endormant dans son appartement de luxe, il ignorait que là-bas, dans l'ashram, les litanies atteignaient un degré de folie.

Holly Rodan, qui venait de présenter sa première offrande, fut la première à remarquer le miracle. Tel était son privilège, pour avoir fait plaisir à Kali.

— Ça pousse, ça pousse ! cria-t-elle.

Une petite bosse brune venait d'apparaître au flanc de la statue, si lentement qu'elle avait l'air d'y avoir toujours été et pourtant, pour peu qu'on ferme l'œil un instant, on distinguait ensuite d'autres

minuscules bosses sur la première, comme des embryons de doigts, la naissance d'un nouveau bras.

Ils comprirent tous que Kali leur parlait. Il lui poussait un nouveau bras. Et celui-là aussi devrait être nourri.

CHAPITRE V

La Popular Airlines avait décidé de procéder à quelques réajustements du profil-performance du personnel de bord. Comme Remo ne comprenait pas ce que cela voulait dire, une surveillante le lui expliqua :

— Lorsqu'une personne a besoin d'aller aux toilettes on ne lui fait pas une conférence sur le contrôle de la vessie.

La surveillante était une jolie brune au sourire plaisant, avec cet air navré mais résolu des personnes qui se heurtent à la réalité du mauvais fonctionnement des choses. Elle s'était déjà adaptée aux prestations sans fioritures des tarifs ultra-réduits et, loin d'être choquée par la décision de la compagnie de faire payer l'usage des toilettes, elle considérait cela maintenant comme un devoir sacré.

— Nous touchons un quart de dollar chaque fois qu'ils vont aux toilettes, dit-elle à Remo. Quatre dollars en fin de vol. Alors dites bien à votre collègue de ne *pas* expliquer aux passagers comment ne pas y aller.

— Pourquoi quatre dollars en fin de vol ?

— M. Baynes pense que les gens ont des besoins plus pressants en fin de vol, alors on peut exiger un prix plus élevé. Il y a une échelle de plus-value des toilettes. Vingt-cinq cents à l'embarquement, cinquante tout de suite après le décollage et ainsi de suite.

— C'est du vol, protesta Remo.

— Personne ne les force à aller dans nos toilettes.

— Où voulez-vous qu'ils aillent ?

— Ils n'ont qu'à prévoir et prendre leurs précautions à l'aéroport.

— Qu'est-ce que je dois leur dire, en leur demandant quatre dollars pour aller au petit coin ?

— Nous conseillons toujours de dire que la consommation de carburant augmente en fin de vol et de marmonner quelque chose d'inintelligible sur les frais comparatifs chasse-d'eau-kérosène.

— Je ne vais certainement pas faire payer quatre dollars à quelqu'un qui doit se soulager !

— Dans ce cas, la perte sera déduite de votre salaire.

Sur le prochain vol, le premier soin de Remo fut de distribuer gratuitement les sandwiches et les sodas. Ensuite, il arracha le mécanisme payant des portes des toilettes. Il prêta les coussins sans les faire payer et conseilla même aux passagers de les emporter en souvenir. Ensuite, il chercha attentivement si quelqu'un visait

quelqu'un pour le tuer. Il était au courant de l'étudiant, qui avait voyagé sur son vol précédent, que l'on avait trouvé assassiné, étranglé et dévalisé.

Chiun faisait la causette avec les passagers. Il appréciait surtout les doléances des parents se plaignant de l'ingratitude de leurs enfants et faisait souvent signe à Remo de venir les écouter.

Remo remarqua tout à coup une jeune blonde au teint de lis et de rose, extrêmement intéressée par ce que lui expliquait un vieux monsieur sur la signification des tissus spastiques dans un monde non spastique, comme il disait.

Autour d'eux, tout le monde dormait, après avoir été abruti par un interminable poème Ung, déclamé par Chiun. Sauf cette fille aux grands yeux bleus bien ouverts, follement impressionnée par l'importance de l'impossibilité de vente de tissus non spastiques dans un monde spastique et vice versa. L'homme était manifestement un représentant. Remo le devinait parce qu'il employait des mots qui n'auraient pu être raisonnablement utilisés que par Napoléon et Alexandre le Grand. Ce monsieur « avait la Nouvelle-Angleterre et l'Amérique du Sud. Il contrôlait un peu le Canada ». Il ne s'aventurerait pas en Europe parce qu'elle était trop fermée, disait-il.

Remo se dit que c'était les territoires de vente du représentant. Il ne comprenait pas très bien ce qu'était un tissu non spastique mais il eut l'impression que ça avait un rapport quelconque avec les fermetures à glissière.

Il croyait reconnaître la fille, alors il alla consulter la liste des passagers et découvrit qu'elle s'appelait Holly Rodan. Cette jeune personne avait vraiment quelque chose de bizarre. Il se demanda si Chiun l'avait remarquée, mais Chiun était très occupé, au sein d'un groupe de personnes qui étaient d'accord avec lui pour trouver que, dans toute l'Amérique, la main-d'œuvre devenait déplorable. Le vrai professionnel avait disparu de la circulation. Chiun approuvait gravement et tirait de son kimono des copies de sa pétition, HALTE AUX ASSASSINS AMATEURS.

Remo laissa Holly Rodan descendre d'avion avec le monsieur spastique mais au moment où elle rejoignait quelques jeunes gens venus la chercher, Remo s'avança vers la voiture et dit au représentant d'aller se faire voir ailleurs.

L'homme menaça d'appeler la police. Remo remarqua son alliance et lui dit :

— D'accord et pendant que vous y êtes, téléphonez aussi à votre femme.

— Ah, parlez-moi des semi-horaires de compagnies ! Je n'ai jamais vu d'aussi détestable service.

— Il a le droit de venir avec nous ! protesta Holly. Nous voulons le

conduire en ville.

— Conduisez-moi, dit Remo.

— Ce n'est pas vous que nous voulons conduire !

— Nous allons le conduire, intervint le garçon au volant.

— Nous n'allons pas conduire ce salaud-là ! cria Holly. J'ai l'autre monsieur qui veut venir avec nous et nous n'allons pas conduire celui-là. C'est une foutue hôtesse de l'air et je ne le conduirais pas en enfer à patinette !

Le jeune homme assis à l'avant ne chercha pas à la raisonner, comme le faisait sa mère, pas plus qu'il ne tenta, comme son père, de comprendre la signification profonde de sa révolte. Il n'essaya pas, comme le faisaient ses professeurs, d'établir un courant de compréhension. Ce qu'il fit fut beaucoup plus efficace que toutes les autres méthodes pratiquées sur elle. Il la gifla. À toute volée.

— Nous nous ferons un plaisir de vous conduire, dit Holly à Remo.

— Mille mercis, dit Remo. Vous voyagez beaucoup ?

— Seulement quand il le faut, répondit le jeune homme assis à côté du conducteur.

Il avait une main sur la poche de sa chemise et Remo fut certain que cette poche contenait une arme, bien qu'il ne vît qu'un mouchoir jaune.

Ils arrêterent la voiture près d'un petit bois pour pique-niquer. Ils avaient grand-faim, disaient-ils et, en fait, ils ne cessaient de décrire des arômes et des goûts, le moelleux du poulet frit, la succulence du homard au beurre blanc, la richesse onctueuse du gâteau au chocolat. En pensant à ces choses Remo avait l'estomac révolté mais il ne dit rien parce qu'ils cherchaient manifestement à lui aiguïser l'appétit.

Ils garèrent la voiture et suivirent à pied, avec Remo, un sentier menant à une clairière, où ils ouvrirent un grand panier à pique-nique.

— Excusez-moi, dit le jeune homme qui avait été assis à côté du conducteur. Puis-je vous mettre ce mouchoir autour du cou ?

— Je vous en prie, répondit Remo.

Ainsi, le mouchoir ne dissimulait pas l'arme. Il était l'arme. Les autres garçons et filles lui saisirent les jambes et les mains. Le mouchoir devint une corde, entoura son cou et serra. Remo combattit la contraction par une pression du cou. Il ne fit pas travailler ses muscles. Il resta simplement couché là, avec des gens vautrés sur ses bras et ses jambes.

L'étrangleur tirait de toutes ses forces. Remo ne bougeait pas.

— Elle l'adore, Elle l'adore ! psalmodiait Holly Rodan.

— Allons donc, maugréa le conducteur. Regarde, il n'est même pas rouge.

Remo laissa le sang lui monter à la tête, pour que sa figure rougisse.

— Ah, ça y est ! s'exclama le chauffeur.

— Maintenant Elle l'adore, dit Holly.

— Pourquoi est-ce qu'il ne se débat pas ? Tire plus fort, conseilla le conducteur.

Le mouchoir se resserra. De grosses gouttes de sueur perlaient au front du phansigar. Ses mains se crispaient, il avait mal aux poignets. Holly Rodan vint l'aider en tirant sur l'autre extrémité du rumal. Elle tira, le phansigar tira. Le démon sur le point d'être offert à Kali sourit et puis le rumal se déchira par le milieu.

— Salut, dit Remo. Parlons un peu d'étranglements et de vols.

— Vous n'êtes pas mort, dit le phansigar.

— Y a des qui ne seraient peut-être pas d'accord avec vous sur ce point.

Le conducteur bondit pour retourner à la voiture. Remo lui attrapa une jambe, puis l'autre, le fit tourner et l'envoya contre un arbre où le corps se replia avec un net craquement de colonne vertébrale ; un spasme le secoua et il ne bougea plus.

Le phansigar ouvrit la bouche et puis son petit déjeuner remonta quand il regarda le chauffeur. Le cadavre était plié en deux, en arrière, la nuque contre les talons.

— On ne fait plus les corps comme autrefois, constata Remo. L'homme de Neanderthal, tenez, ça c'était du solide. On flanquait un néanderthalien contre un arbre, l'arbre se cassait. Regardez-moi ce type-là. Impossible à réparer. Foutu, un petit coup contre un arbre, et il est foutu. Qu'est-ce que vous en pensez, trésor ?

— Moi ? fit Holly Rodan qui tenait toujours sa moitié de rumal jaune.

— Vous, lui, je m'en fiche. Qu'est-ce qui se passe ?

— Nous pratiquons notre religion. C'est notre droit, répliqua le phansigar.

— Pourquoi tuez-vous des gens ?

— Pourquoi est-ce que les catholiques vont à la messe ? Pourquoi est-ce que les protestants chantent et les juifs se balancent en priant ?

— Ce n'est pas joli d'étrangler et de voler, dit Remo.

— C'est vous qui le dites ! répondit le phansigar.

— Est-ce que ça vous plairait que je vous tue ?

— Allez-y. Vive la mort !

Remo hésita. Il regarda la fille, qui était tout aussi calme que le jeune homme.

— Allez-y, répéta-t-il.

— D'accord, puisque vous insistez, dit Remo et il le jeta, froissé en boule, dans le panier à pique-nique.

— Vive la souffrance, souffla le phansigar en mourant.

— Qu'est-ce que ça veut dire, tout ça ? demanda Remo à Holly.

Elle contemplait le corps brisé. Tout avait été si rapide, si puissant, ce corps qui se cassait comme du bois mort. Elle se sentait envahie d'une singulière chaleur, d'un picotement dans son ventre. C'était beau. Ce nouveau donnait la mort d'une façon inouïe. Elle comprenait maintenant que la mort était belle, magnifique si elle était assez forte. Pas de départ boiteux dans l'éternité, mais le gigantesque écrasement contre un arbre. Elle regarda le phansigar, jeté par Remo comme un sac en papier.

Puis elle contempla Remo, ce bel homme aux yeux noirs et aux pommettes saillantes. Son regard aigu faisait parcourir en elle des torrents de passion. Elle le voulait. Elle le voulait dans la mort, dans la vie, son corps, ses mains. Mort ou passion, c'était pareil. Elle connaissait maintenant le secret de Kali. La mort était la vie même.

Holly Rodan se jeta aux pieds de Remo et se mit à embrasser les chevilles nues.

— Tuez-moi aussi ! implora-t-elle. Donnez-moi la mort. Pour Elle !

Les pieds s'éloignèrent et elle se traîna derrière cette splendide force de mort. Elle rampa sur le sentier, en s'écorchant les genoux sur les pierres. Elle devait le rejoindre, le servir, lui donner sa vie.

— Tuez-moi, répétait-elle, suppliante. Tuez-moi. Pour Elle. La mort est belle.

Pour la première fois de sa nouvelle vie, Remo prit ses jambes à son cou. Il s'enfuit de la clairière et d'une chose qu'il ne comprenait pas.

Il ne savait même pas ce qu'il fuyait.

De retour à l'aéroport il retrouva Chiun, qui arrêtait les passants et leur demandait de signer sa pétition. Mais dès qu'il vit Remo, il comprit que quelque chose n'allait pas du tout et il rangea la pétition dans son kimono.

Tout le long du vol de retour, vers La Nouvelle-Orléans, Chiun ne fit aucune critique, n'exprima pas la moindre irritation d'avoir dû entraîner un Blanc, et même, en quittant l'avion, il lui fit un compliment :

— Tu te déplaces et tu respires bien, Remo.

— Ça va aller, petit père. Il faut simplement que je réfléchisse.

— Bien sûr. Nous causerons quand tu seras prêt.

Mais ce soir-là, dans leur nouvel hôtel, ils ne causèrent pas. Remo contemplait les étoiles et ne pouvait dormir. Chiun l'observait et, tard dans la nuit, il rassembla ses pétitions et les rangea dans le fond d'une de ses grandes malles-cabine.

Cela pouvait attendre ; quelque chose d'infiniment plus important était arrivé, il le savait.

CHAPITRE VI

Ban Sar Din mangea les quarante dollars avant le petit déjeuner. Et même pas à son restaurant préféré ; il n'en avait pas les moyens.

Il quitta le restaurant et partit au hasard dans les rues. Quelque chose ne tournait pas rond en Amérique. Si on achetait un billet d'avion et si on envoyait trois personnes pour faire le boulot et si ça rapportait moins que le prix d'un repas moyen sans dessert, ça n'allait pas du tout. L'économie était fichue. Tout était fichu.

Des gens gagnaient des fortunes en récoltant des fonds pour des mouvements révolutionnaires et ils ne formaient que des bandes de brigands. Il y avait même un yogi qui vendait un mot secret deux cents dollars et il avait des gogos qui faisaient la queue pour ça.

Et qu'est-ce qu'il avait, lui ? Un ashram plein de zigotos qui trouvaient normal de tuer quelqu'un pour quarante dollars, rien que pour le plaisir de voir la victime se tortiller un peu. Mais lui, il perdait de l'argent. Le truc de Kali avait bien démarré mais maintenant les zigotos s'intéressaient plus à tuer qu'à voler et il faisait faillite.

Dans un pays de libre-échange, si on ne pouvait pas gagner d'argent par le meurtre et le vol, comment est-ce qu'on en gagnait ?

Enfin, dans son désespoir, Ban Sar Din entendit des voix, un chant merveilleux s'élevant vers le ciel, plein de foi et d'enthousiasme. Il regarda autour de lui et vit qu'il avait erré dans un quartier noir misérable. Les voix venaient d'une église. Il entra et s'assit sur un banc, dans le fond.

Le ministre de ce culte chantait avec les fidèles. Il prêchait l'enfer et il prêchait le salut mais, surtout, il parlait de l'étoffe magique de prière qui, traitée avec la lotion bleue magique, guérissait la goutte, les rhumatismes, la dysenterie et le cancer du poumon.

Après la réunion de prière. Ban Sar Din alla parler au pasteur.

— De quoi souffrez-vous, mon frère ? demanda le révérend.

Tee Vee Walker était un colosse à la figure noire burinée, dont les grosses mains étincelaient d'or et de diamants. Son église était celle du Sauveur Instantané.

— Les affaires vont mal, répondit Ban Sar Din.

— Quel genre d'affaires ? demanda le révérend Walker.

— Les affaires de religion.

Quand Ban Sar Din expliqua qu'il dirigeait une religion indienne, le révérend lui demanda combien ça rapportait par semaine.

— Au début, c'était bien mais les frais deviennent impossibles.

— Sais pas comment traiter les frais, sauf que je n'en ai pas. Ce que je fais, je choisis toujours la femme la plus laide de la chorale, je lui fais bien l'amour et je la charge de tous les frais. Elle calcule ce qu'il faut payer. J'ai appris ça de mon papa, qui était prédicateur aussi, un de ces prédicateurs sans histoires qui prêchent l'évangile en criant bien fort. On peut arriver à n'importe quoi, comme ça. Suffit de leur gueuler dessus.

— Mes ouailles me font peur, dit Ban Sar Din.

— Trimblez-vous donc avec ça.

Le révérend Walker tira de sa poche un petit automatique argenté. Il expliqua qu'il serait malséant pour un pasteur d'avoir un gros pistolet mais un petit automatique à crosse de nacre pouvait se blottir dans une poche de veste ou de pantalon. Son père, dit-il, se fiait à un couteau à cran d'arrêt.

— Mais les miens sont fous. De vrais zigotos complètement fous. On ne peut pas leur gueuler dessus. Vous ne comprenez pas.

— Écoutez, mon petit gros. Je ne vais pas sauver votre congrégation pour rien. Je vous montrerai comment travailler de la chaire, promet le révérend Walker. Mais je prendrai la recette de la journée.

— Vous pouvez leur gueuler dessus ?

— Je peux faire de vos fidèles une bande de petits chiens. Et quand je les aurai faits comme vous les voulez, n'oubliez pas... donnez de l'amour à la plus laide et laissez-la résoudre vos problèmes pour vous.

Ban Sar Din examina le colosse. Peut-être. Il pourrait peut-être les remettre au pas. Et une fois qu'ils y seraient, Ban Sar Din arriverait peut-être à les aiguiller sur des voies plus lucratives, les convaincre que quarante dollars dans un rumal était un péché, surtout par les temps qui courent où quarante dollars ne payaient même pas un repas moyen sans dessert.

— D'accord, négro, dit Ban Sar Din. Marché conclu.

— Comment c'est que vous m'appellez ? demanda Tee Vee Walker.

— C'est mal ?

— Seul un négro peut employer le mot négro.

— Tout le monde m'appelle négro, moi, dit naïvement Ban Sar Din. Je croyais que ça faisait de nous des frères de sang ou quelque chose.

— Pas vous. Vous êtes assez foncé mais vous parlez drôlement.

— Les impérialistes britanniques nous ont appris à parler tout drôle, dit Ban Sar Din, exprimant en une seule phrase la doctrine fondamentale du tiers monde, à savoir que quoi qu'il arrive on devait rejeter le blâme sur l'homme blanc et, cela fait, tout devenait acceptable.

Le révérend Walker ne trouva pas de chaire dans l'ashram. Il y avait un plancher nu, bien ciré, une statue de leur saint, qui avait trop de bras et une figure horrible, et même pas une bonne odeur de cuisine. Rien que des jeunes gens très calmes, très blancs qui allaient et venaient.

— À quelle heure commence votre office ? demanda le révérend à Ban Sar Din.

— Je ne sais pas. Ils le commencent eux-mêmes la plupart du temps.

— Il faut que ça cesse tout de suite. Vous dirigez l'église sinon l'église vous dirige. Nous allons un peu leur faire avaler de l'évangile.

Il remarqua une petite blonde, toute excitée, les joues roses de joie. Pour cette fois seulement, et uniquement pour son frère basané, il ferait une exception à sa règle de la femme la plus laide. On devait aussi avoir pitié des plus jolies.

Le révérend Walker arbora son plus large sourire et se planta devant la statue que tout le monde regardait.

— Frères et sœurs, tonna-t-il, nous devons aller de l'avant pour être sur le bon chemin. L'homme ne peut pas marcher, l'homme ne peut pas parler. Si vous priez, vous payez !

On ne le regardait toujours pas. Ils n'avaient d'yeux que pour la statue. Il ne comprenait pas pourquoi ces Blancs ne réagissaient pas. Alors il se dit que si on ne pouvait pas les toucher en prêchant, on les aurait en chantant.

Sa belle voix grave s'éleva, appelant à la douce compréhension, déplorant la souffrance, réclamant la confiance. Il aimait sentir sa voix monter de ses orteils. Mais ils ne réagissaient toujours pas. Il avait pourtant une voix magnifique.

Le bon révérend se mit à taper dans ses mains. En quatre générations de prédicateurs, jamais aucun Walker n'avait perdu une congrégation, et il n'entendait pas être le premier. Il tapa des pieds. Il leur gueula dessus et personne ne fit attention à lui.

Enfin la jolie petite blonde lui sourit et le fit entrer dans une petite pièce attenante. Il répondit par un clin d'œil en la suivant.

— Salut, roucoula-t-elle.

— Salut vous-même, dit le révérend.

— Est-ce que je peux vous mettre ça autour du cou ? demanda quelqu'un derrière lui.

Ainsi, ces Blancs étaient pour les groupes.

— Tous les cous que vous voudrez, répondit-il avec un grand sourire.

Et il fut le numéro 108.

Ban Sar Din attendait dans son bureau de dévotion quand on

frappa à la porte. On l'appelait pour comparaître devant Elle.

Bien, pensa-t-il. Le révérend avait fini par les mettre au pas.

Mais il n'y avait pas de révérend Walker dans l'ashram. Rien qu'un petit groupe tenant un de ces ridicules mouchoirs jaunes. Il ne se souvenait pas d'avoir envoyé un groupe en voyage mais ils ne le tenaient plus guère au courant de ce qu'ils faisaient. Il se demanda ce qu'ils avaient, cette fois, dans le rumal.

— Elle a adoré, dit un des fidèles.

Ban Sar Din mit la main à sa poche. Pas de mouchoir jaune. Les zigotos allaient le tuer s'il ne leur donnait pas un rumal neuf. Ils l'étrangleraient peut-être avec leurs seules mains.

— Nous attendons, Être Sacré, dit le gosse d'Indianapolis qui s'était intitulé phansigar.

— C'est ça. Vous attendez. L'attente est sans doute le plus grand hommage à notre divine Kali.

— Vous avez oublié le rumal ? demanda le garçon d'Indianapolis.

— L'oubli est une forme d'adoration. Pourquoi se souvient-on ? C'est la question que nous devons nous poser, répliqua le petit homme basané.

Il sentit de la sueur couler dans son caleçon et il avait la bouche sèche. Il s'efforça de sourire. S'il souriait, ils ne se rendraient peut-être pas compte qu'il se préparait à prendre la fuite.

Il fit un geste de bénédiction qu'il avait vu quelque part. Ah non ! C'était le signe de la croix, alors il refit soigneusement le geste mais à l'envers, comme pour effacer le premier mouvement.

— Ainsi Kali efface la fausse doctrine, dit-il onctueusement.

— Vous avez oublié le rumal, le rumal sacré avec lequel nous la servons, déclara la petite blonde de Denver.

C'était elle qui l'effrayait le plus. Il s'était aperçu qu'elle aimait les affres de la mort encore plus que les garçons.

— Chantons tous les louanges de Kali, maintenant, dit-il en reculant lentement vers la porte.

S'il pouvait prendre un peu d'avance sur ces gosses cinglés, il aurait une chance de sortir dans la ruelle et puis de quitter La Nouvelle-Orléans. Il pourrait toujours maigrir et se remettre au vol à la tire. Et même s'il échouait, il y avait la prison. Au moins il serait vivant. Ce qui était une pensée extrêmement séduisante en ce moment.

Les petites jambes de Ban Sar Din se mirent à courir vers la pensée avant qu'il puisse les arrêter. Elles étaient lancées et elles allaient vite.

Pas assez vite.

Des mains lui saisirent les chevilles et il comprit que son cou suivrait.

— Kali ! Kali !

Les litanies commençaient, d'abord deux cris perçants, puis un grondement et des battements de pieds, jusqu'à ce que toute la bicoque frémissse. Le plancher tremblait sous le dos de Ban Sar Din et ses doigts s'engourdissaient tant ses poignets étaient serrés. Il sentait l'odeur de la cire à parquet, les doigts des dévots s'enfonçaient dans ses chevilles.

Il se dit alors que s'il sentait tout ça, il était encore bien vivant. Et il savait au moins une chose sur le culte de Kali. Jamais ils ne chantaient avant une mort. Toujours après. Bien sûr, il n'était pas tellement bien renseigné sur le culte. Il avait acheté la statue et appris aux gosses quelques mots indiens, c'était tout.

Ils l'entouraient, ils le regardaient tous. Il se releva et rajusta sa tunique.

— Est-ce que vous avez le rumal pour nous ? demanda un garçon.

— Pourquoi le demandez-vous ?

— Dites-nous que vous ne l'avez pas ! Je vous en supplie ! implora la blonde en versant des larmes de joie.

— Très bien. Puisque vous le demandez, je ne l'ai pas. Maintenant écartez-vous. Les saints hommes n'aiment pas être bousculés.

— Kali la grandiose, Kali l'éternelle, Kali la victorieuse, entonnèrent trois jeunes gens en tapant des pieds.

— C'est ça, dit Ban Sar Din. Je vais chercher un autre rumal. Je savais que, cette fois, je ne devais pas en apporter.

— Elle nous l'a dit. Nous le savions ! s'écria Holly Rodan. Elle a dit que deux devaient être amenés devant elle. Celui qui n'a pas le rumal devait être l'Être Sacré, le chef. Et celui-là c'est vous.

— Et celui qui a le rumal ? demanda Ban Sar Din.

— Il sera son amant. Et nous le lui enverrons dans la mort. Vous ne vous demandez pas qui est cet autre ?

— L'Être Sacré ne se pose jamais de questions, répliqua Ban Sar Din en se demandant de quoi elle parlait.

— Vous n'avez pas remarqué que nous sommes moins ?

Le gros Indien regarda ses fidèles. Deux visages manquaient, en effet. Que leur était-il arrivé ? Ils avaient dû partir s'engager dans un autre culte à la mords-moi-le-doigt, pensa-t-il.

— Deux de perdus, dix de retrouvés, déclara-t-il. Beaucoup nous quittent pour des cultes éphémères et nous en sommes bien débarrassés. Nous devons simplement nous assurer qu'ils ne nous quittent pas en emportant les offrandes des rumals. Kali a besoin de nos offrandes. Cela fait partie de notre foi, de la foi de nos pères, aujourd'hui et certainement avant le mois de novembre, dit-il en pensant au préavis de la compagnie d'électricité menaçant de lui couper le courant.

— Non. Ils ne sont pas partis. Ils étaient fidèles. Ils ont goûté la

mort. C'était beau. Jamais nous n'avions vu la mort si forte, si rapide, si puissante, révéla Holly Rodan.

— Un instant, un instant. Vous voulez dire que nous avons perdu des fidèles dans la mort ?

— Vive la mort. Vive Kali ! s'écria-t-elle. Nous avons rencontré le suprême, celui qu'elle veut. Nous avons rencontré son amant. Et nous le lui amènerons et il portera le rumal.

Ban Sar Din prit le mouchoir qu'on lui mettait dans les mains et retourna dans son bureau.

Complètement cinglés, pensait-il. Ils avaient fini par basculer totalement. C'était bien beau de tuer pour une statue aux bras trop nombreux, mais parler de lui amener un amant qui mourrait pour elle, c'était vraiment exagéré. Il eut des sueurs froides à l'idée qu'il n'avait été qu'à un mouchoir jaune de devenir celui-là.

Le gros petit pickpocket songeait à faire ses bagages et à s'en aller quand il déplia le rumal et remarqua la très grosse liasse de billets verts. Deux mille trois cents dollars. Il y avait quatre bagues. Est-ce qu'ils accumulaient leurs vols, maintenant ? Il remarqua alors que les bagues étaient pour de très gros doigts. Il y avait une Rolex en or avec la trotteuse incrustée de diamants. Il y avait un étui à cocaïne en lapis-lazuli avec un monogramme en or, TVW, et un petit automatique à crose de nacre.

Le révérend. Ils avaient tué le révérend Tee Vee Walker.

Ban Sar Din aurait pris ses jambes à son cou s'il n'avait recompté les billets. Plus de deux mille dollars. Et à l'intérieur de la liasse, il y avait un billet d'avion.

Il crut d'abord que c'était un des billets à tarif minimum de la Popular mais c'était un aller-retour en première classe pour Stockholm. À l'intérieur, il trouva une note, sur un papier à lettres parfumé, et il lut : « Sa congrégation reconnaissante au révérend Tee Vee Walker. »

Dans l'enveloppe du billet, il découvrit une autre note, d'une écriture différente, beaucoup moins raffinée. Il devina que c'était celle du révérend. Il avait apparemment noté quelque chose qu'il ne voulait pas manquer à Stockholm, « La Maison des Mille plaisirs de Madame Olga. »

Ban Sar Din contempla longuement le billet. Il pourrait s'en servir pour fuir mais quelque chose le lui déconseilla. Une petite voix intérieure lui dit que le billet était un cadeau, une occasion en or à ne pas gaspiller.

Il l'enveloppa dans un des anciens rumals avec le portrait de Kali, ceux qu'on ne pouvait plus acheter à un prix raisonnable, et alla dans l'ashram le déposer dans une des nombreuses mains de la statue. Les fidèles sauraient qu'en faire.

Trois jours plus tard, le rumal lui revint avec quatre mille trois cent quatre-vingt-trois dollars quarante-sept cents. Sans compter les bijoux. Et Ban Sar Din apprit une nouvelle leçon de réussite économique. On devait dépenser de l'argent pour en gagner.

Plus de vols à tarif réduit. Plus de semi-horaires. Désormais, rien que des vols en première.

Il écrivit à la Popular Airlines et annula son abonnement annuel spécial au rabais avec option d'utilisation gratuite des toilettes ainsi que le vol hors saison de trois heures du matin Anchorage-Tallahassee, en précisant où il fallait envoyer le remboursement.

CHAPITRE VII

Le Dr Harold W Smith reçut de Remo la réponse qu'il avait toujours redoutée. Trois lettres, un seul mot, et ce mot était « Non ».

Il s'était servi d'une ligne sûre pour appeler Remo du quartier général de CURE, bien caché derrière les grands murs entourant le sanatorium de Folcroft à Rye, dans l'État de New York.

— C'est devenu international, dit-il.

— Parfait. Alors l'Amérique est sauvée.

— Nous ne pouvons pas laisser continuer une chose pareille !

— Il y a sûrement un tas d'autres trucs qui vont de travers.

— Voudriez-vous m'en parler ? demanda Smith en essayant de parler d'une voix chaleureuse, mais elle fit plutôt l'effet de glaçons tintant dans de l'eau tiède.

— Non, répondit Remo.

— Pourquoi pas ?

— Vous ne comprendriez pas.

— Je crois que si.

— Je crois que non.

— Remo, nous avons besoin de vous !

— Non, répliqua Remo.

Pour la première fois depuis que Remo avait été recruté, Smith allait être obligé de s'adresser à Chiun pour avoir une explication. Il ne s'en faisait pas une joie, car il comprenait rarement le vieil Oriental. Quand même, la rencontre avec Chiun était impérative. Mais où rencontrer quelqu'un en kimono sans attirer l'attention, quelqu'un qui, pour une raison folle, avait fait passer une annonce dans un journal de Boston illustrée de sa photo ?

Il réfléchit un moment puis il décida de prendre l'avion pour Denver. Il loua une voiture à l'aéroport, alla chercher Chiun à son hôtel et monta dans les montagnes Rocheuses.

— Chiun, vous avez magnifiquement entraîné Remo.

— Pour refléter votre gloire, ô empereur.

— Nous sommes, comme vous le savez, engagés dans une opération qui reste à terminer.

— Quelle sagesse ! dit Chiun en hochant doctement la tête et sa barbiche voleta dans la voiture fermée.

Il n'était pas très sûr de ce que Smith avait dit. Il supposa qu'il déclarait qu'ils travaillaient tous à quelque chose mais, avec Smith, Chiun ne savait jamais. Il ne le comprenait pas très bien, alors il

hochait beaucoup la tête.

— Remo me semble avoir des ennuis, reprit Smith. Savez-vous ce que c'est ?

— Je sais que, comme moi, il ne vit que pour exaucer vos désirs et rehausser la gloire du nom de Smith, le plus grand des empereurs.

— Oui, oui, bien sûr. Mais avez-vous remarqué ce qui le perturbe ?

— Oui, je dois l'avouer. Mais ce n'est rien qui concerne votre gloire.

— Ça me concerne, moi.

— Quelle noblesse ! Votre grâce n'a pas de limites.

— Qu'est-ce qui le perturbe ?

— Comme vous le savez, répondit Chiun, le tribut annuel est livré à Sinanju, comme le veut notre contrat. Votre sous-marin dépose sur nos côtes dix-sept barres d'argent, cinq barres d'or et des parfums de grande valeur.

— Oui, c'est le contrat, dit Smith avec méfiance. Depuis notre dernière renégociation. Quel rapport avec Remo ?

— L'adoration de Remo pour vous, empereur, est telle qu'il ne peut se résoudre à vous confier son véritable souci. Il m'a dit : « Maître gracieux, tout dévoué serviteur de notre grand empereur, Harold W Smith, comment puis-je connaître le repos en sachant que cinq barres d'or sont tout ce que mon pays donne à Sinanju ? Comment pouvons-nous être une race et un peuple si abjects que nous n'accordons que cinq barres d'or et dix-sept misérables barres d'argent ? – Tiens ta langue », lui ai-je répliqué, ce qu'il a fait. Mais la blessure demeure. Je vous confie cela uniquement parce que j'ai grande foi en vous.

— Je ne sais pas, j'ai du mal à imaginer Remo s'inquiétant du tribut annuel à Sinanju.

— Il ne s'agit pas de ça mais de l'honneur de sa nation. Et du vôtre.

— Je ne crois pas que l'esprit de Remo fonctionne de cette façon, dit Smith. Pas même après votre entraînement.

— Vous avez demandé, empereur, et j'ai répondu. J'attends votre commandement.

Smith pouvait facilement ajouter de l'or au paiement. Le prix de l'envoi d'un sous-marin dans les eaux nord-coréennes pour livrer le tribut à la Maison des assassins excédait de loin le tribut en soi. Mais en accordant à Chiun davantage d'argent pour un cas urgent particulier il créait un problème, car la somme devenait la base de toutes les nouvelles revendications.

— Une autre barre d'or, dit-il à contrecœur.

— Ah, si seulement c'était suffisant pour alléger le cœur de Remo ! Mais, dans ma folie, je lui ai dit que même un petit roi d'un petit pays

pauvre payait dix barres d'or à Sinanju.

— Sept, dit Smith.

— Il n'est pas convenable qu'un serviteur marchande avec son empereur.

— Est-ce que cela veut dire que les sept sont acceptables ? Que nous concluons un marché à sept ?

— Cela signifie que je n'ose pas négocier avec vous.

— Vous exigez dix ? demanda Smith.

— Je suis à vos ordres. Comme toujours.

— Huit.

— Si seulement je pouvais convaincre Remo !

— Il ne va pas bien, reprit Smith, et nous avons besoin de lui. Ce danger vient d'empirer et il ne veut rien y faire.

— Ce sera fait, déclara Chiun.

— Qu'est-ce qui sera fait ?

— Ce qui doit être fait, répliqua Chiun et il y avait tant d'autorité dans sa voix, tant de grâce dans ses gestes, que Smith le crut.

— Est-ce que Remo vous a dit de quelle affaire il s'agit ?

— À sa manière détournée. Il ne devient éloquent que lorsqu'il parle des injustices faites à mon peuple.

— Quelqu'un tue les voyageurs des compagnies aériennes. Vous pensez peut-être que le nombre de morts n'est pas énorme...

— Les morts elles-mêmes sont sans importance, interrompit Chiun. Les voleurs et les tueurs ne rendent pas les routes impraticables. Ils ne tuent que quelques voyageurs. Ce qui rend une route impraticable, c'est ce que les gens croient. Si les voyageurs en viennent à croire qu'ils ne peuvent plus se déplacer en sécurité, ils cesseront d'emprunter vos routes. Et les routes de ce pays sont dans le ciel.

— C'est un danger, reconnut Smith.

— Plus qu'un danger, déclara le Maître de Sinanju. C'est la fin de la civilisation. Les marchandises ne voyageront plus. Ni les idées.

— Nous avons eu la chance, jusqu'à présent, que les médias ne s'aperçoivent de rien. Pensez-vous que vous pourriez faire comprendre à Remo pourquoi c'est si important ?

— J'essaierai, empereur, promit Chiun mais il ne savait pas s'il en serait capable.

Il savait cependant qu'il ne pouvait pas laisser mourir cette civilisation parce qu'il était le Maître de Sinanju qui avait été engagé par contrat pour la sauver. Un échec serait une honte trop lourde à supporter et l'humilierait aux yeux de tous ses ancêtres.

Il allait devoir révéler à Remo une chose qu'il lui avait toujours cachée. Il devrait lui raconter la honte de Sinanju, lui parler du Maître Lu qui avait perdu Rome.

Et, ensuite, il découvrirait ce qui tourmentait Remo.

AH Baynes aimait être parfaitement au courant de ses affaires et son personnel avait l'ordre de l'avertir dès que quelque chose sortait de l'ordinaire. Aussi, quand la lettre arriva demandant le remboursement d'un an d'abonnement au tarif spécial rabais, il jugea que cela méritait une enquête. C'était le seul abonnement au rabais que la Popular avait vendu ; il examina la lettre et vit qu'il avait été souscrit par une petite communauté religieuse de La Nouvelle-Orléans.

Il donna l'ordre à son représentant de la région de La Nouvelle-Orléans d'aller voir pourquoi ce remboursement était réclamé.

Une semaine plus tard, le représentant n'avait toujours pas donné de ses nouvelles. Quand le chèque de son salaire ne fut pas débité, ce curieux incident fut signalé par l'ordinateur de Baynes.

Baynes allait l'oublier quand son attention fut attirée par une coupure de presse. Le cadavre du représentant avait été découvert. Il avait été étranglé et ses poches vidées. Il laissait cinq personnes : une femme, trois enfants et une mère malade.

Encore un meurtre et il y en avait eu neuf, ces dernières semaines, de personnes ne voyageant pas par la Popular. Discrètement, Baynes programma son ordinateur pour savoir qui avait pris des billets sur les vols long-courriers après lesquels des passagers avaient été tués.

Sur chaque vol précédant un crime, Baynes retrouva le même acheteur de billets : le petit groupe religieux de La Nouvelle-Orléans.

Tout devint immédiatement clair. Il avait découvert les tueurs de passagers. Et ce qu'ils avaient fait était tout aussi clair : au début, ils avaient voyagé par la Popular. Et puis ils avaient progressé dans le monde, en prenant des avions de compagnies plus importantes et plus chères, pour tuer et voler des voyageurs plus riches. Depuis la première mort sur long-courrier, il n'y avait plus eu un seul crime parmi les passagers de la Popular.

Il exulta. Il avait tout résolu et ces deux enquêteurs stupides de la NAA étaient toujours là quelque part à bord des appareils de la Popular et n'avaient rien découvert du tout. Voilà, pensa-t-il, le triomphe de la libre entreprise sur l'étatisme.

Il téléphona à l'ashram de La Nouvelle-Orléans et demanda à parler à son chef spirituel.

— Nous sommes navrés. L'Être Sacré ne peut pas répondre au téléphone. Il est en communion dans son bureau sacré.

— Dites à l'Être Sacré que s'il ne communique pas avec moi au téléphone, je communierai avec la police en personne. Je sais ce que vous faites aux passagers des lignes aériennes.

— Allô ? fit au bout de quelques instants la voix de fausset d'un

Indien. Comment les bienfaits de l'unité cosmique peuvent-ils être octroyés à votre conscient ?

— Je sais ce que vous faites avec les passagers des lignes aériennes.

— Nous bénissons le monde entier avec nos mantras.

— Je ne veux pas de vos bénédictions, dit Baynes.

— Prenez un mantra. Gracieusement. Je vous en donne un gratuit par téléphone et nous sommes quittes.

— Je veux savoir comment vous faites ce que vous faites.

— Cher bon monsieur, dit Ban Sar Din, si je faisais des choses d'une nature illégale, je n'irais certainement pas en parler au téléphone.

— Et je n'irais certainement pas mettre mon cou à portée de vos adeptes.

— Échec et mat.

— La police doit pouvoir arranger ça.

— Nous ne craignons pas la police. Nous servons le culte de Kali, déclara Ban Sar Din.

— Un truc religieux ?

— Oui.

— Alors vous ne payez pas d'impôts. Tout ce qui rentre c'est du bénéfice.

— Comme c'est américain d'associer l'argent aux saintes actions !

— Comme c'est indien de transformer une action sainte en entreprise d'assassinat ! s'exclama Baynes. Est-ce que vous connaissez le numéro du siège de la police de La Nouvelle-Orléans. Faites-moi économiser dix cents.

On parvint à un compromis. Baynes viendrait à La Nouvelle-Orléans et il aurait un entretien en particulier avec Ban Sar Din, dans un restaurant animé. Accord conclu.

— Bon voyage, souhaite Ban Sar Din.

— Je vous crois ! Je vole par Delta, répliqua Baynes.

Au restaurant, Baynes ne tourna pas autour du pot.

— Votre bande tue des voyageurs pour les voler.

Et Ban Sar Din, qui savait reconnaître une âme sœur, répondit :

— Vous croyez que c'est facile ? Vous n'imaginez pas l'enfer dans lequel je vis. Ces gens-là sont cinglés. Ils se fichent de tout sauf d'une statue que j'ai là dans l'ashram.

— Ils sont à vous, n'est-ce pas ? Ils vous appellent l'Être Sacré.

— Je ne peux pas les contrôler. Ils se fichent de l'argent, ils se fichent de la belle vie et même, bon Dieu, ils se fichent de la vie tout court. Ils ne veulent que tuer.

— Pourquoi est-ce que vous restez, alors ?

— J'en tire un petit bénéfice, de quoi vivre, pour ainsi dire, Monsieur.

— Vous voulez dire que vous avez des gens qui s'en vont tuer pour vous, risquer leur vie pour vous, détrousser des cadavres et qui vous donnent tout ?

— En quelque sorte, oui. Mais tout n'est pas aussi rose que ça paraît.

— Ban Sar Din, vous avez maintenant un associé.

— Quelqu'un a déjà essayé. Il a dit qu'il allait leur gueuler dessus et maintenant c'est lui qui a de la terre dessus.

— Je ne suis pas comme lui.

— Vous allez vous faire tuer, avertit l'Indien.

Baynes lui sourit avec condescendance.

— Quel pourcentage voulez-vous des rentrées ? demanda Ban Sar Din

— C'est tout pour vous.

— Vous voulez dire que nous sommes associés mais que je garde tout l'argent ?

— Oui. Et je vous fournirai les billets d'avion par-dessus le marché, dit Baynes.

— OK, partenaire, dit Ban Sar Din.

Le lendemain, des billets d'avion en première classe, pour une valeur de quinze mille dollars, arrivèrent par paquet-poste. Ils étaient tous d'une même compagnie aérienne, l'International Mid-America, des moyen-courriers desservant le Midwest et l'Amérique du Sud.

Dans l'ashram, on chantait. Il allait bientôt devoir aller distribuer les mouchoirs. Leur frénésie les reprenait. Il se leva, pensant aller leur porter quelques-uns de ces billets, quand il s'arrêta. Une liasse de billets de première classe épaisse comme un annuaire du téléphone, et tous sans nom d'acheteur, ce n'était pas normal du tout. Il téléphona à l'International Mid-America Airlines, IMAA.

— J'ai des billets et je crois qu'ils ont été volés, dit-il.

— Un instant, Monsieur, ne quittez pas.

L'IMAA finit par trouver la personne responsable. Non, ces billets n'avaient pas été volés. Ils avaient été pris la veille et payés en espèces. Non, on ne savait pas par qui. Oui, n'importe qui pouvait s'en servir.

— Merci, dit Ban Sar Din et il enveloppa deux billets de première classe dans deux mouchoirs jaunes.

Il les avait, pourquoi ne pas s'en servir ? Au moins ça occuperait les zigotos pendant un moment.

On tambourinait à sa porte. Il ouvrit et, dans un envol de robe sacrée, il passa sous le bras de celui qui avait frappé à la porte et pénétra dans l'ashram. Il leur parla comme d'habitude en langue gondi

et leur dit que Kali était fière d'eux mais qu'elle avait faim de leurs offrandes.

Mais avant qu'il eût l'occasion de leur annoncer qu'il apportait cette fois le double des instruments d'offrande, deux phansigars se présentèrent pour prendre les rumals.

— Elle savait. Elle savait, Elle savait, psalmodièrent les fidèles.

Ban Sar Din hocha la tête d'un air sagace. Puis il battit en retraite précipitamment.

Un journaliste d'une agence de presse reçut un coup de téléphone, une nuit, juste avant qu'il se préparât à rentrer chez lui.

— J'ai le plus grand scoop de votre carrière. Qu'est-ce que vous diriez d'entendre l'histoire de multiples assassinats, de crimes rituels ? Hein ? Ça ferait pas un bon scoop ?

— Qui est à l'appareil ?

— Quelqu'un qui veut vous aider.

— Je ne peux pas accepter de renseignements au téléphone. Qui êtes-vous ?

— Quelqu'un qui appelle pour vous dire où regarder. Il y a eu récemment une douzaine de meurtres. Toutes les victimes venaient de descendre d'un appareil de l'International Mid-America Airlines. Toutes étranglées après leur descente d'avion. C'est la ligne aérienne de la mort. Vous avez bien entendu ?

— Comment savez-vous tout ça ? Comment ça se fait que je n'en aie pas entendu parler ?

— Parce que les reporters couvrent un crime ici, un autre là et ils ne savent pas que c'est une seule et même histoire. Maintenant vous le savez. Une unique affaire. Beaucoup de crimes, tous les mêmes.

Et le correspondant donna le nom des villes où ils avaient été commis.

— Comment vous le savez ? demanda le journaliste mais on avait déjà raccroché.

Le lendemain, tous les journaux abonnés à cette agence de presse publiaient l'histoire. L'IMAA devint la Trans-Mort Airlines. Une fois que les rédacteurs en chef des informations télévisées s'en emparèrent, les téléspectateurs eurent l'impression que voler sur IMAA c'était aller à la mort certaine par strangulation.

Des réservations furent annulées, des passagers s'adressèrent à d'autres compagnies. Les appareils d'IMAA décollèrent à moitié vides, puis aux trois quarts vides et finalement complètement vides.

Et puis ils ne volèrent plus du tout.

Il fallut deux jours et, au sanatorium de Folcroft, derrière la glace sans tain le protégeant du monde extérieur désordonné, Harold W Smith comprit que ce qui arrivait à l'IMAA pouvait arriver à toutes

les compagnies aériennes d'Amérique. Toutes les compagnies aériennes du monde.

Le Président des États-Unis le pensa aussi.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il au téléphone rouge spécial qui reliait directement la Maison-Blanche au bureau de Smith.

— Nous nous en occupons, répondit Smith.

— Vous savez ce que ça veut dire ?

— Je le sais, Monsieur le Président.

— Qu'est-ce que je peux dire aux chefs d'État des pays sud-américains ? Et l'Europe ? Eux aussi, ils savent ce que ça veut dire. Si ça se répand, est-ce que nous allons fermer les routes aériennes aux passagers ? Je me fiche de ce que vous faites. Je me fiche que vous soyez exposés et deviez vous saborder, mais arrêtez ça. Arrêtez ça tout de suite !

— Nous nous en occupons.

— Vous parlez comme un mécano, grogna le Président écoeuré.

Smith resta un moment, le téléphone rouge à la main, à regarder par sa fenêtre le détroit de Long Island. C'était une sombre journée d'automne et les avertissements de tempête étaient hissés pour tous les bateaux. Il rangea ce téléphone, en prit un autre et tenta de joindre Remo. À la place, il obtint Chiun.

Chiun était dans la chambre d'hôtel et Smith l'écoula avec soulagement lui dire que non seulement Remo avait été mis au courant du grave problème mais aussi qu'il comprenait maintenant son importance et qu'il était revenu à de meilleurs sentiments. Chiun et lui étaient tout près de mettre les perpétrateurs hors d'état de nuire, tout cela pour la plus grande gloire de l'empereur Smith.

— Dieu soit loué, souffla Smith et il raccrocha.

De l'autre côté du pays, dans une chambre d'hôtel de Denver, Chiun fit un petit salut cérémonieux au téléphone et partit à la recherche de Remo. Non seulement il ne lui avait pas parlé mais il ne l'avait même pas vu depuis une semaine. Pourtant, il savait qu'il pourrait lui faire tout comprendre.

Car maintenant, il était prêt à lui raconter le plus énorme échec de l'histoire de Sinanju, qu'il n'entendait pas voir se reproduire là, dans ce petit pays de deux cents ans, condamné avant d'avoir pu grandir.

CHAPITRE VIII

Remo voyait la neige des Rocheuses et ne s'y intéressait pas. Il était assis dans un chalet, près d'un feu de bois, et ne répondait pas aux questions sur ce qu'il faisait dans la vie et si cette année il préférerait Vail ou plutôt Snow Bird dans l'Utah. Une des jeunes femmes qui tournaient autour de lui dit qu'elle n'avait pas vu ses skis.

— Je skie pieds nus, dit-il.

— Est-ce que vous êtes insultant ? demanda-t-elle.

— Je fais de mon mieux.

— Je trouve ça chou, dit-elle.

Elle ne faisait pas mine de partir, alors Remo se leva, s'éloigna du feu et quitta le chalet. Il marcha dans la neige. Il faisait un froid vif mais ensoleillé, les neiges d'automne étaient tombées et le monde entier était vivant, incroyablement vivant.

Et il y avait dans ce monde des gens qui accueillaien la mort. De jeunes gens. Qui tuaient avec joie et mouraient avec joie, dans un cauchemar de monde.

Il s'assit dans la neige pour y réfléchir et laissa la poudreuse glisser entre ses doigts. Il avait déjà eu affaire à des fanatiques religieux et il les avait tués sans hésitation ni remords. Il avait combattu et tué des fanatiques politiques, des fous qui étaient certains que leur cause valait de mourir pour elle.

Pourquoi était-ce différent cette fois ? Qu'est-ce qui l'avait empêché de tuer tout simplement cette petite blonde à tête de bulle de savon et de supprimer une fois pour toutes cette escouade d'assassins ?

Il ne le savait pas et cependant il savait qu'il avait bien fait. Il savait que cela n'aurait servi à rien de tuer cette fille. Elle aimait réellement la mort. Tout comme les deux garçons qu'il avait tués. Ils adoraient tous la mort. Et quelque chose, en Remo, était noué et coincé et il savait qu'il était incapable de leur donner la mort qu'ils réclamaient. Une raison, un instinct, quelque chose le retenait. Mais il ne savait pas ce que c'était.

Il repartit au hasard des pentes, passant devant des panneaux mettant en garde contre la poudreuse profonde et de pistes non balisées. Il portait un léger blouson mais n'en avait pas besoin. Il savait que la température était basse. Il ne sentait pas le froid comme une souffrance mais simplement un degré qui faisait automatiquement engendrer plus de chaleur pour son corps.

Il perdit la notion du temps. Cela dura peut-être quelques minutes,

peut-être des heures, avant qu'il laisse la neige derrière lui et se trouve parmi des rochers ; il trouva alors l'endroit. C'était une petite grotte, une ouverture dans l'immense montagne de pierre et, quand il y entra, il comprit qu'il se retirait de tout.

Il s'assit, le corps apaisé, pour attendre que son esprit découvre tout seul ce qui se passait.

Il était là depuis plusieurs jours quand il perçut un mouvement, à l'extérieur de la grotte. Ce n'était pas un bruit de pas mais un pur glissement, doux comme un zéphyr.

— Bonjour, petit père, dit-il sans lever les yeux.

— Bonjour, dit Chiun.

— Comment avez-vous su que j'étais ici ?

— Je savais où ton corps te conduirait quand tu aurais peur.

— Je n'ai pas peur.

— Je ne veux pas dire la peur d'être blessé ou tué, dit Chiun. Je parle d'un autre genre de peur.

— Je ne sais pas ce qui se passe, Chiun. Tout ce que je sais, c'est que je ne l'aime pas et ne le comprends pas, dit Remo et il se tourna enfin vers Chiun, en souriant. Vous savez, vous dites toujours que nous devrions quitter ce pays et aller travailler pour ce roi-ci ou pour ce shah-là, et j'ai toujours dit non parce que je crois à mon pays comme vous croyez à votre village.

— Pas le village. Le village n'est que l'endroit où se trouve la Maison de Sinanju, rectifia Chiun. La maison. La maison c'est ce que nous sommes et ce que nous faisons.

— Si vous voulez, dit Remo. Enfin bref, d'accord, partons. Allons dans un autre pays. Prenons nos cliques et nos claques et partons.

— Non, nous devons rester.

— Je le savais ! s'exclama Remo en soupirant. Toutes ces années, vous avez simplement attendu que je dise « Filons ! » pour pouvoir répliquer « Restons ». C'est ça ?

— Non, dit Chiun et il s'assit dans la grotte, en étalant soigneusement autour de lui son blanc kimono d'hiver. Aujourd'hui nous ne restons pas pour ta loyauté idiote à ce pays idiot. Nous restons pour Sinanju. Nous restons parce que nous ne pouvons pas permettre que cela se reproduise.

— Que quoi se reproduise ?

— Tu as entendu parler de votre empire occidental, Remo ?

— Bien sûr. Il a conquis le monde, autrefois.

— Comme c'est blanc de croire ça ! Seul le monde blanc a été conquis par Rome et encore, même pas tout entier.

— D'accord, d'accord. C'était quand même le plus grand empire que le monde a connu.

— Pour les Blancs, grommela Chiun. Mais je ne t'ai jamais parlé

de... de Lu l'infâme.

— C'était un empereur romain ?

— Un Maître de Sinanju, avoua Chiun.

— Je connais tous les Maîtres de Sinanju. Vous m'avez fait apprendre la liste par cœur. Je n'ai jamais entendu parler de votre Lulu.

— Ah, que je voudrais n'avoir jamais eu à te parler de Lu l'infâme !

— Si je comprends bien, il a déconné.

— Je ne t'en ai pas parlé, pas parce que tu n'avais pas à savoir mais parce que tu risquais de prononcer un jour son nom devant quelqu'un.

— Qui voulez-vous que ça intéresse ? Moi si, mais qui d'autre ?

— Les Blancs. Les Blancs s'y intéresseraient et ils n'oublieraient jamais. Ils sont traîtres, ils attendent simplement l'échec de Sinanju.

— Petit père, dit patiemment Remo, ils s'en fichent.

— Pas du tout.

— Mais si. La lignée d'assassins de Sinanju n'est pas précisément un sujet d'étude dans les universités américaines.

— Rome l'est. La chute de cet empire l'est, insista Chiun.

— Où voulez-vous en venir ?

— Rome est tombée parce que nous l'avons laissé tomber. Sinanju a abandonné Rome. Lu l'infâme a abandonné Rome.

Il joignit ses mains aux ongles longs, comme il le faisait souvent avant de commencer un sermon. Remo croisa les siennes derrière sa tête et s'adossa contre la paroi rocheuse froide et humide.

Chiun se mit à parler lentement, en vieux coréen, la langue des plus anciennes légendes aux cadences plus marquées.

Il raconta que Sinanju observait Rome depuis sa création et en la voyant prospérer, les Maîtres pensèrent que ses empereurs ne tarderaient pas à avoir besoin d'assassins pour prolonger leur règne et cela, c'était l'affaire des Maîtres de Sinanju.

Finalement, dans l'année du cochon, Rome avait deux consuls qui gouvernaient ensemble et l'un d'eux, par vanité, souhaitait régner seul. Il advint donc qu'il employa un Maître de Sinanju, il le paya et bientôt il régna seul. Et Rome ne fit que croître et conquérir.

Or, dans la 650^e année depuis la fondation de Rome, ce qui devait faire l'an 100 selon le calendrier de Remo, Lu eut envie de visiter la ville. Rome avait changé. Il y avait un empereur, à présent, et les jeux, jadis de petits festivals religieux, emplissaient maintenant des arènes gigantesques. Des hommes luttaient contre des animaux. Des hommes luttaient entre eux. Des lances, des glaives, des tigres. Si grande était leur soif que les Romains n'avaient jamais assez de sang.

Mais comme ils ne respectaient pas la vie, ils ne pouvaient respecter un assassin professionnel. La mort n'était que la mort, pour

eux, rien de spécial, alors il n'y avait pas de travail pour Lu.

Cependant, raconta Chiun, il advint que l'empereur entendit parler de celui venu d'Orient et il souhaita voir ses yeux et ses manières, alors Lu comparut devant lui. L'empereur lui demanda quelles armes il utilisait et Lu répondit que l'empereur ne demandait jamais au sculpteur quel ciseau il utilisait ou à son menuisier quel rabot.

— Est-ce que tu assassines avec tes drôles d'yeux ? demanda l'empereur.

Lu savait que c'était un pays neuf, alors il ne montra pas le dédain qu'il éprouvait. Il répondit :

— On peut tuer avec une pensée, empereur.

L'empereur prit cela pour une vantardise creuse mais son conseiller, un Grec – et les Grecs étaient bien plus malins que les Romains, bien qu'à présent, dit Chiun, ils sont à égalité avec les plus stupides du monde – parla à Lu et lui dit que Rome avait un souci.

Le souci, c'était les routes romaines. Rome s'en servait pour déplacer ses légions dans tout l'empire, pour que les paysans apportent leurs récoltes aux marchés. Les routes étaient le système sanguin de l'empire, dit ce conseiller et Lu approuva. Les Maîtres de Sinanju avaient déjà noté une vérité constante, sur la prospérité des empires. Avec des routes, ils étaient florissants ; sans routes, ils dépérissaient.

Le conseiller de l'empereur romain dit à Lu :

— Nos routes sont infestées de brigands. Nous les crucifions aux croisées des chemins pour qu'ils servent d'avertissement aux autres bandits.

— Est-ce qu'ils volent beaucoup ? demanda Lu.

— Ce qu'ils volent n'est pas important. C'est le fait qu'ils volent, le plus important. C'est la peur des citoyens qui nous inquiète. S'ils ont peur des routes, s'ils ont peur de voyager, ils se mettront à battre leur propre monnaie, ils garderont leurs récoltes pour eux.

— Mais ce n'est pas encore une grave inquiétude, dit Lu qui remarquait que ces barbares au grand nez avaient des sols de marbre aussi beaux que n'importe quel empereur Ming.

— Le meilleur moment pour résoudre un problème c'est au moment où il se pose, dit le conseiller. Les voleurs savent que seuls quelques-uns d'entre eux sont crucifiés aux croisées des chemins. Mais si quelque chose qu'ils ne comprennent pas devait les tuer et si nous disions que c'est simplement par la volonté de notre divin empereur de Rome, alors les voleurs disparaîtraient et la sécurité serait assurée pour tous sur les routes.

Lu, qui était sage, partit vers le sud, entre les villes d'Herculanum et de Brundisium, il chercha les bandes de brigands et d'une main sûre et expérimentée il s'en débarrassa, même de ceux qui étaient de

mèche avec les gouverneurs locaux, car il arrivait alors, comme toujours quand il y a de l'argent, que le butin passe des mains des brigands à ceux qui étaient chargés de les arrêter.

Et, de Rome, le bruit courut. Le divin Claude avait décrété que les brigands mourraient de par sa seule volonté. Ils trépasseraient dans la nuit d'une nuque brisée, d'une colonne vertébrale fracturée, d'un crâne fracassé, tout cela par la seule et unique pensée de l'empereur. Et nul ne savait que Lu, Maître de Sinanju, était ce pouvoir magique secret.

Les morts subites, terribles, furent encore plus efficaces que les crucifixions. Les brigands renoncèrent aux routes. Jamais elles n'avaient été aussi sûres et les voyageurs comme les marchands les empruntaient en toute confiance, renforçant la puissance de l'empire et donnant une réputation imméritée d'excellence à ce crétin d'empereur Claude. Ainsi parlait Chiun.

Et puis juste au moment où tout allait pour le mieux, le crétin de Claude, de plus en plus assoiffé du sang de l'arène, exigea davantage de distractions. Il voulut que l'assassin venu de loin, très occupé à protéger les routes de Rome, se produise devant lui.

Or, un empereur a le droit d'être un crétin, dit Chiun à Remo. Mais pour un assassin c'est le comble de la disgrâce.

Lu, songeant aux beaux sols de marbre et ne trouvant qu'ennui et chaleur poussiéreuse entre Herculaneum et Brundisium, accepta de se produire devant l'empereur. Et aussi devant la foule des arènes. En trois apparitions il gagna plus que durant toute sa vie et il s'en alla. Non seulement il abandonnait Rome mais aussi son vœu de protéger les routes romaines.

— Il prit les richesses matérielles et partit, dit Chiun.

— Et alors ? Comment est-ce que Sinanju a causé la chute de Rome ?

— Les routes retournèrent aux brigands. Le peuple ne tarda pas à le savoir et bientôt plus personne ne voulut voyager par ces routes.

— Mais Rome n'a pas fini à ce moment-là. Il a fallu encore quelques siècles, n'est-ce pas ? objecta Remo.

— Elle est morte à ce moment, affirma Chiun. Il a fallu encore quelques siècles avant qu'elle tombe mais elle est devenue un cadavre le jour où Lu a oublié sa mission et l'a abandonnée.

— Et qu'est-ce qui est arrivé à Lulu le Loubard ?

— Beaucoup de choses, mais ce sera pour une autre fois, répliqua Chiun.

Remo se leva et alla contempler dehors la froide blancheur des Rocheuses. Le ciel était d'un bleu pâle délicat, glacial, sévère. Il lui rappelait le code qui le liait à Sinanju et à son devoir. Il comprit qu'il allait retourner au combat. Il retournerait vers ces gens qui

l'effrayaient tant, avec leur volonté de mourir. Il irait mais il ne le voulait pas. Il savait simplement qu'il le devait.

CHAPITRE IX

AH Baynes vivait des jours de roses et de miel. S'il avait pu siffler, ou chanter, ou danser sur son bureau, il l'aurait fait. Mais il n'avait appris aucune de ces techniques à la Cambridge Business School.

Les morts avaient cessé à bord de la Popular et l'International Mid-America était pratiquement morte. Ses actions avaient disparu sous le plancher de la bourse alors que celles de Popular s'envolaient vers les plus hauts sommets et monteraient encore quand débiterait sa nouvelle campagne publicitaire : « Popular, les vols amicaux et SÛRS ! » Il finissait par se demander s'il n'y avait pas un bon Dieu qui l'aurait peut-être distingué pour la grande réussite. Et peut-être, après tout, ce bon Dieu avait un rapport avec la statue aux bras multiples de cette vieille bicoque d'église de La Nouvelle-Orléans.

En conséquence, toute la famille AH Baynes, à l'exception du chien, se présenta un jour à l'ashram.

Leur allure ne plut pas à Ban Sar Din. La femme avait une figure de fouine et un tailleur blanc bien net. Le garçon portait un blazer vert, une chemise blanche avec cravate et son pantalon gris avait un pli parfait, ses souliers noirs étaient bien cirés. La petite fille était en robe blanche et portait un petit sac blanc.

— Voici ma famille. Nous voulons participer à vos services, annonça AH Baynes qui était vêtu d'un costume bleu marine avec une cravate rayée rouge et noir.

Ban Sar Din entraîna AH Baynes à l'écart.

— Vous amenez votre famille à l'ashram ? Là avec eux ?

— Oui. J'ai sondé mon cœur et découvert que mon plus cher désir est de faire partie de quelque chose d'exaltant et de spirituellement enrichissant. Je veux appartenir à Kali.

— C'est des tueurs fous, chuchota Ban Sar Din, plus fort qu'il ne le voulait. Il s'agit de votre famille.

— Ils vont nous tuer, papa. Ils vont nous tuer. Je n'aime pas ça. Je veux aller à notre église ! cria la petite fille.

— Personne ne va nous tuer, ma chérie, lui dit sa mère. Papa ne le permettrait pas.

— Il l'a dit, insista la petite fille en montrant du doigt l'homme ballon en costume de soie blanche et Ban Sar Din rougit.

— Papa dit que c'est une foi exaltante, ma chérie, et nous devons l'étudier, dit M^{rs} Baynes puis elle se tourna vers Ban Sar Din pour demander si l'ashram proposait des programmes de yoga, des groupes

de discussion, des cours de respiration et de chant choral et invitait des conférenciers.

Ban Sar Din, ne sachant que répondre, hocha la tête.

— Vous voyez ? dit M^{rs} Baynes à ses enfants. C'est exactement comme l'église de chez nous.

Cela ne la gênait pas du tout qu'il n'y ait pas de pasteur parlant de Jésus et du salut. Il n'en était guère question non plus dans l'église de chez eux, depuis longtemps. Chez eux, il y avait généralement un chef révolutionnaire qui venait faire un discours contre l'Amérique et s'inviter dans un des foyers ; s'il n'avait pas parlé de renverser l'Amérique il aurait été chassé du quartier. Cela ne gênait pas M^{rs} Baynes parce qu'elle n'écoutait jamais les sermons. On fréquentait une église pour y rencontrer les gens avec qui on voulait être associé. Ceux-là n'avaient pas l'air d'entrer dans cette catégorie, mais jamais ce cher AH ne laisserait sa femme et ses enfants embrasser une religion qui ne serait pas mondainement acceptable.

Elle entendit parler d'un homme qui devait venir pour la déesse, cette Kali, pour être son amant. Un peu comme le Second Avènement que son autre église prêchait avant de se lancer dans la révolution.

Une chose lui plaisait surtout, l'habitude qu'avait cette nouvelle église d'appeler Dieu « Elle ».

AH Baynes s'agenouilla dans le fond de la salle avec sa famille et ils agitèrent les bras et hurlèrent avec tout le monde quand le reste de l'ashram cria qu'il fallait tuer pour l'amour de Kali.

AH Baynes laissa son esprit vagabonder agréablement au rythme des litanies : tuer pour l'amour de Kali, tuer pour l'amour de Kali. Il y avait là une ressource de puissance extraordinaire. Dans le fond de l'ashram, il avait l'impression d'avoir découvert l'énergie atomique.

Et puis, tout à coup, l'ashram se tut. Tous les yeux se tournèrent vers la porte alors qu'un jeune homme se précipitait dans la travée, les yeux étincelants de joie.

— Elle a pourvu ! Elle a pourvu ! glapit-il, en brandissant un gros paquet de billets d'avion. Je les ai trouvés là dehors dans la rue. Elle a pourvu !

Les autres fidèles approuvèrent et quelques-uns murmurèrent :

— Elle pourvoit toujours. Nous adorons Kali.

Quelques instants plus tard, Ban Sar Din fit irruption dans l'ashram, venant de son bureau sacré par-derrrière, jeta un tas de mouchoirs jaunes et repartit en courant. Le plancher de la salle frémit quand une porte blindée d'acier claqua violemment.

CHAPITRE X

Holly Rodan termina son cinq centième œillet de papier crépon et le fixa à la guirlande au cou de la statue.

— Ah, Kali ! roucoula-t-elle. Tu es encore plus belle. Quand il viendra, il ne pourra pas te résister.

Elle recula pour juger de l'effet mais fit un faux mouvement et tomba lourdement et bruyamment de l'estrade où trônait la statue.

— Du bruit ! Toujours du bruit ! se plaignit Ban Sar Din en sortant de son bureau, flanquant au passage un coup de pied dans l'ordinateur livré le matin même pour AH Baynes. D'abord cet Américain toqué installe deux lignes téléphoniques privées dans le bureau sacré et maintenant ça ! Qu'est-ce qu'il veut de moi ? Ah, je mène une vie de cochon !

Holly se releva, buta contre une chaise, la renversa et retomba.

— Mais qu'est-ce que vous avez, insupportable enfant ? cria Ban Sar Din. Dans mon pays les femmes ne tombent pas par terre, même quand elles se prosternent pour baiser les pieds de leur mari. Vous ne croyez pas que j'ai bien assez la migraine, avec ce pirate de Baynes qui s'installe comme chez lui dans mon saint des saints ?

— La déesse m'a parlé, révéla Holly en pleine extase. À moi, Holly Rodan. Elle m'a choisie pour la servir en particulier. Ah ! Être Sacré ! Je respire son parfum !

— Très bien, très bien, marmonna Ban Sar Din en souriant, mais tout en se disant qu'il ne devait plus laisser voyager celle-là.

Manifestement, Holly Rodan avait basculé dans la folie absolue. Un plein avion de tueurs dingues c'était déjà risqué mais une bavarde glapissante et cinglée comme ça, parmi eux, ne pouvait qu'attirer l'attention.

— Le parfum ! Le parfum ! psalmodiait Holly en se traînant à genoux vers la statue pour frotter ses cheveux sur le socle. Elle veut que j'emporte son parfum, le parfum de Kali, le PARFUM ! Ah, Être Sacré, jamais plus je ne me laverai !

— Très indien, dit Ban Sar Din et, sur ce, le téléphone sonna.

— Sentir pour Kali, tuer pour Kali, entonna Holly.

— C'est pour vous, lui dit Ban Sar Din. Je crois que c'est votre mère.

Holly fit une grimace de dégoût et dégagea ses mèches blondes des pieds de la statue.

— Ah, maman, qu'est-ce que tu veux encore ? demanda-t-elle au

téléphone. Ouais... Ouais... Hein ? Bof, je ne sais pas. Dieu... C'est ça ! C'est Elle qui l'a fait arriver. Quoi ? Je t'expliquerai plus tard.

Elle raccrocha et regarda Ban Sar Din avec une expression franchement ravie.

— Être Sacré, mon père vient de se tuer dans un accident de voiture, annonça-t-elle gaiement.

— Pauvre enfant ! Mes sincères...

— Non, non, non ! Vous ne voyez pas ? C'est Kali !

Ban Sar Din jeta un coup d'œil sceptique à la statue qu'il avait payée quarante-trois dollars.

— Kali a tué votre père ? Il est par ici ?

— Non, il est à Denver. Ou ce qu'il en reste est à Denver. Voyez ? C'est là que Kali veut que j'aille. Le coup de fil de ma mère est un signe. Ma mission est d'aller à Denver. Il y a peut-être quelqu'un de spécial que je dois voir là-bas ?

— Allons, allons, ne nous emportons pas, Holly, dit Ban Sar Din en se demandant ce qui arriverait si elle était arrêtée pour meurtre, seule, sans un autre membre de l'ashram pour la tuer avant qu'elle vende la mèche à la police. Vous devriez peut-être vous faire accompagner...

— Je dois y aller seule ! affirma Holly avec ferveur. Je dois aller où Kali m'envoie.

— Et Kali vous envoie à Denver ? Mais je n'ai plus de billets d'avion pour Denver.

— Denver ! entonna Holly, presque en chantant. Kali m'envoie à Denver !

— Volez en classe touriste. Je n'ai pas de billets gratuits pour Denver.

*

* *

Dans le taxi qui la conduisait à l'aéroport, Holly Rodan n'arrêta pas de psalmodier tout bas « Tuer pour Kali ». Elle le chantonna dans la salle d'embarquement de Popular. C'était maintenant le terminal le plus bondé de l'aéroport. Il y avait des affiches partout, avec l'emblème rouge-blanc-bleu de Popular et la fière devise : « Le vol amical et sûr ! » Dans la salle, des haut-parleurs caquetaient constamment en donnant les statistiques comparées de sécurité de la Popular et de l'International Mid-America Airlines.

Les haut-parleurs agaçaient Holly. C'était difficile de psalmodier dans tout ce bruit, mais elle continua de répéter « Tuer pour Kali » en s'efforçant de se concentrer.

— Tuez pour l'amour de Kali.

— Dis donc, bébé, marmonna une voix à son oreille.

C'était celle d'un homme d'âge moyen, en imperméable. Holly le regarda, en clignant des yeux. Serait-il la raison de son voyage ? Kali lui envoyait-elle cet homme à tuer ?

— Vous êtes peut-être celui-là ?

— Tu parles, bébé ! répliqua l'homme en ouvrant son imperméable pour exhiber un corps flasque et nu.

Il prit la fuite alors mais Holly en fut secouée.

« C'était une épreuve, se dit-elle. Je *dois* aller à Denver. Kali l'a décrété. Et Elle sait tout. »

Dans l'avion elle se glissa à côté d'une vieille dame et lui demanda si elle pouvait l'aider de quelque façon. La vieille dame lui donna un coup de poing dans le ventre. Finalement, au moment du débarquement, elle adressa un sourire éblouissant à un charmant jeune homme et lui offrit de le conduire à son hôtel.

— Je trouve particulièrement répugnants les jeux et les ruses des femelles hétérosexuelles, zozota-t-il.

— Oh, excusez-moi.

— Vous feriez n'importe quoi pour avoir un homme, hein ?

— Je proposais simplement...

— Oui, je vois que vous êtes très généreuse. Eh bien, vous pouvez emporter votre carcasse glabre et aller la parader dans un bar pour célibataires. Nous sommes quelques-uns, Dieu merci, à apprécier la pure beauté de notre propre sexe.

— Pédé ! lança Holly, furieuse.

— Vache laitière ! répliqua le jeune homme. Et en plus, vous sentez mauvais !

Dans l'aérogare, un adolescent aux cheveux teints en rouge et bleu lui emboîta le pas.

— Êtes-vous celui-là ? demanda-t-elle, au désespoir.

— Le seul et unique. Superman, qui fait ça toute la nuit, un grand tas d'amour qui vous attend et vous en aurez pour votre argent. Je suis l'Unique !

Les craintes de Holly se dissipèrent.

— Merci Kali, souffla-t-elle. Je peux être votre amie ?

— Bien sûr. Donnez-moi tout votre fric et nous serons amis à jamais.

Il ouvrit avec un déclic un long couteau, lui appuya la pointe sur la gorge et la poussa dans un étroit couloir sombre.

— Voyons la tête de ces gentils biftons.

Holly se retrouva dans Denver sans un centime et terriblement déçue. Elle erra au hasard des rues, en réfléchissant à son obscure mission pour Kali. Si la statue avait voulu lui faire quitter l'ashram, raisonnait-elle, il devait y avoir une raison, un but sérieux. Mais personne ne semblait être disponible pour tuer. Elle avait essayé d'être

un fidèle bourreau, mais ça ne marchait pas.

— Un signe, dit-elle tout haut. J'ai besoin d'un signe.

Le signe vint sous la forme de la Mountaineer National Savings and Loan, une banque qui inaugurerait sa première ouverture en nocturne par un hold-up. Le voleur à main armée surgit de la porte de la banque en tirant des coups de pistolet. Il tua nonchalamment un agent de police, tira dans la foule des badauds et fonça vers une Lincoln Continental beige garée à cinquante mètres. Quand il y arriva, Holly était juste devant la portière du côté du conducteur. Poussant un juron, il l'écarta brutalement, en la projetant dans la circulation, et ouvrit fébrilement la portière.

Alors qu'il montait dans la voiture il se retourna et, comme à la réflexion, il braqua son pistolet sur Holly pour la tuer.

Il se produisit alors un événement singulier. Un mince jeune homme aux poignets épais passa entre eux. Holly vit la portière de gauche de la Lincoln disparaître complètement de l'ordre des choses. Puis ce fut le volant qui se sépara magiquement de sa colonne et s'encadra dans le ventre du voleur de banques.

Le jeune homme se retourna alors et parut arrêter une voiture arrivant à vive allure, simplement en plaçant le talon de sa chaussure contre le pare-chocs à dix centimètres de la tête de Holly.

Le voleur de banques, cloué sans espoir dans la voiture, sentit ses organes se transformer en bouillie. Ensuite, il se sentit soulevé par l'homme mince qui bougeait si vite qu'on ne voyait rien. Il partit en vol plané vers la Mountaineer Bank et atterrit en tas dans le groupe de policiers arrivant à la rescousse, qui l'épinglèrent proprement.

Holly était encore sur la chaussée, ses longs cheveux autour d'elle comme des algues dorées.

— Ça va ? demanda Remo en se penchant sur elle.

Elle leva les yeux et le contempla bouche bée.

— Vous êtes lui, dit-elle.

— Oh non...

Remo se redressa et recula vivement. Son dos heurta un lampadaire. Il ne pouvait plus respirer. Une peur morbide s'empara de lui et le fit trembler.

— Allez-vous-en, chuchota-t-il à Holly Rodan qui se relevait et s'approchait.

— Non ! s'exclama-t-elle d'une voix triomphante. Je comprends enfin ! Vous êtes la raison pour laquelle Elle m'a envoyée ici. Je n'ai pas été envoyée pour tuer. J'ai été envoyée pour vous ramener. Pour Elle. Pour Kali.

— Allez-vous-en, je ne sais pas ce que vous racontez, et d'abord, vous sentez le fumier.

— C'est le parfum de Kali, j'en ai dans les cheveux. Venez, sentez.

— Allez empuantir la prison cantonale avec vos cheveux ! gronda Remo en reculant encore.

— N'ayez pas peur, susurra Holly avec un doux sourire. Je sais tout de vous. Je sais qui vous êtes.

— Ah oui ?

Maintenant peut-être, pensa Remo, cette fois peut-être il pourrait la tuer. Si la raison était assez forte, il en serait capable. Elle en savait peut-être trop. Si elle était un danger pour CURE, pour le pays. Peut-être, alors, il arriverait à la tuer.

— Qui je suis ? bredouilla-t-il.

— Vous êtes l'amant de Kali. Elle vous a choisi et Elle m'a envoyée pour vous conduire à elle.

Holly s'avança et noua ses bras au cou de Remo. Il était à la fois dégoûté et excité par l'odeur de ses cheveux. Il sentit une détestable chaleur dans ses reins.

— Allez-vous-en, dit-il d'une voix sourde. Allez-vous-en.

Elle lui frotta la cuisse et il sentit toute résistance lui échapper. Elle avait les cheveux contre sa figure, l'odeur était entêtante. Une senteur de très loin, il y avait très longtemps...

— Vous ne comprenez pas, lui chuchota-t-elle au creux de l'oreille. Mais moi si. Je connais votre destin. Vous devez venir avec moi. Vers Kali.

Elle le tira et l'entraîna dans une étroite ruelle tortueuse, entre deux grands immeubles. Il fut incapable de résister.

— Quel est votre nom, amant de Kali ? demanda-t-elle.

— Remo, bredouilla-t-il.

— Remo... Je suis la messagère de Kali. Venez à moi et je vous donnerai un avant-goût de ce qu'Elle vous réserve.

Elle l'embrassa. L'odeur écœurante, perverse, s'insinua dans les narines de Remo et embrasa son sang.

— Prends-moi ! murmura Holly en transes. Prends ce que Kali te donne.

Elle le fit tomber sur les pavés gluants de la ruelle, parmi les trognons de choux, le marc de café et les fientes de pigeons.

— Prends-moi ici, dans l'ordure, car c'est Elle qui le veut.

Elle ouvrit ses cuisses à Remo et puis elle poussa un cri en le sentant brûler en elle.

CHAPITRE XI

La chambre d'hôtel était obscure. La seule lumière était celle des étoiles qui scintillaient dans la nuit claire des Rocheuses.

Remo était allongé par terre sur une natte, au milieu de la pièce, les mains croisées sur son estomac comme Chiun les avait placées. Le vieux Coréen était assis dans la position du lotus, à côté de la tête de Remo.

— Et maintenant tu vas parler, dit Chiun.

— Je ne sais pas ce que j'ai, petit père. Je croyais pouvoir me secouer mais je n'y arrive pas.

— Parle-m'en.

— Je crois que c'était la fille.

— Quelle fille ?

— Personne de particulier. Elle est adepte de je ne sais quel culte cinglé. Je l'ai suivie quand nous avons pris ce vol de la Popular en Caroline du Nord et deux de ses copains ont tenté de me tuer.

— Tu les as tués, toi ?

— Les copains. Mais pas elle.

Remo frémit à ce souvenir mais son corps se calma quand Chiun, sentant la souffrance de son élève malgré l'obscurité, lui posa une main sur l'épaule.

— Je ne pouvais pas la tuer. Je le voulais. Mais elle voulait mourir. Elle voulait que je la tue. Et elle chantait, elle psalmodiait, ils psalmodiaient tous et ça me rendait fou et il fallait que je m'échappe. C'est à ce moment que je me suis retiré dans la montagne pour réfléchir... Et puis ce soir, je l'ai revue et j'ai cru que, cette fois, je pourrais la tuer. Elle est mêlée à ces morts des avions, et je pensais pouvoir faire mon travail et la tuer. Mais je n'ai pas pu. C'était son odeur.

— Quel genre d'odeur ? demanda Chiun.

— Une odeur... mais pas vraiment une odeur... Plutôt comme une sensation.

— Une sensation de quoi ?

Remo chercha les mots et ne les trouva pas. Il secoua la tête.

— Je ne sais pas, petit père. Quelque chose de grand. D'effrayant. Plus effrayant que la mort. Une chose terrible. Dieu, je deviens vraiment fou !

Il se frotta nerveusement les mains mais Chiun les lui prit et les lui recroisa sur le plexus solaire.

— Tu dis qu'ils chantaient ? Quel genre de chant ? murmura-t-il.

— Hein ? Oh, je ne sais pas, des trucs cinglés. Vive la mort. Vive la souffrance. *Elle* l'aime. Ils adorent la mort, je vous dis, même la leur. Et c'était encore comme ça ce soir. Elle m'a dit que je devais la suivre et je savais, Chiun, que même si je l'avais tuée, elle aurait dit « Tue-moi, tue-moi, tue-moi parce que c'est bien. » Je ne pouvais pas la tuer. Je l'ai laissé partir.

— Pourquoi devais-tu la suivre ?

— Parce que je suis censé être l'amant de quelqu'un. Quelqu'un me veut.

— Qui est cette personne qui te veut ?

— Un nom. Un drôle de nom. Je crois que c'est un nom de femme. Elle s'appelle...

Remo s'interrompt, en essayant de se souvenir.

— Kali ? souffla Chiun.

— C'est ça ! Kali. Comment avez-vous deviné ?

Chiun soupira et puis il parla d'une voix plus ferme :

— Je dois faire en sorte de voir immédiatement l'empereur Smith, Remo.

— Pour quoi faire ? Quel rapport il a avec tout ça ?

— Il doit m'aider à préparer mon voyage, répondit Chiun.

Remo, perplexe, le regarda. Malgré l'obscurité, il y voyait assez bien. Chiun avait une expression de douloureuse résignation.

— Je dois aller à Sinanju, dit-il.

— Pour quoi faire ? Pourquoi maintenant ?

— Pour te sauver la vie, répondit Chiun. S'il n'est pas déjà trop tard.

CHAPITRE XII

Harold W Smith entra vivement dans la chambre d'hôtel de Denver.

— Que se passe-t-il ? Qu'y a-t-il de si important que vous ne pouviez pas me le dire au téléphone ?

— Ne me regardez pas ! répliqua Remo sans se donner la peine de lever les yeux du magazine qu'il feuilletait.

Chiun était assis sur une natte, dans un coin. Quand Smith se tourna vers lui, il redressa lentement la tête. Smith le trouva terriblement vieilli.

— Laisse-nous, Remo, murmura Chiun.

Remo claqua le magazine sur ses genoux.

— Allez ah, Chiun ! Est-ce que ce n'est pas un peu trop ? Même pour vous ?

— Laisse-nous, j'ai dit ! ordonna le vieux Coréen avec colère.

Remo lança son magazine sur le tapis et sortit de la pièce en claquant la porte.

— Quelque chose ne va pas ? demanda Smith.

— Pas encore, répondit Chiun.

— Ah ? fit Smith et, comme Chiun ne parlait pas, le silence le mit mal à l'aise. Euh... y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous, Chiun ? demanda-t-il et il consulta sa montre.

— Mes besoins sont infimes, empereur.

Smith crut reconnaître les préliminaires d'une nouvelle demande de renégociation du salaire. Chaque fois que Chiun disait qu'il n'avait besoin de rien ce n'était jamais que davantage d'or pour le sauver d'une éternité de honte aux yeux de ses ancêtres.

— Vous vous souvenez, Maître, que vous avez dit que l'ennui de Remo allait être réglé. Pourtant, j'arrive ici et au lieu de travailler, il lit un magazine. Vous vous rappelez votre promesse ? Pour quatre barres d'or supplémentaires ? C'était notre dernière conversation, Chiun, vous vous souvenez ?

Il essayait de ne pas laisser percer son irritation mais n'y réussissait pas très bien.

— Ce n'était pas juste, dit Chiun.

— Je vous demande pardon ?

— Ce n'était pas juste.

— C'était parfaitement juste ! protesta Smith avec une exaspération qu'il ne cachait plus. Vous avez promis qu'en échange de

neuf barres d'or en tribut à Sinanju, vous remettiez Remo au travail. S'il a refusé...

— Ce n'était pas vous qui étiez injuste. Pas vous, ô très gracieux empereur. C'était moi, avoua Chiun en baissant honteusement la tête.

— Je vois. Vous voulez dire que Remo refuse de travailler, malgré le poids additionnel.

— Il ne refuse pas. Il est incapable de travailler.

— Pourquoi ? Il est malade ?

— Il a peur.

Smith fut scandalisé.

— Eh bien, il va falloir qu'il surmonte sa peur !

— Je me suis mal exprimé, empereur. Ce n'est pas la peur qui retient Remo. Il trouvera la source des meurtres de l'aviation, parce qu'il ne pourra pas se retenir. Et il se battra contre ce qui est à cette source.

— Alors où est le problème ?

Chiun soupira.

— Remo ne survivra pas à ce combat.

Smith ôta son chapeau et le fit tourner entre ses doigts.

— Comment pouvez-vous le savoir ?

— Je le sais. Je ne peux rien expliquer de plus. Vous n'êtes pas de Sinanju et vous ne croiriez pas.

Chiun retomba dans son silence et Smith fit tourner son chapeau.

— Est-ce que vous me dites que c'est la fin ? demanda enfin Smith. La fin de Remo ? La fin de notre collaboration ?

— Peut-être.

— Je ne prétends pas comprendre ce que vous me racontez et d'ailleurs, même si je le comprenais, je ne sais pas ce que je pourrais y faire.

Il jeta un coup d'œil du côté de la porte et Chiun lui dit :

— Ne partez pas, empereur. J'ai pensé à un moyen de le protéger. Mais je dois me rendre immédiatement à Sinanju.

— Il n'en est pas question ! Ce genre de voyage est long à organiser.

— Il y a dans mon village quelque chose qui peut sauver Remo.

— Et par la même occasion, vous vous offrirez des vacances gratuites. Vous avez crié au loup une fois de trop, Chiun, déclara Smith et il ouvrit la porte.

— Attendez !

De l'électricité crépitait dans la voix de Chiun. Il se releva d'un mouvement souple qui donna l'impression d'une bouffée de fumée colorée qui s'élevait et alla refermer la porte.

— Je renonce à ma demande.

— Pardon ?

— Le tribut additionnel. Les barres d'or supplémentaires n'étaient pas le souhait de Remo, c'était le mien, pour le bien-être de mon village. Je vous les rends donc en échange de mon passage aller-retour à Sinanju. Immédiatement.

Smith examina le vieux Coréen. C'était la première fois qu'il entendait Chiun renoncer à une occasion d'amasser de l'or.

— C'est grave, alors ? Ça a autant d'importance pour vous ?

— Oui, empereur.

Les deux hommes se regardèrent longuement dans les yeux. Smith fut frappé par la vieillesse et la fragilité de Chiun. Finalement, il hocha la tête.

— Très bien. Vous allez revenir à Folcroft avec moi. Je m'arrangerai pour avoir les avions à réaction et le sous-marin.

— Merci, empereur. Avant de partir, je dois voir Remo.

— Je vous l'envoie.

*

* *

— Je suis heureux que vous ayez eu une si bonne petite conversation, dit Remo en se laissant tomber dans un fauteuil.

— Elle n'avait rien à voir avec toi, rien du tout, répliqua Chiun. Je vais te raconter une histoire.

La figure de Remo s'allongea et il voulut protester.

— Silence, pâle morceau d'oreille de cochon. Je n'ai guère de temps. Cette histoire concerne le Maître Lu l'infâme.

— Vous m'avez déjà fait ce coup-là. Il a débarrassé les routes romaines des brigands et puis il a travaillé dans un cirque. Lu l'infâme. Tss, tss.

— Et je t'ai dit que son histoire ne finissait pas là. Alors le reste, maintenant. Et ne va surtout pas répéter cela à quelqu'un, parce que les dernières années de Lu sont une histoire si secrète que sa connaissance est réservée au Maître régnant. Je viole une tradition en te la racontant.

— Il a dû faire quelque chose de vraiment impardonnable. Qu'est-ce que c'était ? Une histoire d'argent, sûrement. Le pire que pouvaient faire ces vieux Maîtres, c'était oublier de se faire payer. Maître Lu l'Impayé. Pas étonnant qu'il ait été honteux.

Chiun ne releva pas ces propos. Il ferma les yeux et parla en coréen. Sa voix chantante retrouva la cadence de l'ancienne poésie alors qu'il révélait l'histoire du Maître réprouvé qui, après la honte des arènes de Rome, avait fui cette ville décadente pour errer dans les régions inconnues de l'Asie.

Les vagabondages de Lu, raconta Chiun, n'apportèrent pas au Maître la paix de l'âme jusqu'au jour où, après toutes les lunes de l'année et celles de l'année suivante, il s'aventura dans un petit village niché au flanc d'une montagne du centre de Ceylan. Le village était isolé, bien plus petit que Sinanju, et ses habitants représentaient une population fermée au monde extérieur. Ils étaient beaux, différents de toutes les personnes que le Maître avait connues. Ni blancs, ni noirs, ni rouges, ni jaunes, les habitants de Bathasgara, ainsi s'appelait le village, ressemblaient à toutes les races du monde et pourtant à aucune.

Ils avaient une statue au milieu de leur village qu'ils avaient façonnée dans l'argile de la montagne, en lui donnant la forme d'une femme plus belle que toutes les mortelles et adorée sous le nom de Kali.

Mais il se passa quelque chose, une fois la statue terminée. Les paisibles villageois se mirent à abandonner leurs champs et leurs troupeaux pour consacrer tout leur temps à l'adoration de Kali. Ils disaient que leur amour plaisait à la déesse. Kali voulait plus que des guirlandes de fleurs et des prières écrites sur des morceaux de papier pliés à la ressemblance d'animaux.

Elle voulait du sang. Avec du sang, elle répondrait à l'amour des villageois, croyaient-ils. Mais personne au village ne consentait à sacrifier à la statue lui-même ou un de ses êtres chers.

Ce fut alors que Lu arriva à Bathasgara.

— C'est un signe ! s'exclamèrent les adorateurs de Kali. L'étranger est venu à temps pour servir de sacrifice à Kali.

En conséquence, quatre des hommes les plus forts du village se jetèrent sur le voyageur et tentèrent de le tuer. Mais Lu était Maître de Sinanju, le plus grand assassin de la terre, et aussitôt après leur attaque, les agresseurs de Lu tombèrent morts à ses pieds.

— Ils ont l'air de dormir, dit une des femmes du village. Il n'y a pas de sang.

Le plus vieux des villageois parla alors. Il dit que l'arrivée de Lu le Maître était bien un signe de la déesse Kali. Mais ce n'était pas l'étranger qui devait lui être sacrifié, il était l'instrument du sacrifice. Et l'ancien ordonna aux autres de porter à Kali les corps des quatre morts, pour voir si le sang qu'ils n'avaient pas versé lui plairait.

Ils les déposèrent aux pieds de la statue à l'heure du coucher du soleil, prièrent et rentrèrent chez eux.

À l'aube du jour nouveau, ils virent le résultat du sacrifice. Un autre bras avait poussé à la statue. Une singulière odeur émanait d'elle, qui se répandait sur la petite place du village. Le Maître Lu plongea une main dans son kimono et en retira une étoffe jaune avec laquelle il essaya de se couvrir la figure pour ne pas respirer l'odeur.

Mais elle était trop puissante et finalement il tomba à genoux et embrassa les pieds de la statue et contempla son visage avec les yeux de l'amour.

— Elle l'a pris pour qu'il soit à elle, décréta l'ancien. Kali a consommé l'union d'amour.

Lu fut effrayé par l'étrange pouvoir que la statue avait sur lui. Au début, il ne fit rien pour dissuader les villageois de Bathasgara de croire qu'il avait une importance particulière pour leur déesse, parce qu'il craignait des représailles pour avoir tué quatre d'entre eux. Mais durant le second mois de son séjour, un incident survint qui lui fit craindre pour plus que sa vie. Un signe apparut, un léger point bleu sur le front de l'ancien. Alors que les villageois s'étonnaient, la tache devint plus foncée.

— C'est un signe de Kali ! s'écrièrent-ils. C'est l'ancien qu'elle veut !

— Non ! cria Lu en essayant de reculer de la statue et du terrible pouvoir qui le tenait. Je ne tuerai pas...

Mais l'ancien savait que la déesse que son peuple et lui avaient créée ne serait satisfaite que par sa mort, alors il s'inclina devant le Maître Lu et lui exposa sa gorge.

Lu sanglota d'angoisse mais la connaissance du bien et du mal ne pouvait apaiser la colère de la déesse qui coulait dans son sang et commandait à ses mains puissantes. Il tira encore une fois l'étoffe jaune de son kimono, en entoura le cou du vieillard et serra fortement. L'ancien tomba mort aux pieds de la statue.

Et la statue sourit.

— Allons donc, Chiun ! protesta Remo. Une statue ?

Chiun avait une expression anxieuse.

— Je veux que tu comprennes, Remo. Parce que je crois qu'aujourd'hui tu affrontes le même pouvoir que le Maître Lu a affronté.

— Je n'ai pas l'intention d'aller visiter Ceylan avant Noël, répliqua Remo et Chiun soupira.

— Si tu sens la présence de Kali ici, alors elle n'est plus à Ceylan.

— Qui a dit que je sens une présence ? Je sens une odeur. Ça n'a rien de surnaturel. Je devrais peut-être changer de déodorant.

— Silence ! Et laisse-moi terminer l'histoire.

— D'accord, d'accord, mais je ne vois pas le rapport de tout ça avec moi.

— Tu le verras. Plus tard. Tu comprendras plus tard, mais d'abord tu vas écouter.

Lu continua de tuer pour la déesse et, à chaque mort, sa force et son adresse diminuaient. À chaque fois que les corps au front marqué de bleu s'affaissaient encore chauds à ses pieds, Lu se jetait par terre

en sanglotant, épuisé comme s'il avait copulé avec l'image de pierre et l'avait imprégnée de sa semence. Chaque matin suivant une mort, la déesse avait un nouveau bras et Lu était transporté sur un lit de fleurs.

Au bout de deux ans, presque tout le village de Bathasgara avait été sacrifié à la déesse et Lu n'était plus qu'un homme malade, faible, vieilli avant l'heure.

Une personne avait observé sa lente dégénérescence, une jeune fille consacrée au service de Kali. Elle était jeune et belle et elle adorait la déesse mais la vue de ce puissant étranger réduit à un squelette qui ne quittait son lit que pour tuer sur les ordres de la statue l'attristait. Alors que les autres craignaient le Maître Lu et ne s'approchaient de lui qu'à l'occasion des cérémonies, cette jeune fille s'aventura la nuit dans la hutte de paille et de fleurs de Lu et commença à le soigner pour lui rendre la santé.

Elle ne pouvait guère améliorer son état physique mais sa compagnie réchauffait le cœur brisé de Lu.

— Tu n'as pas peur de moi ? lui demanda-t-il un jour.

— Pourquoi ? Parce que tu vas me tuer ?

— Jamais je ne te tuerai, promit-il.

Mais elle ne se laissa pas rassurer.

— Tu me tueras sûrement, comme tu nous tueras tous. Kali est plus forte que la volonté de l'homme, même d'un homme tel que toi. Mais la mort vient à tous ceux qui vivent et si je craignais la mort, je craindrais aussi la vie. Non, je n'ai pas peur de toi. Maître Lu.

Et Lu pleura, car, même au plus profond de sa dégradation, alors qu'il avait trahi tous les enseignements de sa vie, les dieux de Sinanju avaient jugé bon de lui apporter l'amour.

— Je dois quitter ce village, dit-il à la jeune fille. Veux-tu m'aider ?

— Je partirai avec toi, répondit-elle.

— Mais Kali ?

— Kali n'a apporté chez nous que la mort et le chagrin. Elle est notre déesse, mais je la quitterai. Nous irons dans ton pays, où les hommes comme toi peuvent vivre en paix.

Lu prit la jeune fille dans ses bras et l'embrassa. Elle se donna à lui et là, dans le silence de sa chambre de malade, il lui donna sa véritable semence. Ils partirent la nuit même pour le long voyage vers Sinanju. Et la semence de Lu se développa dans le ventre de la jeune femme et elle ne tarda pas à lui donner un enfant.

— Ton fils, dit-elle en le lui présentant.

Lu n'avait jamais été aussi heureux. Il avait envie de proclamer cet événement mais il était encore un étranger qui ne connaissait pas cette nouvelle contrée qu'ils traversaient. Il marcha longtemps, longtemps, en savourant son bonheur d'avoir trouvé une femme qui l'aimait assez pour l'arracher à la déesse maléfique, une femme qui lui avait donné

un fils.

À chaque pas, le paysage devenait plus familier. Sinanju ? se demanda-t-il. Mais cela ne ressemblait pas à son pays natal. La campagne était luxuriante alors que Sinanju était dur et froid. Ce n'était pas du tout Sinanju, c'était...

Il poussa un grand cri en arrivant au sommet de la colline qu'il gravissait. Car dans la vallée, il reconnut le village de Bathasgara.

— Kali m'a ramené, souffla-t-il, tout espoir brisé.

Il était impossible d'échapper à Kali. Lu retourna au petit camp où sa femme avait mis au monde leur fils et lui apprit l'horrible nouvelle. En la regardant, il se mit à trembler violemment. Elle avait un point bleu au front.

— Pas elle ! hurla Lu.

— Lu... Lu...

Elle le supplia, elle l'implora d'être fort, mais sa force n'était rien à côté de la puissance de Kali. Il essaya de se couper le bras pour empêcher ce qui devait arriver, mais Kali ne le permit pas. Lentement, il tira de son kimono l'étoffe jaune et la serra autour du cou de sa bien-aimée, il serra inexorablement jusqu'à ce qu'elle rende le dernier soupir.

Quand ce fut accompli, quand Lu, proche de la mort, se trouva couché à côté du cadavre de la belle jeune femme qui l'avait aimé, il comprit ce qu'il devait faire. Il ôta une bague du doigt de celle qu'il avait aimée et tuée et enterra son corps au clair de lune. Après avoir récité une prière aux anciens dieux de Sinanju, il emporta son fils nouveau-né et descendit dans le village. Arrivé à la première maison, il le confia aux occupants.

— Élevez-le comme votre fils, dit-il, car je ne vivrai pas pour voir le soleil se lever.

Puis il alla seul se présenter devant la statue de Kali. Elle souriait.

— Tu m'as détruit, dit Lu.

Sur ce, il prit la statue dans ses bras et l'arracha à la terre. Quand il arriva au bord d'une falaise dominant la mer, la déesse lui parla.

— Tu ne peux pas me détruire, pauvre fou. Je reviendrai.

— Ce sera trop tard. Je serai mort avec toi, répliqua Lu.

— Je ne reviendrai pas pour toi mais pour ton fils. Ton descendant. Un de ceux qui descendent de ta lignée sera à moi et je me vengerai sur lui, même s'il faut attendre des milliers de lunes. Il sera mon instrument de vengeance et ma colère sera puissante, grâce à lui.

Faisant appel à ses dernières forces, Lu lança la statue dans le précipice. Elle sombra dans les eaux bleues sans une éclaboussure.

Enfin, alors que l'aube diffusait ses premiers rayons de lumière, le Maître Lu écrivit son histoire avec son sang sur les roseaux qui

poussaient au bord de la falaise. Avec son dernier souffle, il les réunit et les fit passer dans la bague qui avait appartenu à sa femme et il mourut.

Tout en bas, un coup d'avertisseur résonna et Remo alla écarter le rideau.

— C'est Smitty, annonça-t-il. Je reconnais l'épave de location. Je croyais qu'il était parti depuis une heure.

— Il souhaite que je voyage avec lui, dit Chiun.

— Où allez-vous ?

— Je te l'ai dit. Je dois aller à Sinanju.

— J'attendrai ici votre retour, promit Remo.

Chiun sourit tristement.

— Si seulement cela pouvait être vrai, mon fils. Quand tu partiras, laisse une marque pour moi, que je puisse te suivre.

— Pourquoi est-ce que je partirais ? Je peux devenir fou à Denver comme ailleurs.

— Tu partiras. Mais n'oublie pas l'histoire de Lu.

Le vieux Coréen resserra son kimono autour de lui et alla ouvrir la porte.

— Tu me le promets ? Tu n'oublieras pas, Remo ?

— Je ne comprends rien à tout ça. Je ne suis pas le descendant de Lu. Je suis du New Jersey.

— Tu es le prochain Maître de Sinanju. Une lignée millénaire ininterrompue te relie à Lu l'infâme.

— Vous perdez votre temps, dans ce voyage, affirma Remo.

— Rappelle-toi Lu. Et n'essaie pas de faire quelque chose de stupide en mon absence, dit Chiun.

CHAPITRE XIII

Si Ban Sar Din avait appris quelque chose, au cours de son règne comme chef d'une religion indienne, c'était de ne jamais se fier à quelqu'un qui croyait à une religion indienne.

Il avait donc des doutes sur AH Baynes mais l'ennui c'était qu'il ne comprenait pas pourquoi. Parce que – transgressant des siècles de tradition familiale et disant la vérité – il devait reconnaître que Kali n'avait pas de plus loyal adorateur que le directeur de compagnie aérienne.

Maintenant, Baynes dormait toutes les nuits dans l'ashram aux pieds de la statue, pour « qu'aucun zigoto cinglé entre et fasse du mal à Notre Dame ». Et ses journées étaient passées dans l'ashram ; et quand Ban Sar Din lui demandait s'il n'avait pas une compagnie aérienne à diriger, il souriait et répondait :

— Elle se dirige toute seule. Nous sommes la compagnie sûre. Nous n'avons même plus besoin de publicité. Les gens font la queue pour voyager par la Popular.

Baynes disait cela avec beaucoup d'assurance et, ce matin, il en était encore plus convaincu. Il arriva en courant dans l'appartement, petit mais luxueux, que Ban Sar Din s'était aménagé dans le garage de l'autre côté de la ruelle, en brandissant une poignée de billets.

— Elle a pourvu ! Elle a pourvu ! cria-t-il.

— Elle a pourvu quoi ? bougonna Ban Sar Din. Et qui est Elle ?

— Ô bienheureuse Kali ! dit Baynes les yeux débordant de larmes. J'ai dormi toute la nuit devant la statue. Il n'y avait personne d'autre. Et quand je me suis réveillé, elle avait ces billets dans la main ! Un miracle ! Elle nous fait la grâce d'un miracle !

Ban Sar Din examina les billets. Ils étaient tous sur Air Europa, tous des aller-retour, de quoi remplir tout un avion. Un coup de téléphone à la compagnie confirma qu'ils avaient tous été payés en espèces mais personne ne se rappelait par qui. Ban Sar Din s'inquiéta. Dieu c'était une chose, mais les miracles, les vrais miracles, c'était une autre affaire.

— C'est pas merveilleux ? dit Baynes.

— Ma foi, ça nous fait économiser de l'argent. Nous les distribuerons ce soir. Avec beaucoup de rumals.

— Beaucoup de rumals qui partent, beaucoup d'argent qui revient. Et tout cela par la grâce de Kali. Ô Kali sois louée !

Sur ces belles paroles, Baynes quitta l'appartement de Ban Sar Din

et retourna dans le bureau de fortune qu'il avait installé dans la petite pièce derrière l'ashram, où Ban Sar Din avait vécu.

Dans la journée, quand Ban Sar Din alla au bureau, Baynes avait un doigt enfoncé dans une oreille et hurlait au téléphone :

— C'est sûr, Herb, mon petit vieux !

Il criait parce que les litanies de l'ashram avaient de quoi être enregistrées par un sismographe.

— Non ! glapit Baynes. Je ne peux pas y aller. J'ai mon travail religieux. Mais j'ai pensé que ça ferait du bien à Evelyn et aux gosses de prendre un peu de vacances et ils s'entendent si bien avec toi et Emmie.

— Tuez pour Kali ! psalmodiaient les dévots, à côté. Tuez, tuez, tuez !

Baynes raccrocha et expliqua :

— C'est mon voisin, Herb Palmer. J'envoie ma femme et les petits avec lui et sa femme en vacances à Paris. Je ne pense pas que Kali veuille que nous ne fassions que travailler et... eh bien, ces billets sont arrivés entre nos mains... alors pourquoi pas ?

— Pourquoi pas, en effet, dit Ban Sar Din.

Ça, il le comprenait. La resquille. Baynes prenait cinq des billets de l'ashram pour son usage personnel. Ça valait le coup, rien que pour savoir que le type était humain, après tout.

AH Baynes était debout sur l'estrade à côté de la statue de Kali et contemplait la foule dans l'ashram. La déesse attirait de jour en jour plus de fidèles et il était fier du rôle qu'il avait joué.

— Frères et sœurs en Kali, entonna-t-il, je suis votre nouveau chef phansigar !

— Tuons pour Kali, murmura quelqu'un.

— C'est ça. Et elle nous en a fourni les moyens.

Il agita la poignée de billets au-dessus de sa tête.

— Voici tout un plein avion de billets sur Air Europa, à destination de Paris ! cria-t-il. Tout un avion. Kali a pourvu !

— Elle pourvoit toujours, déclara Holly Rodan.

— Elle adore, dit quelqu'un d'autre.

— Voici comment nous allons les utiliser, reprit Baynes. Europa a deux appareils partant pour Paris à une heure d'écart. Ces billets sont pour le premier. Vous allez tous remplir cet avion et aller là-bas et, quand le second appareil arrivera, vous allez chacun vous attacher à un passager de ce second vol et accomplir la mission de Kali. Je veux que personne, absolument personne qui serait à bord de cet avion ne revienne aux États-Unis. Personne. C'est ce qu'Elle a voulu dire en

nous offrant les billets pour un avion complet.

— Elle est sage, chuchota une personne au premier rang.

— Notre chef phansigar aussi, renchérit quelqu'un et pendant un moment ils chantèrent tous « Gloire à notre chef phansigar », jusqu'à ce que Baynes rougisse et les fasse taire d'un geste.

— Nous ne faisons que refléter la gloire de Kali, déclara-t-il et il courba la tête tandis que les litanies emplissaient la salle.

CHAPITRE XIV

Les fidèles étaient partis et la porte de l'ashram était verrouillée. Dans la rue, les avertisseurs tonitruaient et des gens chantaient. Il était dix heures du matin et déjà les ivrognes s'invectivaient.

— Sardine ! Sardine ! glapit AH Baynes. Ramenez votre gros cul par ici !

Ban Sar Din passa de son appartement actuel du garage dans son ancien bureau.

— Qu'est-ce que c'est que ce raffut ? lui demanda Baynes.

— C'est samedi. Les gens d'ici fêtent un tas de trucs bizarres. Aujourd'hui, ils fêtent le samedi.

— Comment diable est-ce qu'on peut travailler dans ce vacarme ?

Ils s'interrompirent tous deux en entendant frapper avec insistance à la porte d'entrée.

— Qu'est-ce que vous attendez pour aller voir ce que c'est ? grommela Baynes et Ban Sar Din revint quelques minutes plus tard avec une enveloppe.

— Un messenger, dit-il. C'est pour moi. C'est adressé au directeur de l'ashram.

— Donnez-moi ça ! cria Baynes en lui arrachant l'enveloppe des mains.

Il renvoya l'Indien d'un geste et décacheta l'enveloppe. Il y trouva un mot tapé à la machine :

Venez me retrouver à l'Orléans Café à quinze heures. Vous me reconnaîtrez. L'entrevue sera brève et extrêmement bénéfique pour vous.

Pas de signature. Baynes se dit « Encore un cinglé » et jeta la lettre. Il continua de travailler toute la matinée, mais il était incapable d'oublier ce petit mot. À tout instant, quelque chose le lui rappelait, quelque chose de subtil mais d'impérieux. Au bout de plusieurs heures, il repêcha la lettre dans la corbeille à papiers.

La feuille était de haute qualité, un pur chiffon difficile à déchirer, avec une fine bordure d'or. Mais Baynes se rendit compte que ce n'était pas cela qui l'avait attiré. Distraitement, il porta le papier à son nez. Un parfum sucré, léger mais entêtant, le retint un moment en suspens dans le temps. Serrant la lettre dans sa main, il courut dans le sanctuaire désert et pressa son nez sur la statue de Kali. L'odeur était là aussi. La même. Il regarda sa montre. Il était 14 h 51.

Les rues de La Nouvelle-Orléans avaient l'air d'une répétition en costumes pour le Mardi Gras et *l'Orléans Café* était plein d'une foule en déguisements bizarres. *Vous me reconnaîtrez*, disait le message. Baynes examina la clientèle, qui lui parut composée de grands gaillards velus habillés en femmes.

Il y avait quelqu'un, assis tout seul près de la vitrine. La personne était couverte des pieds à la tête d'un costume gris couleur de pierre et coiffée d'un bonnet de strass. La figure était un masque peint aux couleurs vives. Il y avait huit bras.

— Naturellement, dit Baynes. Kali.

La personne attablée le regarda et une des mains, gantée de gris, lui fit signe. Il s'assit en face de cette singulière réplique de la statue.

— Je savais que c'était vous qui alliez venir, chuchota le travesti.

La voix était absolument asexuée, sans la moindre intonation pour indiquer si c'était un homme ou une femme.

— Comment le saviez-vous ? demanda Baynes et il dut se pencher sur la table pour entendre la réponse.

— Parce que vous êtes le vrai chef du culte des Thuggees. Vous contrôlez les membres. Vous faites ce que vous voulez.

Baynes se redressa et demanda :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Kali, souffla la statue.

— Désolé. La statue n'est pas à vendre, répliqua-t-il en commençant à se lever.

— Un million de dollars.

Il retomba assis.

— Combien vous dites ?

— Un million.

— Pourquoi une telle somme ?

— C'est mon offre.

— Qu'est-ce qui me dit que je peux avoir confiance en vous ? Je n'ai même pas vu votre figure. Je ne sais pas si vous êtes un homme ou une femme.

— Vous l'apprendrez en temps voulu. Quant à la confiance, il vous suffit de me mettre à l'épreuve.

— Comment ?

La statue prit un stylo et écrivit un numéro de téléphone sur une serviette à cocktail.

— Apprenez-le par cœur. Appelez à n'importe quelle heure. Une faveur. N'importe quoi. Ce sera à vous.

Puis la statue brûla la serviette en papier à la flamme de la bougie sur la table, se leva et sortit du café.

CHAPITRE XV

Le téléphone rouge sonna alors que Smith entrait dans son bureau.

— Oui, Monsieur le Président ?

— Je viens d'apprendre que tout un vol de passagers de la compagnie Air Europa a été exterminé. Ils ont tous été étranglés à Paris.

— Je sais, Monsieur le Président, dit Smith.

— D'abord le désastre d'international Mid-America il y a une huitaine de jours. Maintenant Europa. Les tueurs prennent de l'expansion !

— On le dirait.

— C'est mauvais, ça, gronda le Président. La presse nous accuse.

— Ce n'est pas inhabituel, Monsieur le Président.

— Bon Dieu, mon garçon, nous devons lui donner quelque chose ! Qu'est-ce que votre personne spéciale a trouvé ?

— Elle y travaille encore, Monsieur le Président.

— C'est ce que vous avez dit la dernière fois.

— C'est toujours un rapport de situation correct.

— Très bien, dit le Président sur un ton de patience forcée. Je ne vais pas me mêler de vos méthodes. Mais je veux que vous compreniez dans quel pétrin nous sommes. Si nous ne sommes pas fichus d'assurer la sécurité des lignes aériennes, je ne vois pas ce que nous faisons là.

— Je comprends, Monsieur le Président.

Le Président raccrocha et Smith en fit autant avec un soupir. Tout dégringolait. Le Président avait dit, en somme, que CURE n'avait plus de raison d'être.

Aujourd'hui, il ne savait même pas si Remo travaillait. Chiun était quelque part dans le Pacifique pour aller chercher on ne savait quel talisman qui, d'après lui, devait empêcher l'Amérique de retomber à l'Âge de Pierre.

Smith alluma son petit poste de radio, dans l'espoir qu'un peu de musique l'aiderait à résoudre ses problèmes. Il écouta les dernières mesures de *Boogie Woogie Bugle Boy* et il allait changer de station quand l'animateur annonça le bulletin financier.

— Aujourd'hui, la Bourse s'anime dans tous les domaines, dit onctueusement le spécialiste, mais la grande affaire est toujours l'industrie du transport aérien. À la suite des horribles meurtres de Paris, Air Europa a baissé de dix-sept points durant la première heure, ce matin, et s'échange maintenant à dix dollars. International Mid-

America, qui a eu des problèmes d'assassinats de passagers la semaine dernière a baissé d'encore deux points et l'action s'échange à présent à trente-sept cents et demi, et le bruit court à Wall Street que la compagnie va déposer son bilan cette semaine. La Popular continue d'aller à l'inverse de cette tendance. Ses actions ont ouvert ce matin à soixante-sept dollars, deux points de plus qu'hier à la fermeture, en augmentation de plus de quarante et un points depuis que la compagnie a lancé sa nouvelle campagne promotionnelle Popular la ligne sûre. Dans un autre domaine, US Steel...

Smith éteignit la radio. Sa respiration s'accéléra un peu. Il se tourna vers le clavier d'ordinateur de son bureau et se mit au travail.

Presque toute sa vie, son métier avait été d'apprendre les secrets des gens et la principale chose qu'il avait apprise c'était qu'au centre de la plupart des mystères il y avait l'argent. Si on trouvait quelque chose d'insolite et si on observait et enquêtait assez longtemps, tôt ou tard on découvrait quelqu'un qui avait un intérêt monétaire dans l'affaire.

Quand les assassinats de passagers n'avaient touché que la Popular Airlines, il avait pensé que ce devait être l'œuvre d'adeptes ou de maniaques, attirés par les tarifs extrêmement bas de la compagnie qui se contentaient des quelques dollars soutirés à ces voyageurs économes.

Mais tout à coup, Popular était rayée de la liste des victimes aériennes et International Mid-America et Air Europa étaient ravagées, mais d'une manière différente. Les meurtres de la Popular étaient irréguliers, minimes, une personne, un petit groupe familial. Mais les deux autres compagnies étaient frappées d'une manière telle qu'elle amplifiait l'impact des assassinats sur la réputation et la stabilité de la ligne.

De l'argent était en jeu, quelque part, il en était certain.

Il demanda à ses ordinateurs une vue d'ensemble ultrarapide de la vente des billets d'avion aux États-Unis depuis un mois et, en même temps, il leur fit chercher toute somme importante ou insolite retirée de leur compte par des agents de l'IMAA ou d'Air Europa. À la réflexion, il ajouta la Popular.

Puis il se carra dans son fauteuil et laissa les ordinateurs informatiser tout leur soûl.

Depuis des années, ces merveilles électroniques que Smith appelait les Quatre de Folcroft absorbaient les informations réunies par tout un réseau de personnes rapportant les moindres détails médiocres ou sans intérêt de leur existence. Naturellement, aucune n'avait jamais entendu parler de CURE. Tous ces gens supposaient que c'était le FBI ou la CIA et, dans le fond, ils s'en moquaient du moment que les petits chèques mensuels continuaient d'arriver.

Leurs rapports étaient organisés, indexés, contre indexés, catalogués et classés par les ordinateurs qui étaient ainsi capables de répondre en quelques minutes à n'importe quelle question sur n'importe quelle activité aux États-Unis.

Et ils répondaient à présent aux questions de Smith. Parmi ces réponses, une surtout lui sauta aux yeux :

AH BAYNES, PRESIDENT DE POPULAR AIRLINES, A RETIRE CINQ MILLE DOLLARS DE SON COMPTE PERSONNEL LE 14/7. LE 15/7 VINGT ET UN BILLETS SUR INTERNATIONAL MID-AMERICA ACHETES PAR INCONNU POUR 4.927 DOLLARS EN ESPECES. AH BAYNES A VENDU DES ACTIONS VALANT 61.000 DOLLARS LE 23/7. LE 24/7 120 BILLETS SUR UN VOL AIR EUROPA A DESTINATION DE PARIS ACHETES POUR 60.000 DOLLARS. PROBABILITE DE RAPPORT 93,67 POUR CENT.

Smith faillit hurler de joie. Mais il pressa simplement le bouton de son interphone et dit de sa voix citronnée usuelle :

— Mettez mes communications en attente pendant un moment, Mrs Mikulka.

Il appela ensuite la Popular et tomba sur un joyeux enregistrement lui disant que s'il voulait vraiment parler à quelqu'un, il n'avait qu'à attendre. Il attendit pendant trois morceaux de musique insipide avant qu'une voix féminine se fasse entendre dans la cacophonie :

— Popular, la ligne amicale et sûre ! chantonna-t-elle.

— Je voudrais parler à M. AH Baynes, s'il vous plaît.

— Je regrette mais M. Baynes n'est pas disponible.

— Vous êtes son bureau ?

— Non, c'est le bureau des réservations à l'aéroport.

— Alors comment savez-vous qu'il n'est pas disponible ?

— Vous vous figurez qu'un millionnaire comme M. Baynes va rester debout à attraper des varices pour fourguer des billets à des miséreux ?

— Voulez-vous avoir l'obligeance de me mettre en communication avec son bureau, dit sèchement Smith.

— Le bureau de M. Baynes, chantonna une autre voix féminine, mais celle-là avec l'autorité d'une secrétaire de direction.

— M. Baynes, s'il vous plaît. De la part de la Commission des opérations en Bourse.

— Je regrette, M. Baynes n'est pas là.

— Où puis-je le joindre ? C'est une affaire très urgente.

— Je ne peux malheureusement pas vous le dire, répondit-elle avec une espèce de désespérance qui émoussait l'acier du ton. Il est en voyage personnel.

— En ce moment ? Avec la crise du transport aérien ?

— À la Popular, il n'y a aucune crise, déclara la secrétaire.

— Est-ce qu'il téléphone pour prendre ses messages ?

— À l'occasion. Vous voulez en laisser un ?

— Non, grogna Smith et il raccrocha.

Il comprit qu'il était seul. Pas de Remo. Pas de Chiun. Et les aiguilles de la pendule tournaient, contre CURE. Mais il savait que Baynes avait un rapport avec les meurtres des compagnies aériennes. Il en était absolument certain.

Il lui fallait trouver Baynes, et il serait obligé d'enquêter et d'y aller seul.

CHAPITRE XVI

Remo était assis sur le bord du lit, dans une chambre d'un motel de La Nouvelle-Orléans, les coudes sur les genoux, la tête dans ses mains. Pourquoi était-il à La Nouvelle-Orléans ?

Il n'en savait rien. Il était venu de son propre chef, à pied, en stop, suivant, route par route, quelque chose qu'il ne pouvait ni expliquer ni comprendre.

Où était Chiun ? Chiun comprendrait. Il connaissait les histoires de Kali. Quand Remo les avait écoutées, il avait cru à un conte de fées – un fantôme sans espoir d'un vieil homme qui croyait trop aux légendes – mais à présent Remo n'en était plus si sûr. *Quelque chose* l'avait amené dans cette chambre minable au fond de cette rue obscure. *Quelque chose* l'avait attiré, sur des milliers de kilomètres, de Denver jusque-là.

C'était un cauchemar, sans rime ni raison pour Remo, dont il ne pouvait se réveiller. Petit à petit, il y avait cédé. À Denver, il était sorti de son hôtel et sa raison lui avait dit que c'était parfaitement raisonnable. Mais quelque chose d'autre, dans un coin de son cerveau, ne se laissait pas abuser.

Alors, avant de quitter Denver, il avait écrit en coréen les caractères du mot « je pars » à la craie jaune, sur la façade de l'hôtel. Il l'avait écrit dans deux autres endroits de Denver et, de temps en temps encore, au cours de son voyage, semant ainsi des miettes de pain pour que Chiun suive la piste.

Parce qu'il savait, tout au fond de son esprit qu'il était déjà perdu.

Chiun, venez, trouvez-moi ! Il crispa les poings et les brandit en tremblant devant lui. La luxure se développait en lui. Elle, la chose, Kali, même s'il ne savait pas ce que c'était. Elle voulait qu'il bouge. Sa destination était proche. Il l'avait su dès qu'il s'était engagé dans cette sombre petite rue de La Nouvelle-Orléans. La force qui s'était emparée de lui était devenue si puissante qu'il lui avait fallu tous ses efforts pour la combattre et se réfugier dans cet hôtel misérable, sans dessus-de-lit, avec une vieille télévision cabossée et une unique serviette jaunie élimée dans la salle de bains.

Il y avait le téléphone, aussi. S'il avait eu un ami, il l'aurait appelé, rien que pour entendre une voix. Une voix l'aiderait sans doute à conserver sa raison. Mais les assassins n'avaient pas d'amis. Seulement des victimes.

Il se leva. Il était baigné de sueur et avait la respiration oppressée,

rauke.

Il devait sortir. Respirer. C'était raisonnable, dans le fond.

— Mais qu'est-ce qui m'arrive ? cria-t-il tout haut.

Sa voix se répercuta dans la chambre silencieuse. La chose voulait qu'il sorte. La chose l'appelait. La chose, avec son odeur sucrée écoeurante et ses bras de mort.

Il donna un coup de poing dans la glace. Son image se brisa en mille morceaux dont les éclats volèrent dans toutes les directions. Avec un sanglot, il se rassit.

« Ressaisis-toi. Calme-toi », se dit-il posément.

Il frotta ses mains l'une contre l'autre, doucement, jusqu'à ce que le tremblement s'arrête. Il alluma le vieux téléviseur.

— Les victimes de la plus récente vague de meurtres dans les compagnies aériennes qui a frappé Air Europa au début de la semaine continuent d'être découvertes à Paris, annonça le commentateur. Les corps de trois personnalités de la région de Denver ont été trouvés ce matin de bonne heure dans un parc près de Neuilly, France, une banlieue de Paris. Ils ont été identifiés, comme étant M^r et M^{rs} Herbert Palmer et M^{rs} AH Baynes, la femme du président de Popular Airlines. Cette dernière voyageait avec ses deux enfants, Joshua et Kimberly, qui semblent avoir disparu...

— Mon Dieu, souffla Remo.

Sa mission avait été de mettre un terme à ces meurtres des lignes aériennes. *Sa mission !*

Depuis quand n'avait-il pas pensé à son travail ? À ses responsabilités, à son pays ? Il en était malade. Il savait ce qu'il devait faire, maintenant. Il devait se remettre au travail, oublier cette force qui l'en éloignait.

Il décrocha le téléphone et commença à former le code complexe qui le ferait passer par plusieurs lignes et le mettrait finalement en communication avec Harold W Smith.

L'attente fut longue. Sa main tentait de raccrocher mais il se força à ne pas quitter, à attendre, en sachant que c'était la chose qui voulait le faire raccrocher. Elle le voulait, seul. Pour elle, tout à elle.

*

* *

La maison d'AH Baynes était située dans une banlieue de Denver où il y avait plus d'arbres, plus d'écoles, plus de parcs et plus d'argent que partout ailleurs dans la région. Toutes les maisons se dressaient au milieu de vastes jardins aux pelouses admirablement tondues, et avaient des garages plus grands qu'une maison familiale normale.

Personne ne vint ouvrir quand Smith sonna chez les Baynes, pas

plus que chez feu Mr et Mrs Herbert Palmer. Les autres voisins des Baynes s'appelaient Cunningham et quand Smith sonna, une élégante femme d'un certain âge, en tailleur de tweed de grande maison, vint l'accueillir.

— Mrs Cunningham ?

Elle secoua la tête.

— Je suis la femme de charge. Que désirez-vous ?

— Je préfère ne parler qu'à Mrs Cunningham, si vous le permettez, dit-il en tirant de son portefeuille une carte du ministère des Finances. C'est plutôt urgent.

— Mrs Cunningham est dans son studio. Je vais vous annoncer.

Elle le conduisit à travers une maison meublée à la dernière mode, depuis le mobilier mauve du salon jusqu'à la cuisine verte et blanche, dans une salle de gymnastique étincelante de chrome. Une petite femme désespérément maigre s'époumonait sur une bicyclette d'exercice, vêtue d'un élégant justaucorps à décolleté pointu et chaussée de baskets vert pomme encore plus chic.

— Mr Harold Smith, du ministère des Finances, annonça la femme de charge.

— Ah ? Bon. Apportez-moi mon petit déjeuner, Hilary, répondit la dame et elle toisa Smith en évaluant visiblement son costume démodé. Vous devez me pardonner, mais je suis incapable de parler avant d'avoir déjeuné.

Hilary apporta, sur une assiette ancienne en porcelaine de Worcester, une seule tranche de thon cru. Mrs Cunningham la prit avec les doigts et la fourra dans sa bouche. Smith ferma les yeux et pensa à la bannière étoilée.

— Là, dit-elle avec satisfaction. Ah, excusez-moi ! Voudriez-vous un peu de sushi ?

— Non, merci, Madame, répondit Smith en ravalant vaillamment sa nausée.

— Très peu de calories.

— Je n'en doute pas.

— Hilary refuse de travailler chez des personnes qui mangent de la viande.

— La bonne ?

— C'est pas un rêve, dites ? s'enthousiasma Mrs Cunningham. Terriblement BCBG. Rien d'ethnique du tout chez elle. Naturellement, elle ne fait pas grand-chose. Ça abîmerait ses vêtements.

— Mrs Cunningham, je cherche AH Baynes, dit Smith et elle leva les yeux au ciel.

— Ne prononcez pas ce nom par ici !

— Pourquoi ?

— En qualité de présidente du Comité de Défense de

l'Amélioration du quartier, je l'ai interdit.

— Vous voulez dire... Parce que M^{rs} Baynes est décédée ?

— Dieu non ! Mourir est la première chose convenable que fait Evelyn depuis des mois. Dommage qu'elle ait emmené les Palmer avec elle. Ils étaient un bon élément.

— Mais M^{rs} Baynes ? insista Smith.

— Morte à Paris.

— Mais avant Paris ?

— Eh bien, il y a eu cette détestable affaire qui les a complètement détruits dans le quartier.

— Quelle affaire ? C'est pour le bien de la nation.

— Que dites-vous ? Pour le bien de la nation ? Ah, dans ce cas... Ils sont allés vivre dans une communauté religieuse ! confia-t-elle d'un air de conspirateur. Vous vous rendez compte ? Enfin quoi, ce n'est tout de même pas comme une soirée qu'on donne en l'honneur de quelques révolutionnaires ; ça, c'est une *déclaration*. Quelle sorte de déclaration peut faire une religion ? Ça ne se fait même plus en Californie du Sud !

— Est-ce une communauté de la région ? demanda Smith.

— J'espère bien que non ! Les épiscopaliens n'ont pas de communautés. Mon église n'a même pas de services. Mais c'est ça, l'affaire. Les Baynes parlaient de communautés dans tout le quartier. Vraiment, la dernière chose que nous voulions c'était qu'un sale vieux machin velu de Chine ou de je ne sais où vienne organiser des orgies religieuses sur notre pelouse. Alors nous avons dit aux Baynes que nous n'approuvions pas.

— Avez-vous vu AH Baynes récemment ?

— Pas du tout. Pas même aux obsèques. Mais aussi, il a toujours été bizarre. Il ne joue même pas au golf.

— Savez-vous où se trouve cette communauté dont ils parlaient ?

— Non, je ne le sais pas. Et si vous la trouvez, ne prenez pas la peine de venir me le dire. Je ne veux avoir que de belles pensées.

*

* *

Smith était assis dans sa voiture, en se demandant ce qu'il allait faire maintenant, quand un bourdonnement se fit entendre dans l'attaché-case posé sur le siège à côté de lui. Il l'ouvrit et y décrocha le téléphone miniature.

— Oui ? fit-il.

— C'est... Remo.

— Où êtes-vous ? s'exclama Smith.

Remo avait une voix bizarre, faible.

— La Nouvelle-Orléans... connais pas la rue... un motel...

— Remo ! ordonna Smith d'une voix de commandement. Ne quittez pas !

— Elle me veut... Peux pas rester.

— Ressaisissez-vous !

— Trop tard... faut que j'aille... faut que...

Il y eut un bruit de choc ; Remo avait lâché le téléphone. Smith entendit le combiné taper contre le mur en se balançant au bout de son fil. Il appela plusieurs fois Remo, puis il tapa le message dans l'autre appareil miniaturisé de l'attaché-case, pour que les ordinateurs de Folcroft retracent cet appel.

Remo marchait vers la porte de la chambre. Il essaya de s'arrêter et puis, à la dernière minute, il se jeta dans la salle de bains et claqua la porte. Mais il sentait encore l'odeur. Elle le voulait. Il essaya de se boucher le nez. Il prit la serviette jaune à côté du lavabo et tenta de la coincer sous la porte. Mais l'odeur persista, emplissant ses narines et son esprit. Il appliqua la serviette sur sa figure mais cela ne servit à rien.

Finalement, incapable de résister, il se leva, fourra machinalement la serviette jaunie dans sa poche, ouvrit la porte et sortit de la chambre.

Une terrible tristesse gémissait en lui comme un vent de tempête. Dans sa poche, il prit le bout de craie jaune dont il s'était servi pour marquer sa piste, depuis Denver. Il ne lui servirait plus.

C'était tout près, et le prochain arrêt, ce serait la chose.

Il jeta la craie par terre. De l'autre côté de la pièce, le téléphone se balançait au bout de son fil.

CHAPITRE XVII

De l'autre côté de la ruelle, Ban Sar Din entendit l'ashram se remplir. Il se leva de son lit de brocart et s'étira.

C'était le grand jour. La première réunion plénière depuis qu'AH Baynes les avait tous envoyés à Paris à bord d'Air Europa et Ban Sar Din entendait les remettre au pas.

Il leur dirait qu'ils étaient dans l'erreur. Il leur dirait que c'était très mal d'ouvrir les portes de l'ashram à n'importe qui. Il leur dirait que le véritable enrichissement de l'âme dépendait d'un véritable chef spirituel et que ce chef devait être traité avec courtoisie et respect. Il leur dirait que la croyance en Kali était la clef du bonheur éternel.

Il traversa la ruelle, passa devant sa Porsche, franchit la lourde porte renforcée d'acier et pénétra dans l'ashram. Les cris de ses fidèles assaillirent ses oreilles.

Ban Sar Din s'arrêta en voyant aux pieds de la statue quatre grandes corbeilles. Autour d'elles, il y avait des vingtaines de rumals jaunes, tous tortillés et sales.

— Tuons ! glapirent les dévots en le voyant.

— Tuons pour l'amour de Kali !

Ban Sar Din monta sur l'estrade devant la statue et leva les bras.

— Écoutez-moi, écoutez-moi ! cria-t-il mais la foule était en pleine frénésie. Je suis là pour vous dire, moi votre Être Sacré, que ce que vous faites est mal !

Sa voix se brisa, sous l'effort, et il regarda autour de lui, s'attendant à voir voler vers sa tête un encensoir. Comme il ne fut pas assailli, il reprit :

— Kali ne veut pas que vous assassiniez tant de monde. Kali ne recherche pas la quantité. Kali veut la qualité. Surtout parce que les morts occupent tous les jours la première page des journaux. Bientôt, la colère des autorités nous tombera dessus.

La foule psalmodiait toujours. Quelques fidèles s'approchèrent et Ban Sar Din eut peur mais ils se penchèrent simplement sur les corbeilles et ôtèrent ce qui les recouvrait.

— Je suis votre Être Sacré ! glapit Ban Sar Din. Et vous devez m'écouter !

La foule se calma un peu. Ban Sar Din vit du coin de l'œil un étincellement bleu-blanc, venant des corbeilles. Elles étaient pleines de bijoux. Les bijoux reposaient sur des lits de billets verts.

— Oui, Être Sacré ! dit Holly Rodan. Nous écoutons votre grande

sagesse.

— Eh bien, euh...

Ban Sar Din se baissa pour soulever un pendentif de diamant. Cinq carats au moins, estima-t-il.

— Parlez ô Être Sacré !

Le chant fit vibrer la salle. Il y avait au moins une demi-douzaine de beaux saphirs.

— Je... euh...

Des rubis, pensa-t-il en plongeant dans les corbeilles. Le prix des rubis atteignait le plafond. Un rubis de deux carats valait souvent plus qu'un gros diamant.

— Je... euh...

— Je crois pouvoir parler au nom de l'Être Sacré, déclara AH Baynes en s'avancant, les pouces accrochés à ses bretelles, la figure tendue d'un large sourire, les dents étincelantes de sincérité. Ce que ce vieux Sardine veut dire c'est, bon Dieu, que vous êtes une sacrée bande de gosses épatants.

La foule l'acclama.

— Et n'allez pas croire que la petite dame aux bras nombreux ne l'apprécie pas.

— Gloire au chef phansigar !

— Tuons pour Kali !

— Tenez, l'autre jour encore, je disais à ce bon vieux Sardine...

Mais AH Baynes fut interrompu par un cri strident de Holly Rodan. Toutes les têtes se tournèrent vers elle.

— Il est ici ! Il est venu !

Ban Sar Din se hâta d'empocher une poignée des plus gros bijoux, au cas où quelqu'un de mauvais serait arrivé.

— Qui ? hurla-t-il. Où ça ?

— Là ! cria Holly. Il est venu. L'amant de Kali. Il est venu !

— Ah, lui, marmonna Ban Sar Din.

Mais il regarda quand même vers l'entrée de l'ashram, tout en remplissant ses autres poches de bijoux et de billets.

Sur le seuil se tenait un grand jeune homme mince en tee-shirt noir. Il avait des poignets épais, la figure hagarde et des yeux noirs désespérés. Si quelqu'un lui avait demandé qui il était, il aurait répondu qu'autrefois il s'appelait Remo Williams.

— Salut, amant de Kali, psalmodièrent les Thuggees en tombant à genoux devant lui.

Remo s'avança et la foule s'exclama :

— Il porte le rumal !

Il tortillait nerveusement entre ses doigts la petite serviette jaunie qu'il avait prise dans la salle de bains du motel. Il était irrésistiblement attiré. Il avait l'impression que la statue le tirait vers

elle par une corde. Il la contempla, sur son estrade. Elle était hideuse, une créature étrangère, d'un monde étranger. Pourtant, il s'approcha d'elle. La figure sculptée était impassible mais derrière, un autre visage paraissait s'animer. C'était un beau visage, empreint de tristesse. Remo cligna des yeux mais la figure s'attarda un moment avant de disparaître, remplacée par celle de la statue. Et il vit les lèvres esquisser un sourire.

AH Baynes suivit des yeux Remo qui marchait maintenant comme un zombie vers la porte de la rue et ressortait. Il attendit. Puis il prit dans sa poche de chemise son appareil photo miniature, en retira la pellicule et le remit dans sa poche.

Dans son bureau, il téléphona. C'était la première fois qu'il appelait ce numéro. À l'autre bout du fil, on décrocha mais on ne dit rien.

— Allô ? Allô ? fit Baynes.

— Vous avez droit à une faveur, dit le chuchotement androgyne. Ensuite, la statue est à moi.

— Un marché, répondit Baynes. J'ai ici un homme. C'est un agent fédéral et il doit disparaître.

— Je comprends.

— Vous vous y prenez comme vous voulez, ça m'est égal.

— Je vous dirai comment.

Une demi-heure plus tard, Baynes rencontra son contact sur l'emplacement d'un immeuble condamné. La personne était enveloppée de capes et portait des gants. Baynes lui remit le rouleau de pellicule.

— Il s'appelle Remo, expliqua-t-il à l'invisible inconnu. Voici à quoi il ressemble.

Le personnage hocha la tête.

— Préparez la statue.

— Et si vous échouez ?

— Je n'échouerai pas.

Baynes commença à partir puis il hésita.

— Est-ce que je vous reverrai ?

— Est-ce que vous le voulez ?

— Euh... Peut-être pas. Mais dites-moi. Pourquoi tenez-vous tant à cette statue ? Elle ne vaut pas un million de dollars.

— Je veux beaucoup de choses... Y compris vous.

La personne leva les mains et se mit à ouvrir ses capes.

CHAPITRE XVIII

Remo titubait dans la rue obscure. Le seul bruit de la ville endormie était le battement insistant de son cœur, qui semblait lui parler et lui dire :

— Tue pour moi, tue pour moi, tue pour moi.

Ses bras raides pendaient à ses côtés. Il remonta la rue en chancelant comme un homme dansant avec la mort, ivre d'un désir qu'il ne comprenait pas. *N'écoute pas*, lui disait une autre petite voix intérieure mais trop bas pour qu'il entende. Et elle se tut.

Un pigeon le fit sursauter en s'envolant de son perchoir sur une ligne téléphonique et voleta jusqu'au sol, devant lui. Il marcha en petits cercles saccadés, comme gêné par la nuit.

Apporte-moi la mort, pria la voix silencieuse de Kali.

Le pigeon s'arrêta et pencha la tête d'un côté, de l'autre.

Apporte-moi la mort.

— Oui, souffla Remo en fermant les yeux.

Le pigeon, simplement amusé par le son, regarda Remo d'un air perplexe quand il se ramassa sur lui-même. Soudain, sentant apparemment le pouvoir de cet humain qui se déplaçait sans le moindre bruit, capable de rester pétrifié dans une position, le pigeon fut pris de panique et battit des ailes et s'envola.

Remo se détendit alors, bondissant dans la parfaite spirale qu'il avait apprise de Chiun, une manière de fendre l'air sans créer de contre-courants qui le plaqueraient au sol. C'était du pur Sinanju, le bond sans effort, les muscles en parfaite synchronisation alors que le corps tournoyait en l'air, les mains tendues pour arrêter le pigeon en vol, la brusque torsion qui brisait le cou du volatile.

Remo contempla le corps inerte et encore tiède de l'oiseau, entre ses mains, et le bruit de ses battements de cœur parut exploser à ses oreilles.

— Ah, Dieu, pourquoi ? murmura-t-il en tombant à genoux sur les pavés gluants.

Une voiture donna un coup d'avertisseur strident en le contournant. Et puis le cœur de Remo se calma, le silence de la nuit retomba. Il avait encore l'oiseau mort dans les mains.

Fuis, pensa-t-il mais Kali était trop forte.

Il se releva, les genoux tremblants et retourna vers l'ashram. À chaque pas, il se disait qu'il avait fait honte à Sinanju, qu'il l'avait rabaissé en employant sa technique pour tuer une malheureuse petite

créature inoffensive dont le seul crime avait été de se trouver sur son chemin. Chiun l'appelait le Maître de Sinanju, l'avatar du dieu Civa. Mais il n'était rien. Il était moins que rien. Il appartenait à Kali.

Dans l'ashram, où l'on entendait la respiration régulière des fidèles endormis, il déposa son offrande aux pieds de la statue.

Elle lui sourit. Elle parut le caresser, émettre d'invisibles vrilles de passion vers cet homme qui lui donnait sa force et lui apportait la mort sans effusion de sang. Elle le désirait.

Remo se rapprocha encore de la statue et son parfum, une senteur de fleurs maléfiques, l'emplit d'un désir incontrôlé. Pendant un instant, la figure qu'il avait déjà vue apparut derrière celle de la statue. Qui était-elle ? Une femme qui pleurait, une vraie femme et, pourtant, l'image de la pleureuse n'était pas réelle. Elle lui inspirait malgré tout du chagrin. Et la statue elle-même tendit vers lui sa main d'étrangleuse, il sentit sur ses lèvres un baiser froid et il l'entendit murmurer :

— Mon mari...

Il faiblissait, il suffoquait, il cédait...

D'une torsion violente, il frappa un des bras de la statue. Alors qu'il volait en éclats avec un fracas affreux, une horrible douleur transperça Remo. Il se cassa en deux, en tombant à genoux. La main de la statue bondit et se referma autour de sa gorge. Il l'arracha et se releva, il tourna les talons et sortit en courant de l'ashram.

Trois fidèles avaient été réveillés par le bruit mais il fut dans la rue avant qu'ils ne réagissent.

Instinctivement, il se rua vers le sinistre motel. Ce fut seulement une fois dans sa chambre, en sécurité derrière la porte verrouillée, qu'il s'aperçut qu'il n'avait pas lâché la main de la statue. Avec répulsion, il la jeta à l'autre bout de la pièce. Il l'entendit tomber et glisser sur le plancher. Et puis ce fut le silence.

Il se disait qu'il devait faire quelque chose mais il ne savait pas quoi. Peut-être devrait-il appeler Smith mais il ne se rappelait pas pourquoi. Il devrait peut-être trouver Chiun, mais cela ne servirait à rien. Il devrait faire beaucoup de choses. Mais au lieu de cela, il se jeta sur le lit et s'endormit.

Son sommeil immédiat ne fut pas paisible. Il rêva du beau visage entrevu sous la figure de la statue, la pleureuse dont la bouche s'était entrouverte pour l'embrasser. Mais avant que leurs lèvres se touchent, le visage disparut et fut remplacé par l'horrible figure peinte de Kali. Et il entendit sa voix, ses paroles : « Apporte-moi la mort. »

Il se retourna en dormant. Il imagina que quelqu'un entrait dans la chambre et ressortait. Il essaya de ne pas rêver, mais la figure de Kali s'imposait. Tout à coup, il se redressa, baigné de sueur, le cœur

battant.

Il ne pouvait plus se permettre de dormir. Il devait partir, tout de suite. Aller n'importe où ! Il se leva, tenant sa tête bourdonnante. Si elle t'attrape encore, tu es perdu. Pars !

Il se traîna vers la porte et s'arrêta court. En tournant la tête il vit la main de la statue, par terre, mais il y avait quelque chose entre les doigts.

Effrayé, Remo se baissa et prit délicatement le morceau de papier. Dans le couloir, il l'examina.

C'était un billet d'avion pour Séoul, en Corée.

En Corée. C'est là qu'il trouverait Chiun. Il comprit qu'il devait y aller. Peu importait que ce soit une ruse. Il devait retrouver Chiun. Personne d'autre ne pourrait l'aider.

Une fois de plus, il sortit dans la nuit. Cette fois, il arrivait à respirer.

*

* *

Dans le bureau de l'ashram, AH Baynes alluma un cigare. La fumée lui piqua les yeux et il la trouva délicieuse.

Il était presque temps d'en finir, se dit-il. Il avait accompli tout ce qu'il s'était proposé de faire, et plus encore. Un jour, peut-être, il reprendrait toute l'opération, mais pas tout de suite.

On frappa doucement à la porte.

— Entrez, dit-il.

Holly Rodan apparut et s'inclina bien bas.

— Cher phansigar.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Vos enfants sont arrivés sains et saufs.

Elle s'écarta, révélant derrière elle Joshua et Kimberly Baynes.

— Je suis bien content de vous revoir, les enfants, dit Baynes.

Ils lui sourirent.

CHAPITRE XIX

Ce fut le visage qui l'arrêta.

Remo était à l'aéroport, dans la foule s'apprêtant à embarquer dans l'avion de Séoul, quand il l'aperçut. Il comprit alors qu'il ne s'était pas trompé en décidant d'aller chercher Chiun en Corée.

Elle était grande et mince, en tailleur de toile blanche. Ses cheveux noirs étaient tirés sous un petit chapeau à voilette qui lui couvrait en partie la figure, mais rien ne pouvait dissimuler sa beauté. Sa peau était claire et translucide, comme des pétales de fleurs. Elle avait des lèvres pleines qui ne semblaient pas habituées au sourire, un nez fin et droit et des yeux de biche très écartés, au regard doux.

Elle ne ressemblait à aucun être humain que Remo avait jamais connu. Il n'y avait aucune trace de descendance raciale dans ce visage. Elle avait l'air d'avoir été créée à part de toute évolution de la planète Terre.

Sans s'en apercevoir, Remo sortit de la foule des passagers attendant l'embarquement et s'approcha d'elle.

— Excusez-moi... Mademoiselle... Madame...

Elle se retourna, vaguement alarmée.

— Oui ?

Remo ravalait sa salive, incapable de parler.

— Vous m'avez appelée ?

Il hocha la tête et elle l'imita.

Il chercha que lui dire mais son esprit s'était vidé de tous les mots de son vocabulaire. En la contemplant, il ne pouvait penser qu'au chant d'un chœur dans une église la veille de Noël.

— Excusez-moi, bredouilla-t-il. Je crois que je voulais simplement vous regarder.

Elle souleva sa valise et se détourna.

— Non ! s'exclama-t-il en lui saisissant le bras et elle ouvrit de grands yeux effrayés : N'ayez pas peur, je vous en prie. Je ne suis pas fou. Je m'appelle Remo et...

Elle se dégagea brusquement et se précipita dans la foule. Remo s'adossa contre une barrière, honteux de sa conduite. Il ne comprenait pas comment il avait pu aborder ainsi une inconnue alors qu'une vague de meurtres terrifiait les passagers des lignes aériennes dans le monde entier. Il se dit qu'il avait de la chance qu'elle n'ait pas appelé la police.

Ah, Chiun, pensa-t-il, soyez là quand j'arriverai !

La jeune femme avait eu raison de fuir. Il ne devait pas avoir le droit de se promener en liberté. La prochaine fois qu'il la verrait, se promit-il, il ferait semblant de ne pas la voir. Heureusement, il ne la reverrait plus. Tant mieux, parce qu'il lui battrait froid. D'ailleurs, elle était probablement moins belle qu'il le croyait. Il lui tournerait le dos, quitte à l'insulter. C'était décidé.

Elle était dans l'avion et Remo délogea brutalement l'homme qui était assis à côté d'elle.

— Vous êtes ce que j'ai vu de plus beau dans ma vie, lui déclara-t-il.

Elle s'apprêta à sonner l'hôtesse de l'air.

— Non, ne faites pas ça, implora Remo. S'il vous plaît. Je ne prononcerai pas un autre mot durant tout le vol. Je me contenterai de regarder.

Pendant plusieurs instants elle le considéra fixement, puis elle demanda :

— C'est tout ?

Remo hocha vivement la tête, pour ne pas rompre si vite sa promesse de se taire.

— Dans ce cas, je m'appelle Ivoire.

Elle tendit une petite main blanche aux ongles soignés, avec un gros diamant étincelant à l'index. Elle sourit et Remo eut envie de se blottir comme un chat dans ce sourire. Il sourit aussi.

— Je peux parler, maintenant ?

— Essayez. Je vous dirai quand il faut vous arrêter.

— D'où êtes-vous ?

— Du Sri Lanka.

— Je ne sais même pas où c'est, avoua Remo.

— C'est un très ancien petit pays avec un grand nouveau nom.

— Et c'est là que vous allez maintenant ?

— Par des chemins détournés. Je vais surtout voyager dans tout l'Orient, pour faire des achats.

— Dure vie.

— Par moments. C'est mon métier, voyez-vous, pas mon passe-temps. J'achète des antiquités pour des collectionneurs. On pourrait dire que je suis une sorte de super garçon de courses.

Remo pensa qu'il ne viendrait à l'idée de personne de l'appeler un garçon mais il demanda simplement :

— Des antiquités ?

— Oui. Mes clients recherchent des bas-reliefs de la Grèce antique, des linteaux de temples égyptiens, des choses comme ça.

— De vieilles statues, par exemple, murmura Remo en pensant à autre chose.

— Parfois. J'en cherchais d'ailleurs une en Amérique et j'ai suivi sa

trace jusqu'à La Nouvelle-Orléans. Mais je l'ai perdue. Celui qui la possédait l'a vendue et puis il est mort et personne ne sait qui l'a achetée.

— Elle a de la valeur ?

— Elle est très ancienne, elle doit valoir dans les deux cent cinquante mille dollars, répondit Ivoire. La logeuse de l'ancien possesseur dit qu'il l'a vendue quarante dollars.

— Ce doit être une très belle statue, pour valoir une telle somme.

— Je ne l'ai jamais vue mais j'ai vu des reproductions. Une déesse en pierre à plusieurs bras. Le nombre exact diffère selon les catalogues.

— Kali, murmura Remo en fermant les yeux.

— Pardon ?

— Rien. Ne faites pas attention. Il n'était peut-être pas écrit que vous la trouveriez. Elle porte peut-être malheur, ou quelque chose dans ce genre.

— Si je m'inquiétais des malédictions ou de la chance, déclara-t-elle, je n'achèterais probablement rien qui soit plus vieux d'une semaine. Mais cette statue pourrait être spéciale.

Remo grogna. Il ne voulait pas se rappeler la statue, elle l'effrayait. Il croyait sentir le parfum de Kali, dans l'avion. Mais cela ne tarderait pas à se dissiper. Chiun pourrait sans doute l'en débarrasser à jamais.

Il s'aperçut qu'Ivoire le dévisageait. Pendant un instant, ils se regardèrent dans les yeux et il fut envahi par une terrible tristesse.

— J'ai l'impression de vous connaître, dit-il dans un souffle.

— J'étais en train de penser la même chose de vous.

Alors que les moteurs commençaient à vrombir, il l'embrassa. Il n'aurait su expliquer pourquoi mais, en voyant l'expression nostalgique dans les yeux d'Ivoire, en sachant qu'il ne pouvait la toucher, qu'elle ne pouvait être à lui, il eut le cœur déchiré. Elle accepta avidement son baiser. Le temps suspendit son vol. Il n'avait plus l'impression d'être Remo Williams, un assassin, fuyant sa peur. Il n'était que l'Homme, elle était la Femme et ils étaient dans un endroit très éloigné du bruit de réacteurs du XX^e siècle.

— Oh non ! s'exclama-t-elle en le repoussant brusquement.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Mes cadeaux, dit-elle en se levant précipitamment, l'air très sérieux. J'ai acheté des cadeaux et je les ai oubliés au guichet d'enregistrement des bagages. Je reviens tout de suite.

— Dépêchez-vous !

Ivoire discuta pendant quelques secondes avec l'hôtesse de l'air à l'avant de l'appareil avant qu'on la laisse descendre. Pendant qu'elle dévalait les marches de la passerelle, les deux hôtesse se regardèrent et haussèrent les épaules. L'une d'elles prit un micro et annonça :

— Mesdames et Messieurs, nous sommes prêts à décoller. Vous êtes priés d'éteindre vos cigarettes et d'attacher vos ceintures...

Remo regarda par le hublot, s'efforça de voir à travers les vitres teintées de l'aérogare. Une femme courait, s'arrêtait, ramassait quelque chose, revenait.

L'avion commença à rouler.

— Arrêtez ! cria-t-il. Arrêtez ! Une passagère arrive !

Plusieurs voyageurs tournèrent la tête vers lui mais l'hôtesse passa sans faire attention et alla à l'avant. Remo pressa tous les boutons d'appel qu'il put trouver, quand il vit Ivoire sortir du terminal.

— Arrêtez l'appareil ! Une dame veut monter !

— Je regrette, Monsieur. Aucun passager ne peut embarquer maintenant, dit l'hôtesse irritée en éteignant les quinze voyants que Remo avait allumés.

L'avion s'éloignait du terminal. Par le hublot, il vit Ivoire retenue par un rampant portant un casque à écouteurs. Elle leva des yeux désespérés vers l'appareil puis elle s'assit, des sacs et des cartons dans les bras, et agita une main. C'était un geste de bonne humeur, exprimant la résignation d'une victime aux petits contretemps de la vie.

Remo était beaucoup plus chagriné, il se sentait volé. Il avait à peine connu cette femme nommée Ivoire et il avait cru la connaître depuis toujours, mais voilà qu'elle disparaissait de son existence aussi vite qu'elle y était apparue.

L'avion était en l'air, à présent, de quelques dizaines de mètres à peine mais tournait déjà vers l'ouest pour s'éloigner du lac Pontchartrain. Remo entendit un sourd grondement au-dessous de lui, comme si un oiseau gigantesque digérait bruyamment son dîner. En une demi-seconde, le grondement explosa dans un fracas épouvantable. Encore une seconde et tout l'avant se détacha sous ses yeux, en mille morceaux. Une hôtesse hurla, du sang jaillissant de sa bouche et de ses oreilles, tomba à la renverse par le trou béant, heurta les bords déchiquetés et glissa dans le vide, laissant derrière elle un bras sectionné. Dans la cabine, tout ce qui n'était pas attaché s'envola par l'ouverture. Quelques ceintures avaient cédé lors de la secousse et des passagers étaient aspirés par le vide.

L'avion piquait du nez vers le lac.

Remo entendit quelqu'un murmurer :

— Ah, mon Dieu !

Il se demanda si Dieu lui-même pourrait les secourir maintenant.

CHAPITRE XX

Il était tard et Smith était épuisé quand il arriva au minable *Seagull Motel* de Penbury Street.

En entrant, il entendit un chant venant de la bâtisse vétuste, de l'autre côté de la rue.

Des chants ? En face de l'établissement où avait séjourné Remo ?

Sa fatigue disparut. Le cœur battant, il traversa la chaussée, poussa la porte et entra. La vaste salle était obscure. Il fut immédiatement assailli par l'âcre odeur de l'encens et par la chaleur étouffante de corps humains trop nombreux dans un espace fermé.

Tous ces gens étaient jeunes, certains à peine adolescents, et ils chantaient à pleins poumons. L'objet de leur attention était une statue exposée sur une petite estrade. Les chanteurs se prosternaient, levaient les bras, se redressaient et tournoyaient en pleine extase ; se prosternaient de nouveau. Harold Smith trouva l'activité de ce groupe singulièrement stupide et dépourvue de dignité.

Il examina consciencieusement la salle puis il soupira et recula vers la porte. Sa méfiance revint. AH Baynes n'était pas là, Remo non plus.

L'idée avait valu la peine d'être explorée, se dit-il, même si elle aboutissait, comme toutes les autres dans cette affaire, à une impasse.

Il était à la porte quand un drôle de petit Indien l'interpella.

— Vous ! Qu'est-ce que vous cherchez ici ?

Aucun des chantres ne fit attention à eux.

Smith répondit sèchement :

— Je doute que je trouverai ce que je cherche ici.

— Pourquoi êtes-vous entré, alors ? Comme ça, par hasard ?

— La porte était ouverte alors je suis entré.

— Pourquoi ? insista l'Indien. Vous cherchez la religion ?

— Je cherche un certain AH Baynes. Je m'appelle Smith.

L'Indien sursauta.

— Baynes ? glapit-il. Pas de Baynes ici. Navré. Allez-vous trouver une autre église, d'accord ?

— Je cherche aussi un autre homme. Grand, brun. Il a des poignets épais et...

L'Indien le poussa par la porte et Smith entendit les verrous claquer derrière lui.

— Je cherche un nommé Remo. Grand, brun, dit Smith à l'employé

du *Seagull Motel*.

— De gros poignets ?

— C'est ça.

— Vous arrivez trop tard. Il est parti il y a quelques heures. Il a jeté de l'argent sur le comptoir et il est parti.

— Est-ce qu'il a dit où il allait ?

— Non.

— Sa chambre est encore libre ?

— Bien sûr. Ce n'est pas ce genre d'établissement. Nous louons nos chambres à la journée, pas pour un petit moment, répliqua l'employé vexé.

— Je prends sa chambre, déclara Smith.

— Le ménage n'a pas encore été fait. Mais nous avons d'autres bonnes chambres.

— Je veux celle-là.

— Très bien. C'est vingt dollars par jour. Payables d'avance.

Smith paya, prit la clef et monta. On avait dormi sur le lit, pas dedans, mais il n'y avait rien qui puisse lui indiquer où Remo était allé.

Il s'assit lourdement sur le lit, ôta ses lunettes à monture d'acier et se frotta les yeux. Juste quelques heures de sommeil. C'était tout ce qu'il voulait. Deux heures de sommeil. Il s'allongea, dans cette chambre misérable, les mains croisées sur l'attaché-case posé sur son estomac... et la mallette bourdonna.

Smith fit tourner le cadran à combinaison qui ouvrait les deux serrures et décrocha le petit téléphone. Quand il reçut une suite de quatre signaux électroniques, il posa le combiné sur des broches spéciales. Quelques secondes plus tard, l'appareil commença à imprimer silencieusement un message qui émergea sur une longue feuille étroite en papier thermique, d'une fente à l'intérieur de la mallette.

Il y eut de nouveau les quatre signaux, indiquant la fin du message. Smith raccrocha, arracha l'imprimante et lut le message transmis par son ordinateur de Folcroft :

RENSEIGNEMENTS COMPLEMENTAIRES SUR AH BAYNES. DEUX JOURS AVANT RAPPORT PREMIERE MORT INTERNATIONAL MID-AMERICA BAYNES A VENDU A DECOUVERT 100000 ACTIONS IMAA A 48 DOLLARS L'ACTION. APRES MORTS SUR IMAA L'ACTION VAUT UN DOLLAR ET BAYNES EN ACHETE 100000 COUVRANT SON DECOUVERT. BENEFICE POUR BAYNES, 4,7 MILLIONS DE DOLLARS. LA VEILLE DES MEURTRES SUR AIR EUROPA BAYNES RECOMMENCE L'OPERATION AVEC UN NOMBRE SEMBLABLE ACTIONS AIR EUROPA ET APRES MORTS A COUVERT LE DECOUVERT. BENEFICE REALISE, 2,1 MILLIONS DE DOLLARS.

BAYNES A REINVESTI MAJORITE BENEFICES DANS RACHAT ACTIONS DES DEUX COMPAGNIES ET DETIENT MAINTENANT MAJORITE DE CONTROLE DES DEUX LIGNES AERIENNES TOUT EN CONSERVANT UN BENEFICE DE 1,9 MILLION DE DOLLARS. FIN DU MESSAGE.

Smith le relut avant de craquer une allumette et regarda le papier chimiquement traité tomber immédiatement en cendres.

C'était donc cela. Non seulement Baynes avait vu monter les actions de la Popular quand les meurtres avaient cessé sur ces lignes mais il s'était également mis en position pour gagner une fortune et prendre le contrôle de deux compagnies aériennes majeures.

Un mobile suffisant pour le meurtre, pensa Smith. Même pour le meurtre collectif.

C'était Baynes.

Il fit tomber ses jambes du lit et se rassit. Il n'était plus question de repos, maintenant.

Il remarqua alors quelque chose qui lui avait échappé. Traversant la chambre, il alla ramasser l'objet dans le coin. C'était une main, une main de statue d'argile ou de terre cuite. En la retournant entre ses mains, il se rappela où il en avait vu une semblable. C'était sur la statue dans le petit temple d'en face. Donc, Remo y avait bien été. Et Baynes aussi, probablement. Sa voisine de Denver disait qu'il avait embrassé un culte religieux et la coïncidence était trop grande pour que cet ashram ne soit pas le nouveau quartier général de Baynes.

Smith soupira, referma son attaché-case et quitta la pièce.

Quand il arriva à l'église de fortune, il trouva la porte bien fermée. Il entendit des voix à l'intérieur mais elles étaient étouffées et indistinctes. Il prit du recul, examina la façade mais ne vit aucun moyen d'y pénétrer par un étage supérieur. Alors il la contourna et passa par la ruelle de côté pour voir s'il y avait une porte de derrière.

AH Baynes pensait que la politique avait perdu une grande vedette quand il avait décidé de devenir un homme d'affaires. Mais ce n'était pas trop tard. Il était encore jeune et il possédait trois compagnies aériennes, et quand il mettrait fin aux meurtres sur Air Europa et International Mid-America, quand il les fusionnerait avec la Popular, son portefeuille d'actions vaudrait un quart de milliard de dollars. Pas trop mal, et un bon fonds de campagne électorale pour lancer une carrière politique.

C'était une perspective bien agréable mais, avant, il devait s'occuper des cinglés.

Il alla se placer à côté de la statue de Kali, sur l'estrade, et considéra les jeunes figures extasiées.

— Elle vous aime, annonça-t-il.

Et ils l'acclamèrent.

— Et moi, votre chef phansigar, je vous aime aussi.

— Gloire au phansigar ! hurlèrent-ils.

— L'opération européenne a été une réussite totale et Kali est satisfaite. Et je suis heureux que mes enfants soient revenus sains et saufs dans ce pays, dit-il en souriant tendrement à son fils Joshua, près de lui. Naturellement, il est un peu tard pour que ma petite fille veille, alors elle est chez des amis, mais Joshua est là, pour être avec vous tous, fils et filles de Kali. N'est-ce pas, Joshua ?

— Tuons pour Kali, marmonna Joshua d'une voix morne. Tuons.

Les autres reprirent la litanie et bientôt la salle vibra de leurs chants psalmodiés.

— Tuons, tuons pour l'amour de Kali ! Tuons !

Baynes leva les mains pour imposer silence mais il lui fallut plusieurs minutes pour calmer les fidèles.

— Bientôt, vous ferez un autre voyage pour Kali...

Mais Baynes s'interrompt en apercevant dans une glace près de la porte le reflet d'un homme aux lunettes cerclées d'acier. Il devait être entré par la porte de la ruelle parce qu'il se tenait dans le petit couloir menant au bureau.

Un agent fédéral, pensa-t-il tout de suite. Il se retourna vers la foule :

— Notre chemin n'a pas été facile et ce soir il devient encore plus difficile.

Tous les jeunes gens levèrent vers lui des yeux interloqués.

— En ce moment, il y a un étranger parmi nous. Un étranger qui cherche à nous faire du mal avec ses mensonges et sa haine de Kali.

Smith entendit ces mots et sa gorge se serra.

La foule, inconsciente de sa présence, murmurait. Il voulut battre en retraite. Ils ne l'avaient pas encore vu, il avait encore une chance de s'échapper.

Une main surgit et lui saisit le poignet. Il se tourna et vit le gros petit Indien.

— Psst. Par ici, chuchota Ban Sar Din en traînant Smith dans le bureau de Baynes et en verrouillant la porte d'acier. Il va vous tuer.

— J'ai bien compris que c'était son intention.

— Je ne vais pas le laisser tuer un agent fédéral.

— Je n'ai jamais dit que j'étais un agent fédéral, protesta Smith.

Ban Sar Din se frappa le front, de désespoir.

— D'accord, d'accord, je ne discute pas. Tirons-nous simplement d'ici.

Mais soudain des coups retentirent contre la porte et la martelèrent au rythme des voix chantantes qui glapissaient en chœur :

— Tuons pour Kali. Tuons pour Kali. Tuons pour Kali.

— La retraite me paraît raisonnable, reconnut Smith.

— Et vous direz un bon mot pour moi aux gens de l'immigration ? demanda Ban Sar Din. Rappelez-vous, je n'ai tué personne.

— Nous verrons, dit Smith sans se compromettre.

Le bois, autour de la porte blindée, émettait des craquements menaçants sous le martèlement de nombreux poings.

— Marché conclu, gémit Ban Sar Din.

Il alla au mur du fond, appuya sur un bouton et un panneau d'acier coulissa pour s'ouvrir sur la ruelle.

— Vite ! dit-il.

Il courut à la Porsche, s'installa au volant et Smith monta à côté de lui. L'Indien démarra en trombe vers la rue.

— Ouf, souffla-t-il. Il s'en est fallu de peu.

— Tout à l'heure, je vous ai interrogé sur l'autre Américain. L'homme brun aux poignets épais. Où est-il ?

Ban Sar Din lui accorda à peine un coup d'œil.

— Il est mort.

Smith frémit malgré lui.

— Vous en êtes sûr ?

— J'ai entendu Baynes en parler. Cet homme, il s'appelait Remo ?

— Oui, Remo.

— Il était dans un avion qui a décollé de l'aéroport d'ici, il y a deux heures. Il s'est écrasé dans le lac. Je crois que Baynes y avait placé une bombe.

— Il n'y a donc pas de fin à cette tuerie, murmura Smith d'une voix atterrée.

— Il est fou, déclara Ban Sar Din. Il met les compagnies aériennes en faillite avec les meurtres et puis il les rachète. Mais il ne veut pas que l'argent. Il veut le pouvoir. Seulement, à présent le pouvoir est trop fort. Il ne comprend pas la source du pouvoir.

— La source ? Est-ce que la source n'est pas le meurtre ?

— La source, c'est Kali.

Ils étaient à deux cents mètres de l'ashram et Ban Sar Din dut s'arrêter à un feu rouge.

— Je ne comprends pas moi-même, avoua-t-il. La statue n'est qu'un bric-à-brac que j'ai acheté chez un brocanteur. Mais elle a un pouvoir, une espèce de pouvoir et je ne...

Ils surgirent des buissons ; ils surgirent de derrière les arbres, des bouches d'égout sur les trottoirs. Avant que l'Indien ait le temps d'écraser l'accélérateur au plancher, la Porsche fut entourée par des dizaines de garçons et filles, portant tous un rumal jaune.

— Dieu de Dieu ! s'exclama Smith alors qu'ils se mettaient à taper sur la voiture.

Ils s'emparèrent d'abord de Ban Sar Din, en brisant la vitre de son

côté à coups de talons et de pierres ; ils tirèrent le petit homme à travers les débris de verre et le battirent jusqu'à ce qu'il hurle de douleur.

Ils frappèrent inexorablement, avec des pierres, des gourdins, des poings ensanglantés, les yeux étincelants de fureur et finalement Ban Sar Din cessa de hurler.

Alors ils revinrent à la charge contre Smith.

Ils ouvrirent sa portière et le traînèrent dans la rue. « Mon attaché-case », pensa-t-il. Ces fous allaient le tuer et emporter la mallette. Ils ne pourraient rien en faire, bien sûr. La technologie du branchement téléphone-ordinateur était probablement trop complexe pour eux. Mais même si les bureaux du sanatorium de Folcroft prenaient feu, comme ils le devaient si jamais Smith restait douze heures sans prendre contact, la mallette existerait toujours et sa trace risquait d'être suivie jusqu'à Folcroft. Il y aurait un risque infime peut-être, que quelqu'un découvre ce qu'avait été CURE et alors le gouvernement des États-Unis serait sûrement renversé.

— La mallette ! cria-t-il quand le premier coup de bâton l'étourdit.

Il y eut encore des pierres, des poings, des mottes de terre avant que quelqu'un finisse par demander :

— Quoi, la mallette ?

C'était le jeune garçon, celui que Smith avait vu dans l'ashram. Il ramassa l'attaché-case sur la chaussée.

— Arrêtez, arrêtez, dit-il aux agresseurs en fendant leur foule. Voyons un peu ce qui se passe, d'abord. Voilà votre mallette, qu'est-ce qu'il y a dedans ?

Il la tendit vers Smith comme pour la lui donner mais quand il voulut la prendre, le gamin la retira vivement et lui donna un coup de pied dans l'épaule.

— Des papiers importants, peut-être ? Ou un petit carnet rose avec des adresses de call-girls ? dit-il en riant.

— Ne l'ouvrez pas ! implora Smith.

Ouvre-la, sale petit crétin.

— Pourquoi pas ?

Les jambes écartées, le garçon dominait Smith. Son expression était celle des gens qui aiment toiser les autres de haut. Smith devina alors que ce gamin ne pouvait être que le fils d'AH Baynes.

— Je vous en supplie ! Ne l'ouvrez pas ! Ne l'ouvrez pas !

Il ferma les yeux et s'efforça de ne pas y penser.

Joshua Baynes posa l'attaché-case sur la Porsche renversée, tout comme Smith l'espérait. Il manipula les fermoirs à la manière habituelle, tout comme Smith s'y attendait, et les explosifs installés dans les charnières détonnèrent comme prévu. Quand la fumée se dissipa, le garçon était étalé sur la chaussée avec des moignons noirs

informes à la place de sa tête et de ses mains et l'attaché-case n'était plus qu'un tas méconnaissable de plastique et de métal fondus.

La carrosserie avait abrité Smith de l'explosion mais il sentait maintenant un mouchoir jaune autour de son cou. Il y fit à peine attention. « Maintenant je peux mourir, pensa-t-il. CURE mourra aussi mais les États-Unis vivront. »

Sur sa droite gisait Ban Sar Din, dans une mare de sang. Une pierre frappa une des jambes de Smith et il réprima un cri. La mort allait être dure, aussi dure que celle de l'Indien. Mais il y avait longtemps qu'il vivait en sursis et son seul regret était de n'avoir pas pu rapporter que AH Baynes et son culte dément étaient responsables des meurtres de l'air.

Il était temps. Il prit dans sa poche de gilet la petite capsule blanche qui promettait une mort subite au goût d'amandes amères. Il roula sur le ventre et la fourra dans sa bouche juste au moment où le rumal se resserrait autour de son cou.

Il y eut alors un grand cri, un seul. Avant que Smith ait le temps de se rendre compte que les coups cessaient de pleuvoir, il fut mis debout, avec violence. Il s'étrangla, la capsule de poison se coinça dans sa gorge et puis il partit en vol plané. Il alla atterrir sur le ventre dans un terrain vague et le choc lui fit cracher la gélule intacte. Pendant un moment, abruti, il regarda le minuscule cylindre blanc, avant que ses sens se réveillent et lui fassent tourner la tête pour voir ce qui était arrivé à ses assaillants.

La rue était jonchée de cadavres et si une dizaine de personnes étaient encore debout une espèce de tourbillon dansait au milieu d'elles, quelque chose de turquoise qui se déplaçait si vite qu'il semblait n'y avoir aucune substance sous le mouvement.

Un par un, les jeunes tueurs tombèrent, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un, une fille qui prit ses jambes à son cou. Et là dans la rue, entouré de cadavres, se dressait Chiun. Il croisa les bras, les mains dans les manches de son kimono de brocart turquoise, et marcha lentement vers Smith.

— Chiun, souffla Smith.

— Vous me décevez beaucoup, empereur, dit Chiun d'une voix sifflante comme des lardons grésillant à feu vif.

— Pourquoi ? demanda Smith, franchement perplexe.

Chiun redressa la tête et écrasa sous son talon la capsule de cyanure.

— Pensez-vous que je vais laisser dire par les générations futures qu'un empereur dont j'avais la garde a été forcé de prendre du poison ? Oh, la honte ! La honte !

— Navré, dit Smith faute de mieux.

Il essaya de se relever mais ses jambes flageolèrent et Chiun le

souleva dans ses bras comme un bébé.

Au *Seagull Motel*, Chiun déclara à l'employé :

— Nous ne devons pas être dérangés.

— Hé là, minute, papillon. Faut vous inscrire, comme tout le monde !

Tenant Smith d'une seule main, Chiun se servit de l'autre pour arracher la rampe de l'escalier et la jeter sur le comptoir.

— Dans le fond, dit l'employé, vous pourrez vous inscrire demain.

Dans la chambre, Chiun déposa Smith sur le lit et lui tâta tout le corps de ses doigts aux ongles longs. Au bout de plusieurs minutes, il se redressa et hocha la tête.

— Pas de blessures graves, empereur. Du repos, et votre corps retrouvera son déplorable état normal.

Avec un dégoût évident, Chiun examina ensuite la pièce, et Smith se dit brusquement que le vieux Coréen n'était pas au courant de la mort de Remo. Comment pouvait-il la lui apprendre ? Il alla puiser tout au fond des dures réserves de son caractère de Nouvelle-Angleterre et annonça :

— Maître de Sinanju, Remo est mort.

Pendant quelques secondes, Chiun ne bougea pas. Enfin il se tourna vers Smith, ses yeux noisette étincelant à la lumière crue de l'ampoule du plafond.

— Comment est-ce arrivé ? demanda-t-il tout bas.

— Un accident d'avion. Quelqu'un de l'ashram, là-bas... en face... quelqu'un me l'a dit.

Chiun alla regarder par la fenêtre.

— Ce taudis est un temple ?

— Oui. À Kali, je crois.

— La statue est là ?

— Elle l'était il y a une demi-heure.

— Alors Remo n'est pas mort, déclara Chiun.

— Mais on m'a dit... l'accident...

Chiun secoua lentement la tête.

— Remo a encore à affronter la mort. C'est pour ça que je suis allé à mon village.

— Pourquoi ? Je ne comprends pas !

— Je suis allé y chercher ceci.

Chiun glissa la main dans une manche de son kimono et en retira une bague d'argent terni.

— Ça ? demanda Smith.

— Ceci.

Smith rougit. Cela avait coûté des milliers de dollars, menacé toute espèce de sécurité pour envoyer Chiun en Corée du Nord, et il y était

allé pour rapporter un anneau d'argent qui ne valait guère que vingt dollars chez un brocanteur prodigue.

— Rien que pour une bague ?

— Pas simplement une bague, empereur. La dernière fois qu'elle a été portée, elle a donné à un homme comme Remo la force de faire une chose qu'il n'avait encore jamais eu le courage de faire. Remo a besoin de ce courage parce qu'il affronte le même adversaire.

— AH Baynes ? demanda Smith.

— Non, Kali.

— Chiun, pourquoi pensez-vous que Remo est en vie ?

— Je sais qu'il est en vie, empereur.

— Comment le savez-vous ?

— Vous ne croyez pas aux légendes de Sinanju, empereur. Vous avez eu beau les voir se réaliser bien des fois, vous ne croyez qu'à ces affreuses armoires de métal que vous avez dans votre bureau. Je pourrais vous le dire, mais vous ne comprendriez pas.

— Essayez toujours, Chiun. Je vous en prie.

— Très bien. Remo était un homme mort quand il est venu à moi, après que vous l'avez amené dans votre organisation. Vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi je daignais entraîner un Blanc quand tout le monde sait que les Blancs sont incapables d'apprendre rien d'important ?

— Non, avoua Smith. Vraiment, l'idée ne m'est jamais venue de me le demander.

Chiun négligea cette réponse.

— Je l'ai fait parce que Remo accomplissait une des plus anciennes prophéties de Sinanju. Il était écrit qu'un jour un homme blanc serait ramené à la vie, serait entraîné et deviendrait le plus grand Maître de Sinanju. Et un jour on dirait de lui qu'il n'était pas un simple mortel mais la réincarnation de Civa, l'implacable, le dieu destructeur.

— Et c'est Remo ?

— Telle est la légende, dit Chiun.

— Si Remo est ce dieu Civa, pourquoi est-ce qu'il ne lutte pas simplement contre Kali pour la battre à plates coutures ?

— Vous riez, dit sévèrement Chiun, parce que vous ne voulez pas comprendre, mais je répondrai quand même. Remo est encore un enfant dans la voie de Sinanju. Le pouvoir de Kali est plus grand que le sien. C'est pourquoi j'ai apporté cette bague. Je crois qu'elle le rendra plus fort, assez fort pour gagner et ne pas mourir. Et un jour il sera le plus grand Maître de Sinanju. Jusqu'à ce jour, je continuerai de l'instruire.

— À cause de tout cela, vous pensez qu'il n'est pas mort, alors ?

Il y avait sur la figure de Chiun le dégoût absolu de quelqu'un qui essaie d'enseigner le calcul intégral à une pierre.

— À cause de cela, dit-il simplement et il se détourna.

C'en était trop pour Smith. Le cœur gros, il sentait que Chiun s'illusionnait, se cramponnait au fragile espoir d'une légende parce qu'il refusait d'affronter la dure réalité de la mort de son disciple Remo. Mais toutes choses meurent. Ce vieil homme ne le savait-il pas ?

CHAPITRE XXI

Pendant les quelques secondes de folle panique après l'explosion, la scène dans l'avion d'Air Asia fut une vision d'horreur. Remo sentit sa ceinture de sécurité se casser et il fut projeté dans un groupe de passagers affolés qui essayaient, illogiquement, de détacher leur ceinture pour se libérer de leur siège.

Il courut vers le trou béant et s'y posta, pour empêcher les gens de tomber dans le vide obscur.

Au-dessous de lui, le lac semblait monter vers eux à toute vitesse. Les survivants de l'explosion auraient une chance de s'en tirer s'ils restaient calmes. Tous les nerfs, tous les muscles de Remo étaient tendus comme des cordes à violon. Il n'avait pas le temps d'être horrifié, pas le temps d'enrager même s'il savait que ce n'était pas un accident.

Le tonnerre grondant dont il avait entendu le bruit étouffé venait du ventre de l'appareil, pas des moteurs. Dès qu'il l'avait entendu, il avait su que c'était une bombe. Un fou avait réussi à faire passer des explosifs à bord.

Un fou, se répéta-t-il alors qu'un morceau de l'avion terminait les dernières dizaines de mètres de son plongeon vers le lac.. Pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt ? C'était si simple ! Quelqu'un voulait sa mort, quelqu'un d'assez indifférent à la vie humaine pour ne pas craindre de sacrifier une centaine d'innocents, rien que pour le tuer, lui.

Qui d'autre, sinon AH Baynes ? Il rattrapa une vieille dame qui glissait dans la travée vers l'ouverture déchiquetée de l'avant et la prit dans ses bras. Il jeta un coup d'œil derrière lui. Cinq mètres. Trois. Impact.

L'avion frappa la surface avec le claquement sec d'un œuf tombant sur le carrelage d'une cuisine. Dès que Remo sentit la première pression du contact sous ses pieds, il posa la vieille dame dans un siège et détacha la ceinture d'une hôtesse encore attachée.

— Ça va ? lui demanda-t-il.

Elle le regarda, en état de choc, incapable de comprendre ce qui s'était passé. Il glissa une main derrière elle et appuya son index contre un petit groupe de nerfs sur la nuque.

Tout à coup, les yeux de l'hôtesse s'animèrent et elle hocha la tête d'un air résolu. Dans le reste de l'avion, des gens hurlaient, s'arrachaient à leurs sièges, se bouscullaient pour sortir.

— Bien, dit Remo à l'hôtesse. Vous allez aider tous ces gens. Procurez-leur des bouées ou je ne sais quoi, faites sortir toutes les personnes valides. Donnez-moi de la place pour travailler.

Elle se leva. Des voix retentissaient, gémissaient dans la longue cabine.

— Nous allons mourir ! Nous allons tous mourir ! Nous nous noyons !

La voix de Remo trancha dans le tumulte :

— Taisez-vous et écoutez-moi ! Vous n'allez pas mourir et vous n'allez pas vous noyer. Un par un, vous allez sortir de cet appareil et vous en éloigner avant qu'il coule. Faites tout ce que cette dame vous dira.

— Qu'est-ce que vous allez faire, vous ? demanda l'hôtesse.

— Je vais voir s'il y a quelqu'un de vivant dans la partie avant. Si je peux la trouver.

Remo fit demi-tour et plongea dans les eaux froides et noires du lac. Quand il remonta à la surface, il entendit la voix calme de l'hôtesse, derrière lui, qui disait aux passagers de retirer le coussin de leur siège pour s'en servir comme d'une bouée et de se glisser dans l'eau.

Il aperçut dans la nuit une vague bosse émergeant à une cinquantaine de mètres et il y nagea rapidement, sans la brutalité ni les éclaboussures d'un champion de natation mais en se glissant comme un poisson, avec des mouvements si souples qu'un observateur n'aurait pas vu un nageur mais une simple ondulation de l'eau.

En s'approchant, il vit que la vague bosse était le renflement du fuselage au-dessus du poste de pilotage. Toute la moitié avant s'enfonçait lentement dans le lac Pontchartrain. Encore une minute ou deux, et elle serait complètement submergée.

Remo y plongea et nagea devant la paroi déchiquetée marquant le point où la bombe avait explosé. Le pilote et le copilote étaient encore attachés à leur siège. Observant comme un poisson sous les eaux ténébreuses, il vit qu'ils avaient la bouche et les yeux ouverts. On ne pouvait plus rien pour eux, et il espéra que leur mort avait été rapide. Ils n'avaient pas mérité cela.

La rage qu'il maîtrisait commença à l'étouffer.

L'avion s'était cassé juste derrière le poste de pilotage. Tous les passagers étaient dans la section qu'il avait laissée derrière lui et il fouilla tout de même pendant un moment dans l'avant, mais ne trouva pas d'autres corps. Il sentit la pression alors que l'épave s'engloutissait, il en sortit rapidement et remonta à la surface.

Il aperçut sur les berges du lac les gyrophares des véhicules de secours et entendit le bruit caractéristique d'un hélicoptère.

Parfait. De l'aide arrivait. Il regarda vivement de tous côtés mais

ne vit flotter aucun cadavre ni personne ayant besoin de lui.

En retournant vers l'autre partie de l'avion, il aperçut l'hôtesse qui faisait rapidement sortir les passagers, un par un, mais il constata aussi que cette section de l'appareil commençait à s'incliner vers l'avant. Bientôt, elle glisserait sous l'eau elle aussi.

Remo se hissa dans la cabine.

— Comment ça se passe ? demanda-t-il à l'hôtesse.

— J'en ai perdu un, répondit-elle, en larmes. Un petit garçon. Il a lâché sa bouée et puis il a coulé. Je n'ai pas pu l'atteindre. Il a coulé.

Et tout en sanglotant, elle continuait d'aider les passagers à descendre dans l'eau.

— Nous allons voir ce que nous pouvons faire, dit Remo.

Il vida son corps de son air et tomba comme une pierre dans le lac. Pendant sa chute, il pivota en exécutant la spirale de Sinanju de façon à avoir une vision de 360°. La spirale de Sinanju, pensa-t-il. Voilà comment elle devait être utilisée. Pour le bien des êtres humains. La dernière fois qu'il l'avait employée, c'était pour tuer un pigeon.

Il aperçut une forme sombre dérivant à une dizaine de mètres. C'était le jeune garçon ; Remo le prit dans ses bras et, d'une détente brusque, remonta à la surface comme une bulle.

Il hissa le garçon inerte dans la cabine et le déposa sur un siège.

— Ah ! Vous l'avez trouvé ! Ah...

L'hôtesse pouvait à peine parler. L'avion avait été presque entièrement vidé. Il ne restait que six passagers, assis sans connaissance à leurs places. Les autres flottaient comme des bouchons en s'éloignant de l'épave.

— Est-ce qu'il va s'en sortir ? demanda-t-elle.

— Trouvez-vous une bouée et tirez-vous d'ici, répondit Remo tout en appuyant sur le plexus solaire du petit garçon.

L'enfant s'était arrêté de respirer mais depuis guère plus d'une minute. Il était encore temps. Du bout des doigts, Remo saisit une petite parcelle de derme et la tordit.

— Il est mort, n'est-ce pas ? gémit l'hôtesse. Il est mort.

La bouche du garçon s'ouvrit et il en sortit un flot d'eau et de bile. Il eut un haut-le-cœur et avala une grande goulée d'air.

— Plus maintenant, dit Remo. Il va aller. Emmenez-le avec vous.

Il tendit l'enfant à l'hôtesse qui le serra dans ses bras ; elle prit un coussin de siège entre ses mains et se glissa dans l'eau.

Une fille épatante, se dit Remo en allant dans la queue de l'appareil. Elle méritait une médaille.

Il avait maintenant de l'eau jusqu'à la taille et savait que dans quelques minutes seulement cette partie du fuselage disparaîtrait aussi dans le lac.

Les six personnes assises étaient sans connaissance et un simple

coup d'œil appris à Remo que leurs blessures étaient trop graves pour qu'il espérât les ranimer. Il ne pouvait quand même pas les laisser se noyer.

Il se rappela les troussees de secours qu'il avait souvent vues à l'arrière des cabines et il plongea jusque dans la queue de l'avion où il trouva à tâtons un grand compartiment métallique. C'était cadenassé mais Remo déchira le couvercle de métal comme si c'était du papier et sentit du vinyle sous ses doigts. En l'approchant de sa figure, il vit que c'était un radeau pneumatique.

Il remonta à la surface.

Dans la cabine, l'eau avait encore monté de trente centimètres.

Il arracha la goupille du radeau qui se mit à se gonfler en sifflant. Remo le manœuvra vers l'ouverture déchiquetée et le poussa dans le lac. Puis il revint vers les passagers et les porta, un par un, sur le radeau. Il venait tout juste de déposer le dernier sur le canot jaune vif quand, en se retournant, il vit la pointe argentée du gouvernail de direction s'incliner comme pour un dernier salut et disparaître sous l'eau.

Des bateaux à moteur se précipitaient vers le lieu de la catastrophe. Remo aperçut à cinquante mètres l'hôtesse encore cramponnée à sa bouée de fortune, le petit garçon dans les bras, alors il poussa le radeau vers elle.

Quand il essaya de lui prendre son fardeau elle resserra son étreinte et il dut la rassurer.

— C'est moi, n'ayez pas peur.

Elle le reconnut alors et lui donna l'enfant, que Remo installa dans le radeau.

— Vous êtes une sacrée bonne femme, dit-il à l'hôtesse puis il se laissa couler et nagea sous l'eau vers la berge.

Il ne voulait pas être « sauvé », il ne voulait pas être interviewé, il ne voulait pas être vu. Et peut-être serait-ce à son avantage si AH Baynes le croyait mort, comme prévu.

Il nagea en s'éloignant de tous les groupes massés sur les bords du lac, qui étaient munis de projecteurs qu'ils braquaient sur les rescapés, à quelques centaines de mètres dans l'eau. Quand il fut certain que personne ne le verrait, qu'il était hors du cercle de lumières, il se hissa sur la terre ferme et se mit lentement en marche.

Et ne put en croire ses yeux.

Ivoire était là. Son tailleur blanc était fripé et elle avait un visage tendu et anxieux.

— Ah, Remo ! s'écria-t-elle en courant se jeter dans ses bras. Je ne sais pas comment, mais je savais !

Il l'embrassa et une vague triomphante déferla sur lui. « C'est pour ça que je suis vivant », pensa-t-il. Tous les remords, tout le regret des

gens qui étaient morts à cause de lui se réfugièrent dans un recoin perdu de son cerveau. Il était vivant, lui, et Ivoire était revenue pour lui.

— Comment le saviez-vous ? demanda-t-il.

— Je ne savais pas. J'espérais, simplement, et puis il y a eu cet écrasement et je suis venue ici en courant parce que, je ne sais comment, je savais que ce serait ici...

— Voilà un avion que je me félicite que vous ayez raté, bredouilla Remo en la serrant contre lui. Venez, partons avant que la foule arrive.

— Vous êtes trempé ! Vous allez geler.

— Ne vous inquiétez pas.

Il prit la première voiture qu'il trouva dans le parking. Le conducteur avait laissé les clefs sous son siège et Remo sortit lentement de l'aéroport, en passant devant les cordons de police disposés pour écarter les curieux. Enfin, il se tourna un instant vers Ivoire.

— Il faut que je vous dise quelque chose, à propos de la statue.

— La statue ? s'étonna-t-elle.

— La statue que vous cherchiez à La Nouvelle-Orléans. Je sais où elle est.

— Quoi ? Mais pourquoi n'avez-vous pas...

— C'est une trop longue histoire, pour le moment. Mais j'y retourne et, quand j'aurai fini là-bas, vous pourrez avoir la statue.

— Est-ce que son propriétaire n'aurait pas son mot à dire ?

Remo voulait lui expliquer que personne ne pouvait posséder Kali mais il se retint. Ivoire avait déjà assez de mal à croire qu'il avait survécu à la catastrophe aérienne. Une nouvelle histoire impossible la rendrait folle de terreur. Alors il se contenta de lui poser une main sur le genou.

— Je n'y comprends rien, dit-elle et il devina ce qu'elle pensait.

— Moi non plus. Je vous connais à peine mais...

— Nous nous sommes peut-être connus dans une vie antérieure ? hasarda-t-elle avec un sourire.

— Ne me dites pas que vous êtes née à Newark aussi !

— Non. Je suis née à Sri Lanka. Dans une vieille famille. Mais j'ai fait mes études en Suisse et à Paris. Est-ce que vous...

Remo secoua la tête.

— Je ne pense pas que nos milieux aient quelque chose en commun. Au fait, où est-ce, Sri Lanka ?

— Près de l'Inde. Ça s'appelait Ceylan.

— Ceylan ?

Remo la regarda si fixement qu'il faillit quitter la route.

— Vous avez été dans mon pays ? demanda-t-elle.

— Non. J'ai simplement la trouille, c'est tout. Ivoire... cette statue.

— Oui ?

— Chaque fois que je l'ai regardée, j'ai vu un autre visage, sous celui de la statue. Je suis sûr que c'était le vôtre. Mais ce visage était triste et pleurait.

— Est-ce que c'est flatteur ? Vous me dites que je ressemble à une statue de deux mille ans ?

— Ce n'était pas la statue ! C'était un autre visage, par-derrière, dessous, qui avait l'air de planer. Votre visage. Je... ah, n'y pensez plus.

Elle lui caressa la main.

— Ça va bien, Remo ?

— Très bien. Oubliez simplement que j'ai parlé de la statue et du visage, d'accord ?

— D'accord, souffla-t-elle et elle l'embrassa légèrement sur la joue.

Mais il ne pouvait oublier. Le visage planant sous la figure de pierre de Kali était celui d'ivoire, absolument, indiscutablement.

Elle était la pleureuse.

CHAPITRE XXII

Il y avait une caisse d'un mètre soixante de haut dans le coin du bureau de AH Baynes mais Holly Rodan n'y jeta même pas un coup d'œil quand elle se traîna dans l'ashram. Des larmes ruisselaient sur ses joues et elle annonça d'une voix brisée :

— Il s'est échappé.

— Ban Sar Din ?

— Non, il est mort. Celui que Kali voulait nous faire tuer, l'homme à l'attaché-case. Il s'est échappé. Et tous les nôtres sont morts.

— Josh aussi ? demanda Baynes. Mon fils ?

— Je suis désolée. Oui, tous. Je suis la seule à avoir pu m'enfuir. Ce démon oriental a bondi pour le sauver et ce qu'il a fait à nos amis était d'une brutalité et d'une méchanceté inouïes.

Baynes, assis derrière son bureau, tenait un crayon à la main. Le crayon n'avait pas bougé du tout depuis que Holly lui avait annoncé la mort de son fils mais à présent il le jeta sur son buvard et se leva.

— Il est temps de partir, alors. Nous ne pouvons plus rester ici, déclara-t-il.

— Mais où irons-nous ? gémit-elle.

— Kali a pourvu. J'ai un tas de billets d'Air Asia. Que diriez-vous d'un pays comme... disons Hong Kong ?

Les yeux de Holly brillèrent à travers ses larmes.

— Hong Kong ? Vraiment ?

— Pourquoi pas ? Vous utilisez ces billets et nous fonderons un nouveau temple, plus grand, à Hong Kong. Et nous recommencerons tout.

— Est-ce que nous tuerons encore ? demanda-t-elle en hésitant.

— Naturellement !

— Cela plaira à Kali.

— Et ce qui plaît à Kali me plaît.

— Je sais, phansigar mais... Vous ne pouvez plus être le chef phansigar.

— Pourquoi ?

— Parce que Ban Sar Din, l'Être Sacré, est mort. Vous êtes donc le nouvel Être Sacré.

— Très bien. Dans ce cas, vous serez le nouveau chef phansigar, décréta Baynes tout en vérifiant le contenu de son portefeuille.

— Moi ? Une femme phansigar ? Mais...

— Pourquoi pas ? Kali comprend. Elle est la toute première

féministe, assura-t-il et il dut se retenir de pouffer quand Holly Rodan approuva solennellement de la tête.

— Et vous ? demanda-t-elle.

— Je vous retrouverai à Hong Kong. Je dois me préparer à mes responsabilités d'Être Sacré. Je pense que je vais aller méditer dans la montagne.

— Je suis de Denver, proposa Holly. Si vous avez besoin d'un endroit...

— Non. J'ai une propriété dans les montagnes Rocheuses. Rien ne vaut l'air des cimes du Colorado pour préparer un homme à sa vocation, dit-il et, un bras autour de Holly, il lui ordonna : Rassemblez tous ceux qui restent, prenez la camionnette et allez à l'aéroport.

— Mais Kali ? Est-ce que je ne devrais pas la préparer au voyage ?

— Non, répliqua-t-il les yeux durs comme de l'acier. C'est moi qui envelopperai la statue.

— Mais...

— Nous n'avons pas de temps à perdre. Nous sommes entourés d'incroyants. Nous devons agir vite.

— Je vais tout de suite chercher tout le monde.

Cinq minutes plus tard, il entendit un coup d'avertisseur devant l'ashram. Il jura tout bas. La petite imbécile n'avait même pas eu le bon sens de se garer dans la ruelle, par-derrière.

Il ne restait que six Thuggees en plus de Holly et ils étaient tassés à l'arrière de la camionnette à rayures d'argent, comme harengs en caque. Ce qui ne les empêchait pas de psalmodier vaillamment et de faire vibrer le véhicule de leur bruit.

— Silence ! gronda Baynes en ouvrant le hayon. Vous voulez que la police vous arrête avant que vous arriviez à l'aéroport ?

— Nous nous moquons de la police. Nous tuons pour Kali.

— Tuons ! Tuons !

Baynes envoya une gifle au premier des chantres.

— Moi je ne me moque pas, bande de foutriquets ! Il y a des flics qui grouillent partout. Alors filons en vitesse.

Il porta péniblement un objet lourd vers l'avant de la camionnette et le plaça sur le siège avant. Holly était au volant. Il lui remit un paquet de billets d'Air Asia.

— Gardez ça précieusement, conseilla-t-il en montrant l'objet enveloppé. C'est Kali.

— Avec notre vie, chef phansigar ! jura pieusement Holly.

— Non, c'est vous, maintenant, le chef phansigar. Désormais, je suis l'Être Sacré.

Elle baissa le nez, timidement.

— Allez avec Kali, Être Sacré.

— Bon voyage, chef phansigar !

Smith se détourna de la fenêtre et bondit vers la porte de la chambre.

— Ils s'enfuient !

— Remo n'est pas encore ici, dit Chiun.

— Nous sauverons la statue pour Remo. Mais plutôt être pendu que de laisser ces tueurs s'échapper !

Smith était déjà dans le couloir et courait vers l'escalier quand Chiun se décida à le suivre. Smith souffrait encore de son passage à tabac. Il risquait d'avoir besoin de lui.

Dans la rue, Smith héla un taxi.

— Suivez cette camionnette ! cria-t-il et Chiun monta après lui, son kimono turquoise flottant au vent.

— Allez ah, pépé, Mardi Gras c'est pas avant six mois !

Une main jaune s'avança et tordit la tête du chauffeur de taxi en lui causant une douleur plus atroce que ce qu'il avait jamais ressenti.

— L'empereur vous ordonne de suivre ce véhicule qui est devant nous. Acceptez-vous de lui obéir ?

— C'est sûr, empereur, bêla le taxi.

— Alors faites-le les yeux ouverts et la bouche fermée, commanda Chiun.

— Et maintenant, baissez tous la tête et taisez-vous, ordonna Holly par la vitre de séparation de la camionnette.

Elle aimait bien être chef phansigar. Donner des ordres, c'était ce qu'elle aimait le plus au monde.

— Nous allons à l'aéroport ! cria-t-elle, pour transporter Kali à Hong Kong.

— Et nous vivrons de quoi ?

— Il y aura d'autres passagers, à bord. Kali pourvoira, avec eux.

Ravie de son autorité toute neuve, Holly s'arrêta au feu rouge suivant et donna l'ordre à l'un des Thuggees de l'arrière de venir la remplacer au volant.

— La mission du chef phansigar est de protéger Kali, décréta-t-elle en se glissant sur la banquette pour mettre un bras autour de la statue enveloppée. Mais qu'est-ce que c'est que ça ?

Quelque chose formait une bosse sur le ventre de Kali.

— Elle se fait peut-être pousser un nouveau bras ? Si c'est un nouveau bras, c'est signe qu'elle est contente du déménagement à

Hong Kong. Elle nous donne un signe.

Fébrilement, elle écarta les étoffes et puis elle regarda la statue avec stupeur.

— C'est un bras ? demandèrent les Thuggees de l'arrière qui se pressaient à la petite vitre pour voir.

— Non. C'est... c'est une pendule.

Elle toucha d'un doigt hésitant le cadran numéroté encastré dans le ventre de la statue.

— Qu'est-ce qu'une pendule peut foutre dans le ventre de Kali ? s'exclama un Thuggee.

Holly ne voulait pas avouer son étonnement. Elle prit une voix officielle pour décréter.

— L'Être Sacré m'a consultée à ce propos. Il dit que ça permettra de faire passer la douane à la statue.

— Pas bête, estima un Thuggee.

— Gloire à l'Être Sacré, reprirent les autres en chœur.

— Gloire au chef phansigar, cria Holly puisque personne d'autre n'y pensait.

Elle se demandait bien pourquoi il y avait une pendule dans le ventre de Kali. Elle l'examina avec soin. À l'arrière, ils étaient encore en train de chanter les louanges d'AH Baynes et elle en était inexplicablement agacée.

— Ce crétin d'Être Sacré, marmonna-t-elle. Il n'a même pas été fichu de la mettre à l'heure.

— Il est neuf heures quatre, précisa un des fidèles.

— Merci.

Elle fit avancer la grande aiguille sur le cadran. Neuf heures deux, neuf heures trois, neuf...

Quand la statue explosa, un éclat se coinça dans le cerveau du conducteur et le tua net. Une explosion secondaire du moteur de la camionnette la fit voler en mille morceaux, en flammes et en fumée. Holly Rodan fut projetée à travers le pare-brise sur la pelouse de quelqu'un. Elle considéra cela comme le signe que Kali ne voulait pas aller à Hong Kong.

Elle se sentit mourir, dans la terre lisse derrière une haie. Et soudain elle comprit pourquoi elle mourait et qui causait sa mort. Elle essaya de parler, mais quand elle ouvrit la bouche, un flot de sang en coula. Péniblement, elle tenta de remuer les doigts, pour voir s'ils étaient encore attachés à son corps. Ils bougèrent. Une main à côté de sa figure, elle se mit à écrire un message dans la terre.

Elle commença par la lettre C. Le simple mouvement de son index l'épuisa. Elle fit encore un effort et traça un O. Elle ajouta un L.

Ce fut tout ce que son reste de force lui permit. Dans ses derniers instants, elle était même trop fatiguée pour entonner « Tuons pour

Kali ». Mais elle sourit quand même parce qu'elle savait que, par-dessus tout, Kali aimait voir mourir ses fidèles.

L'explosion fut si puissante que le taxi suivant la camionnette fit un tête-à-queue au milieu de la chaussée.

Smith poussa un cri en voyant les cadavres voler hors du véhicule en flammes comme du pop-corn sautant sur un feu vif. Chiun était déjà descendu du taxi et dès que les réflexes de Smith recommencèrent à fonctionner, il le suivit.

Ils retirèrent de l'épave embrasée cinq jeunes gens blessés. De chaque côté de la rue, des fenêtres s'éclairaient dans les maisons et une sirène de police se faisait entendre dans le lointain, qui se rapprochait rapidement.

Les jeunes gens mouraient mais ils chantaient encore :

— Tuons !

— Tuons pour Kali !

— Nous mourrons et elle aime notre mort !

Smith regarda Chiun qui prononça la sentence de mort des cinq garçons en secouant la tête. Ils ne vivraient pas.

— Empereur...

— Pas maintenant, Chiun. Attendez, interrompit Smith et il se baissa en pointant un stylo vers un des adeptes. Qui est votre chef ?

— L'Être Sacré. Ban Sar Din.

— Non, murmura le garçon couché à côté de lui. Ban Sar Din est tombé en disgrâce. Le nouvel Être Sacré est notre chef.

— Son nom ? demanda Smith.

— Baynes, répondit fièrement le Thuggee. Il a tout donné à Kali. Et nous lui obéissons.

Smith fouilla dans les poches du garçon et en retira un billet d'Air Asia.

Alors que les sirènes de la police et des ambulances se taisaient dans un gémissement, Smith entraîna Chiun hors de la foule des curieux déjà amassés autour de l'épave.

— Pardonnez-moi, empereur, je ne voulais pas vous interrompre alors que vous menaciez ces crétins avec votre outil d'écriture...

— C'est un microphone, dit Smith en regardant nerveusement les policiers transporter les blessés dans les ambulances.

— Qu'importe, reprit Chiun, je pensais que vous aimeriez savoir qui arrive.

— Qui ? demanda Smith et il cligna des yeux dans la direction que lui indiquait Chiun.

Entre le barrage de véhicules de police, deux personnes s'avançaient. L'une d'elles était Remo.

Il s'approcha, considéra le lieu de l'accident, et déclara :

— Il suffit que je m'absente quelques minutes et regardez un peu le

gâchis que vous faites tous les deux !

— Peut-être, si vous aviez été là pour faire votre travail...

— Allez faire un tour, Smitty. J'étais très occupé à exploser dans le ciel. Et j'espère que ce sera une leçon pour vous.

— Quelle leçon ? demanda Smith.

— Signez la pétition de Chiun. Si vous laissez faire des assassins amateurs, vous n'allez avoir que gâchis sur gâchis, comme celui-là.

— J'en ai justement une, dit Chiun en glissant une main dans une manche de son kimono.

— Non, non, non, gémit Smith. Je vous en supplie, Maître de Sinanju. Rangez-la. Vous et moi en parlerons une autre fois.

— Toutes ces personnes assemblées aimeraient peut-être signer, hasarda Chiun avec espoir. Elles doivent être dégoutées par tout ce bruit et cette saleté.

Il regarda autour de lui mais s'arrêta en voyant Smith chanceler et commencer à défaillir. Remo le soutint à temps et le tint dans ses bras.

— Que s'est-il passé, Chiun ?

— L'empereur a été agressé ce soir par ces créatures. Il va se remettre.

— Je suis déjà remis, affirma Smith en se dégageant de Remo, visiblement embarrassé par son exhibition momentanée de faiblesse humaine. Allons arrêter AH Baynes et enfermons-le, ça me remettra tout à fait.

— J'ai bien pensé à Baynes, dit Remo. Je crois qu'il m'a sournoisement déposé un billet d'avion pendant que je dormais et puis qu'il s'est arrangé pour placer une bombe à bord, pour me tuer.

Ivoire les rejoignit, un peu haletante et titubante sur ses talons hauts. Elle contempla les victimes de l'accident, posa une main sur le bras de Remo et murmura :

— Y a-t-il quelque chose que nous puissions faire ?

Smith la considéra froidement, puis il attira Remo à l'écart.

— Qui est cette femme ?

— Quelqu'un que j'ai rencontré.

— Comment osez-vous amener une étrangère dans une affaire comme celle-ci ? gronda Smith, ulcéré.

— Elle ne sait rien.

— Je l'espère bien ! s'exclama Smith. Mais déjà, elle nous a vus tous les trois...

— Remo ! appela Ivoire.

Elle était derrière quelques buissons et son visage était blême. Il alla la rejoindre et elle lui montra le cadavre de Holly Rodan. Smith et Chiun s'approchèrent aussi.

— Elle est morte, annonça Remo après avoir cherché un battement de cœur.

— Il y a de la terre sous l'ongle de son index droit, fit observer Chiun. Elle essayait d'écrire un message sur le sol... À l'endroit précis où vous vous tenez, Madame, ajouta-t-il en regardant Ivoire.

Elle poussa un petit cri et recula précipitamment. Juste au-dessus des doigts de Holly, il y avait l'empreinte d'une chaussure à haut talon.

— Ah, je... je suis désolée, murmura Ivoire.

— Ça ne fait rien, assura gentiment Remo en l'enlaçant.

Chiun s'accroupit à côté de Holly et examina attentivement la terre.

— Elle a écrit un C, mais c'est tout ce que je distingue.

— Je ne sais pas si cela a une signification, dit alors Ivoire, mais je vous ai appelé à cause de ça.

Elle indiquait la main gauche de Holly, crispée sur un fragment de pierre ou de terre cuite. Chiun le dégagea. Le fragment avait la forme d'une petite main.

— La statue ? demanda Remo.

— Non, ce n'est pas possible, dit Ivoire en soupirant. Mon Dieu, il faut que je cherche s'il y a d'autres fragments, par là.

Elle se dégagea vivement de Remo et disparut dans la foule de badauds.

— C'est apparemment la main d'une statue, reconnut Chiun.

Smith prit le fragment et l'examina à son tour, en demandant :

— Qu'est-ce que ça signifie, tout ça ?

— La statue, empereur. Celle dont nous parlions. De Kali.

— Ma foi, Dieu soit loué, nous n'entendrons plus parler de statues magiques, rétorqua Smith. À présent, il ne nous reste plus qu'à trouver Baynes.

Il remit le morceau de statue à Remo qui dit nonchalamment :

— Il y a un autre petit problème.

— Allons bon ! Lequel ?

Remo porta le bout de sculpture à son nez.

— Ce n'est pas la bonne statue.

— Quoi ? s'exclama Smith.

— Je ne sens rien. Baynes a échangé les statues. Celle-ci n'est pas Kali.

Un silence tomba qui s'éternisa. Enfin Chiun murmura :

— Il y a encore un problème, Remo.

— Hein ? Lequel ?

— La fille.

— Ivoire ?

Remo regarda de tous côtés mais il ne la vit nulle part. Il se mêla à la foule, écarta les curieux, glissa même à travers le barrage de police pour aller regarder dans l'épave de la camionnette, mais elle avait

bien disparu. Il se planta au milieu de la chaussée et hurla :

— Ivoire !

Pas de réponse.

Les trois hommes retournèrent à l'ashram. Remo espérait qu'ivoire y était allée, à la recherche de la statue. Mais il n'y avait pas la moindre trace de statue, d'Ivoire, d'AH Baynes ni de rien. Tout avait disparu.

CHAPITRE XXIII

— Ivoire, murmura AH Baynes à la superbe fille couchée à côté de lui.

Dehors le soleil se levait sur les Rocheuses, derrière le mur de verre du chalet. Les cimes des immenses sapins scintillaient de rosée dans la vallée que dominait la retraite montagnarde auréolée de brume.

C'était un lever de soleil parfait et Baynes, avec le corps satiné d'ivoire contre lui, était heureux de s'être réveillé pour le voir.

— Comment savais-tu que j'étais ici ? demanda-t-il en caressant une cuisse blanche.

— La fille. La petite blonde idiote.

— Holly ? Elle te l'a dit ?

— Non, bien sûr que non. Elle était morte. Elle avait écrit C, O, L dans la terre. J'ai supposé que ça voulait dire que tu avais une maison dans le Colorado.

— Morte ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— Arrête de jouer la comédie, trésor. C'est moi qui porte des déguisements, souviens-toi. D'ailleurs, j'ai effacé du pied ce début de message. Personne ne sait que nous sommes ici.

— Tant mieux, dans le fond. Elle commençait à devenir canulante. Tous tant qu'ils étaient, avec leurs conneries de litanies. Enfin, j'en ai quand même tiré beaucoup. Deux nouvelles compagnies aériennes pour s'ajouter à la Popular. Si les fédés ne sont pas à mes trousses.

Avec des mouvements langoureux, Ivoire se leva et alla ouvrir une valise de cuir crème.

— Et s'ils le sont, dit-elle, voilà de quoi recommencer une carrière ailleurs.

Elle inclina la valise pour montrer les rangées régulières de liasses de coupures usagées de cent dollars.

— Moi aussi, dit-il, j'ai quelque chose pour toi.

— Je l'espérais.

Baynes alla tirer de derrière le canapé du salon un grand carton. Il l'ouvrit, en retira la statue de Kali et alla la poser sur une table basse, devant le grand mur de verre au sommet du précipice. Contre cette toile de fond de montagnes et de nuages, la statue eut presque l'air, pour lui, d'une véritable déesse, sereine et indéchiffrable, planant dans le ciel.

— Elle est magnifique, murmura Ivoire.

— Un sacré tas d'emmerdements pour un tas de pierres, grommela-t-il. Je t'avoue que je suis bien content d'en être débarrassé.

Ivoire retourna dans la chambre, pour s'habiller.

Elle reparut en pantalon et gros chandail chaud.

— Tu sors ? demanda-t-il.

— Non, j'avais simplement un peu froid.

— Eh bien, assieds-toi et prends un verre, dit-il en versant du bourbon pour elle et lui. Tu es une femme extraordinaire. Je ne suis pas encore revenu de ma surprise quand je t'ai rencontrée dans cet immeuble abandonné. Je te prenais pour un homme !

— J'étais bien dissimulée sous des capes.

— Sans rien en dessous ! Je n'avais encore jamais été séduit comme ça !

— Tu n'avais jamais possédé la statue de Kali.

Son orgueil dégonflé, il grogna :

— Au diable ce tas de pierres. Au fait, j'aimerais bien savoir qui est prêt à dépenser tant de fric pour ce truc-là.

— Personne. Kali est pour moi. Pour mon peuple.

Baynes s'esclaffa.

— Ton peuple ? C'est la meilleure ! D'où il est ton peuple, de Scarsdale ?

Elle le considéra posément.

— Je suis d'une région montagneuse de Ceylan. Mes ancêtres ont créé la statue. Elle appartient à leurs descendants.

— Ce machin tocard ?

— Je te conseille de ne pas traiter Kali de machin tocard.

— Et tu y crois, par-dessus le marché ? Merde, alors ! Je faisais croire à cette bande de cinglés de l'ashram que les billets d'avion apparaissaient par magie dans les mains de la statue. Et bien sûr c'était moi qui les y collais.

— Et de nouveaux bras poussaient à la statue ? demanda-t-elle.

— Ça, c'était la combine de Sardine. Je n'ai jamais su comment il s'y prenait, mais ça marchait. Ça mettait assez bien les dingues au pas.

— L'Indien n'y faisait rien du tout.

— Tu y crois vraiment ! s'exclama Baynes sans chercher à dissimuler sa stupéfaction. Des bras qui poussent, un besoin d'amant, le désir de morts et toutes ces conneries. Tu y crois ?

— Tu ne sais vraiment rien... J'ai passé six ans à rechercher cette statue.

— Ma foi, si tu t'imagines qu'elle a quelque chose de spécial, regarde-la donc. C'est de la vieille camelote, et bougrement moche par-dessus le marché.

Elle passa lentement derrière lui et lui caressa les épaules.

— Tu n'es peut-être pas digne de voir sa beauté, roucoula-t-elle en

tirant de sa poche de pantalon un ronal de soie jaune. Kali n'intervient que pour ceux qu'elle aime, vois-tu. Tu n'étais qu'un maillon de la chaîne. Je doute qu'elle intervienne en ta faveur, Baynes.

Elle lui glissa le ronal autour du cou.

Numéro 221.

CHAPITRE XXIV

L'air raréfié de la montagne emplît de froid les poumons de Remo et il adapta sa respiration pour faire absorber plus d'oxygène à son corps.

— Quel foutu trou perdu, ronchonna-t-il.

— Je croyais que les Blancs étaient tous amoureux de la montagne et de la neige, répliqua Chiun. Que tout en succombant aux engelures et à la famine ils applaudissaient le « retour à la nature ».

— Pas le Blanc que je suis ! J'espère que Smitty ne s'est pas trompé, là-dessus.

— Ces quatre piles de bric-à-brac mécanique dans son bureau...

— Ses ordinateurs.

— Oui. Ces quatre piles de bric-à-brac mécanique ont déterminé que cette maison a été secrètement achetée par AH Baynes.

— Ouais, elle lui appartient et il est probablement en train de se faire bronzer à Porto Rico.

Ils escaladaient silencieusement, par bonds, la paroi rocheuse escarpée. Au-dessus d'eux, sur un éperon, se trouvait le chalet futuriste avec ses murs de verre, dominant le précipice.

Ni l'un ni l'autre ne parlait de ce qui était leur principale préoccupation. Si Baynes était là, la statue de Kali devait y être aussi.

Alors qu'ils atteignaient l'embranchement de l'allée conduisant à la maison, Chiun dit :

— Attends, Remo. Il y a quelque chose que je dois te donner. Tu ne m'as pas interrogé sur mon voyage à Sinanju.

Il fouilla dans son kimono. Remo sentit ses nerfs se crispier.

— Je ne veux pas y penser en ce moment, petit père. Je veux simplement Baynes et ensuite me tirer d'ici en vitesse.

— Et la statue ?

— Il ne l'a peut-être pas. Il a pu l'expédier quelque part.

— Tu le crois ? demanda doucement Chiun.

Remo s'adossa contre un arbre.

— Non. Vous aviez raison à propos de la statue, de son pouvoir. Je n'ai pas pu la détruire et chaque fois que j'étais près d'elle, il se passait quelque chose en moi...

Remo ferma les yeux, fortement.

— Qu'est-ce qui te cause tant de douleur ? demanda Chiun.

— C'était un oiseau... Rien qu'un oiseau et je l'ai tué. Cela aurait pu tout aussi bien être une personne. Je l'ai tué et je l'ai apporté à

Kali. C'était pour elle... Et puis je me suis enfui, Chiun. J'essayais d'aller en Corée pour me cacher derrière vous ! L'histoire de Sinanju juge très mal Lu parce qu'il a combattu des tigres dans un cirque. Je n'ai même pas pu affronter une statue, Chiun. Voilà ce que je vaux.

— Le temps et l'histoire jugeront ta valeur, Remo. Je t'ai apporté un présent, dit Chiun en tirant de sa manche l'anneau d'argent. C'est la bague que Lu portait quand il a jeté dans la mer la statue de Kali. Prends-la.

— C'est pour ça que vous êtes allé à Sinanju ? Pour m'aider ?

Tout à coup, Remo se sentait très petit.

— C'est le devoir d'un maître, répondit Chiun en tendant l'anneau.

Remo le prit mais il n'allait à aucun de ses doigts.

— Je le garderai dans ma poche, dit-il avec un gentil sourire indulgent.

— Tu n'es pas plus faible que Lu. N'oublie pas que vous êtes tous deux Maîtres de Sinanju.

Remo avait envie de dire à Chiun qu'il n'était pas un Maître, qu'il ne le serait jamais, et que chaque fois que Chiun l'avait traité de pâle morceau d'oreille de cochon indiscipliné et ingrat, il avait eu raison. Remo Williams était un rien du tout de Newark dans le New Jersey et il ne serait jamais rien d'autre. Comme il pensait tout cela, il dit à Chiun :

— D'accord. Finissons-en.

Ils quittèrent l'arbre et pénétrèrent silencieusement dans le chalet, par le garage. Ils n'entendaient rien et ce fut seulement en arrivant dans le vaste living-room qu'ils découvrirent AH Baynes vautré sur un canapé, la tête rejetée en arrière dans une position anormale, les yeux exorbités, la langue noire et enflée, une marque rouge autour du cou. Le corps était encore tiède.

— Il est mort, déclara Remo.

Tout à coup, il se mit à haleter, incapable de respirer. Ses jambes flageolèrent et il fut pris de vertige. L'odeur qui emplissait la pièce lui tordait les entrailles et paralysait sa pensée.

— Elle est là, souffla-t-il. La statue.

— Où ? demanda Chiun.

Sans prendre la peine de regarder, Remo indiqua un coin du salon, où se trouvait un grand carton.

Mais comme si l'esprit dans le carton l'avait vu, les bords se déchirèrent, du milieu vers l'extérieur. Ils roussirent et de la fumée filtra des coins de la boîte. Le carton épais tomba en cendre noire et la statue de Kali apparut dans les restes calcinés. Les lèvres souriaient.

Remo tomba à genoux. Seul Chiun se retourna en entendant un bruit de pas dans la chambre.

— Nous avons de la visite, Remo.

Remo tourna vivement la tête et se leva en tremblant. Devant lui se tenait la femme qui disait s'appeler Ivoire. Elle avait un pistolet à la main mais sa figure n'était pas celle d'un assassin. Ses yeux étaient pleins de tristesse et de douleur.

— Pourquoi fallait-il que ce soit vous ? demanda Remo, le cœur brisé.

— Je me suis posé la même question, répondit-elle.

— Vous n'avez plus besoin de mentir, Ivoire. Je suis peut-être stupide mais il m'arrive de voir des choses. Par exemple, comment votre pied a effacé le message de cette jeune morte.

— Je ne voulais pas que vous veniez ici. Je ne voulais pas avoir à vous tuer.

— Ça ne vous a pas empêché d'essayer, dans l'avion. Vous avez fait enregistrer une bombe avec vos bagages et vous saviez qu'elle exploserait tout de suite après le décollage.

— Il me fallait la statue. Je ne vous connaissais pas encore, Remo, et si je vous avais connu, je n'aurais pas pu vous tuer.

— Mais maintenant, vous pouvez, dit-il en désignant de la tête le pistolet qu'elle braquait.

— Non. Pas si je n'y suis pas obligée, Remo. La statue de Kali appartient au peuple de Bathasgara. Partout ailleurs, elle est un danger. Kali n'est pas une déesse tendre.

— La statue est un danger partout où elle se trouve, intervint Chiun. Elle doit être détruite.

— Est-ce que cela détruira la déesse qu'elle représente ?

— Non, peut-être pas, reconnut Chiun. Mais elle a erré sur la terre pendant des milliers d'années avant de trouver sa place dans cette statue. Elle peut encore errer sans foyer, sans tuer, sans pousser les autres à tuer. La statue doit être détruite.

— Vous ne la toucherez pas ! cria Ivoire, les yeux fulgurants. Allez-vous-en, tous les deux, et il ne vous arrivera aucun mal. Je veux simplement partir avec la statue. Laissez-moi partir et je vous promets qu'elle et moi ne quitterons jamais Bathasgara.

— Et votre peuple ? demanda Chiun. Est-ce qu'il comprend ce qui fait vivre Kali ?

— Quelques personnes, les vieux sages. Les autres veulent seulement qu'elle leur soit rendue. Ils accepteront.

— Jusqu'à ce que le village nage dans le sang et qu'il ne reste plus personne à tuer. Et alors la statue trouvera le moyen de quitter votre village et son maléfice se répandra, comme il s'est déjà répandu parmi ces enfants stupides qui accomplissaient son œuvre.

— Vous n'avez pas le droit de vous en mêler ! gémit Ivoire, la figure mouillée de larmes.

— Ivoire, murmura Remo et ils se regardèrent dans les yeux. Je

sais qui vous êtes et vous savez maintenant qui je suis. Je me moque de ce qui arrive à la statue. Je vous aime. Je vous aime depuis deux mille ans.

Elle laissa tomber le pistolet sur l'épaisse moquette et fit un pas vers lui.

— Je le ressens, mais je ne le comprends pas...

— Il y a deux mille ans, dit Remo, nous étions amants. J'étais le Maître de Sinanju et vous étiez une prêtresse de Kali et nous nous aimions. Jusqu'à ce que Kali nous sépare.

Le nom força Ivoire à jeter un coup d'œil vers la statue et elle dit d'une voix lointaine, étonnée :

— Mais je sers Kali.

— Ne la servez pas ! Ne me quittez pas encore !

Il la prit dans ses bras et l'embrassa, sentant de nouveau la paix d'une vallée lointaine, dans un temps lointain. Une fois encore il était avec elle, tout comme il avait été couché auprès d'elle sur un lit de fleurs.

— Détruisez-la, souffla-t-elle. Faites-le alors qu'il en est encore temps. Faites-le pour nous. Je vous aime...

Elle se raidit soudain.

— Ivoire !

Remo la secoua. Elle se griffa le cou, déchira ses vêtements. Ses yeux, exorbités de terreur, l'implorèrent en silence. Un gémissement lui échappa. Elle saisit les bras de Remo mais une convulsion la secoua et ses mains retombèrent alors qu'elle défaillait.

— Ivoire ! hurla Remo.

Il la souleva dans ses bras et se tourna vers la statue. Un nouveau bras commençait à lui pousser.

— Kali est une déesse jalouse, mon fils, dit Chiun.

Il reprit aux bras de Remo le corps d'ivoire et s'assit doucement dans la position du lotus, en le déposant délicatement à côté de lui. Le seul signe de tension du vieux Coréen fut ses mains, qu'il joignit comme un enfant en prière. Il se mit à gémir et Remo s'accroupit à côté de lui.

— Chiun. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il n'y a pas... pas d'air à respirer.

Chiun baissa la tête puis un spasme la redressa comme si une main invisible la tirait en arrière. Pris de panique, Remo se releva et regarda la statue.

— C'est toi qui as fait ça ! cria-t-il en lançant un terrible coup de pied à la tête sculptée.

Son pied ne la toucha pas. Ses genoux fléchirent et il tomba. Il se releva encore, essaya de briser la statue avec ses mains mais ses bras ne lui obéirent pas.

Il se retourna vers Chiun et fut horrifié. Un petit point bleu venait d'apparaître sur le front jaune parcheminé.

La bague, pensa Remo. Il fouilla dans sa poche. Qu'en ferait-il ? Il ne pouvait pas la porter à son doigt. Est-ce que sa simple présence suffirait ? Il la serra dans sa main et, la tenant devant lui comme s'il confrontait un vampire avec un crucifix, il s'approcha de la statue.

La bague scintilla un moment et Remo crut alors que l'anneau – l'anneau de Lu, donné par la femme qu'il aimait – saurait le sauver. Mais l'éclat se ternit et l'argent fondit en lui brûlant atrocement la main.

Il hurla et retomba en se tordant de douleur. La souffrance lui tenaillait tout le corps et la paume de sa main grésillait. Le nouveau bras, sur le torse de Kali, grandissait à vue d'œil et l'odeur sucrée de la déesse envahissait la pièce.

Remo comprit que le pouvoir de la bague n'était rien à côté de l'énergie maléfique émanant de la hideuse sculpture.

Il jeta un coup d'œil à Chiun. Il n'y avait aucune supplication dans les yeux du vieillard, pas plus qu'il n'y en avait eu dans ceux d'ivoire. Il n'y avait pas de peur, pas de honte, pas d'accusation. Remo, engourdi de souffrance, peinait pour son vieux maître. La marque bleue s'agrandissait sur le front, devenait plus foncée. Chiun mourait, plus lentement qu'un autre homme parce qu'il savait contrôler les réactions de son corps, mais il mourait. Et il n'y avait rien dans les yeux agonisants que de la paix.

— Chiun, souffla Remo.

Il tenta de se traîner par terre. S'il devait lui-même mourir, que ce soit avec celui qui lui avait donné la vie. Mais ses muscles ne le servaient plus. Il était incapable de relever sa tête du tapis.

Il entendit alors une voix.

— Tu aurais pu m'aimer comme Lu l'aurait pu. Tu aurais pu me servir. Mais au lieu de cela, tu as choisi de mourir. Et tu mourras, comme ta femme est morte. Comme le vieil homme est en train de mourir. Mais leur mort sera rapide. La tienne sera la meilleure que je peux donner.

Remo se força à rouvrir les yeux. La voix s'était tue. Chiun gisait à côté de lui, sans bouger. Il avait renoncé. Il avait attendu que Remo le sauve et, une fois de plus, Remo avait préféré se cacher sous ses paupières closes.

— Tu ne le tueras pas ! dit-il en faisant un effort désespéré pour se mettre à genoux. Je mérite peut-être ta punition. Lu la méritait peut-être. Peut-être même Ivoire. Mais tu n'auras pas Chiun !

Il se releva complètement. Sa main brûlait toujours. Il avait toujours la tête qui tournait. Ses intestins n'étaient que de l'eau. Ses jambes étaient immobiles mais il s'était mis debout et il savait que

jamais plus il ne s'agenouillerait devant Kali.

— Faux héros, reprit la voix. Tu es faible. Ton maître était faible. Tous sont faibles devant moi.

« Mais je ne m'inclinerai pas devant toi », dit une autre voix intérieure. Ce n'était qu'une toute petite voix, venant d'un recoin très éloigné dans son esprit, mais elle s'exprimait et Kali écoutait.

— Non. Tu n'es pas Lu.

— Non, dit froidement Remo, à haute voix.

— Mais tu as son esprit.

— Et celui d'un autre.

— Qui es-tu ?

La question était un cri strident et pourtant silencieux dans l'espace physique qu'il occupait mais elle se répercutait en lui comme le glapissement d'une sorcière.

Et la voix intérieure lointaine de Remo répondit par la vieille prophétie de Sinanju :

— J'ai été créé Civa, l'implacable, la mort, le briseur de mondes. Le redoutable tigre nocturne rendu à la vie par le Maître de Sinanju !

Remo fit un pas vers la statue. Dans son esprit, il perçut un cri.

La statue le repoussait, par des coups invisibles et silencieux qui lui martelaient la figure. Mais il n'avait plus peur. Il la saisit par la tête. Le contact le brûla. La force de la statue le souleva et le projeta à travers la pièce. Il alla s'écraser contre le mur de verre et passa au travers dans un éblouissement de lumière et de bruit.

Mais il tenait fermement la statue.

Elle bougeait. Elle se tordait comme si elle était faite de l'argile la plus souple. Ses bras semblaient s'agiter et danser autour du cou de Remo, en serrant, en l'agrippant, en l'infestant de leur poison.

— Tu ne me fais plus peur, dit-il tout haut. Je suis Civa.

Il laissa les bras l'enlacer et continua de compresser plus fortement la sculpture entre ses mains brûlées. Dans un dernier halètement, elle rejeta par les narines un jet de vapeur jaune. La vapeur plana pendant un moment, épaisse et malodorante, dans le ciel clair du Colorado. Puis elle se dissipa comme une brume matinale.

La pierre s'effrita entre les mains de Remo. Il pulvérisa la tête, il cassa tout le reste et jeta les fragments dans le précipice, où ils ricochèrent avec des bruits sourds contre les rochers du fond.

Remo retourna dans la grande pièce. De l'air frais y pénétrait par l'immense baie brisée. La statue avait emporté avec elle jusqu'à la moindre trace de son odeur.

Remo alla se pencher sur Chiun. Il posa une main sur le point bleu, au front.

La peau était fraîche et lisse sous ses doigts. Des larmes débordèrent de ses yeux et il pria tous les dieux qui pourraient

l'entendre :

— Faites que je meure aussi bien que le Maître de Sinanju.

Sous sa main, le front se plissa. Les paupières battirent et puis il entendit la voix de fausset de Chiun !

— Bien mourir ? Tu vas mourir immédiatement si tu n'ôtes pas ta grande patte barbare de ma peau délicate.

— Chiun !

Remo se redressa. Le vieux Coréen se releva avec une grande dignité et la tache bleue de son front pâlit et disparut.

— Comment êtes-vous encore en vie ? demanda Remo.

— Comment ? Tu demandes comment ? Oui, je me demande comment, étant donné que je suis toujours accablé par toi.

— Moi ?

— Oui, toi ! J'étais à mi-chemin du grand Vide et tu t'es conduit comme d'habitude. Tu n'as rien fait.

— Je...

— Tu aurais dû te servir de la bague, comme je te l'ai dit.

— Mais je m'en suis servi, je la tenais...

— Tu n'as rien fait. J'ai observé.

— Mais mes mains...

Remo tendit ses mains brûlées à l'examen de Chiun. Il n'y avait pas la moindre marque de brûlure.

— L'anneau... j'ai vu... il brûlait...

Il mit une main dans sa poche. Il sentit quelque chose. Il en retira un anneau d'argent terni, impur et bon marché.

— Est-ce que j'ai tout imaginé ? murmura-t-il, médusé.

Chiun renifla avec mépris.

— Si tout cela trouvait de la place dans ton esprit, ce devait être vraiment très peu de chose.

— Mais je vous jure...

Remo sentit quelque chose au creux de sa main. Il souleva la bague. Dessous, dans le cercle de l'anneau, il y avait une goutte d'eau. Il la goûta. Elle était salée, comme une larme.

— Ah, Ivoire, murmura-t-il.

Il retourna vers le corps froid de la jeune femme morte. Sa figure était mouillée de larmes. Sans un mot, il lui glissa la bague au doigt. Peut-être, pensait-il, l'anneau apporterait enfin la paix à la Pleureuse.

Le livre copié pour cette édition numérique
a été :

*Achevé d'imprimer en décembre 1987
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'édit. 5445. – N° d'imp. 2557. –
Dépôt légal : janvier 1988.
Imprimé en France